Marie!

Carmen Sylva

Digitized by Google

49587.45

Harvard College Library

THE GIFT OF

FREDERICK ATHEARN LANE,

OF NEW YORK, N. Y.

(Class of 1849).

6 June, 1893.

Digitized by Google

MARIÉ !

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

LE ROMAN D'UNE PRINCESSE, 3e édition, 1 vol. in-16 3 fr. 50

ASTRA, 2e édition, 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

EMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google

CARMEN SYLVA

MARIÉ !

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1892

Tous droits réservés

Digitized by Google

49587.45

HARVARD COLLEGE
JUN 6 1893
LIBRARY.

Lane fund.

Digitized by Google

MARIÉ !

Villa Madeira. Ile de Wight, 10 mars 18...

Que Dieu me le pardonne ! Je suis marié. J'ai mal agi, mais je croyais qu'on pouvait épouser une femme sans vendre son âme, comme on noue un paisible lien d'amitié. Je n'avais pas songé un instant à l'amour, et je découvre, à ma grande consternation, que ma femme m'aime. C'est à en devenir fou ! Nora, m'aimer ! Si j'avais su cela, je ne l'aurais jamais épousée ! Je suis donc un menteur et un parjure ! Je me hais, je me méprise, je voudrais me tuer ! Elle m'aime, grand Dieu ! Elle s'était éprise de mes œuvres musicales, avant de m'a-

Digitized by Google

voir jamais vu, et à présent, ses grands yeux semblent me réclamer mon amour, cet amour qui n'existe pas, qui n'existera jamais! Ma mère est tout heureuse d'avoir enfin mis son fils en cage. Si elle savait ce qu'elle a fait!

Jusqu'à la musique, tout est mort en moi!

13 mars.

Je passe ma lune de miel dans un vrai petit paradis. Le malheur veut que ce ne soit ni ma première lune de miel ni mon premier paradis. Nora persiste à s'attacher à mes pas, à s'asseoir avec moi sur ces gazons semés de violettes, à m'accompagner en barque. Jamais je ne puis être seul!

Elle parle sans cesse et ses yeux m'interrogent pour s'assurer que j'écoute. Je finirai par me tuer. Chaque baiser brûle mes lèvres; mon cœur se dessèche à chaque parole. De ma vie, je n'ai ainsi menti; car s'il m'est arrivé autrefois d'aimer, puis d'oublier, sur le moment, j'étais sincère et ne croyais pas mon amour

Digitized by Google

chose périssable; je ne mentais donc pas. Maintenant, je mens sans cesse.

A la première grande marée, j'irai me baigner et je ne reviendrai pas.

15 mars

La mer n'a pas voulu de moi. Me voici encore! Comment ai-je été sauvé ? Quelque hasard m'a ramené à terre. Nora m'accable de tendresses, depuis qu'elle a failli me perdre. Elle était si épouvantée, pauvre petite! en me voyant emporté au milieu de ces vagues furieuses. J'ai entendu son cri, à travers le bruit du vent et des flots; je l'ai vue tendre les bras vers moi. Chose terrible! Je vis encore! Sa volonté me force à vivre! Depuis que j'ai découvert cela, j'en deviendrai fou. Elle ne me laissera pas mourir. Son amour lui donne tout pouvoir sur moi; je le sens et ne puis m'en défendre. Je subis la magie de ses yeux. Elle ne me demande jamais. — « M'aimes-tu ? » Sans quoi

Digitized by Google

je répondrais brutalement : — Non ! — Pourquoi ne m'interroge-t-elle pas ?

Elle n'est même pas jalouse, dans sa persuasion d'être mon dernier amour, et elle veut toujours se le faire redire. Parfois, il semble que, pour expier son bonheur, elle cherche à s'infliger à elle-même de petites blessures ; elle me demande des histoires de mon passé. Au début, j'hésitais, je ne racontais qu'avec de prudentes réticences. Maintenant, je deviens impitoyable ; je la blesse tant que je puis et comme je puis, pour me venger, dirait-on, de ce qu'elle me tient en sa puissance. Elle ne se révolte pas, ne boude pas, subit ma flagellation morale avec une tranquillité parfaite et un sourire victorieux, car elle me tient enchaîné. Si seulement elle pouvait douter de moi, ce serait un soulagement ! Mais non ! Je suis sa chose. Elle m'appelle : « Mon maître », me baise la main, n'a point de volonté en apparence, et derrière tout cela, se dresse une volonté de fer qui m'asservit à tel point que je me débats à ses pieds. Si seulement nous étions de retour chez moi, je pourrais m'enfermer dans mon cabinet de

Digitized by Google

travail et échapper à sa domination. Là, je pourrais me tuer; je m'étondrais sur le divan, j'y rêverais encore une fois tous les rêves de ma vie, et puis une balle me traverserait le cerveau, et me plongerait dans la nuit, avant que la torture ne recommence.

18 mars.

J'ai parlé aujourd'hui de départ. Elle s'est serrée contre moi et m'a dit : — « Comme tu voudras, mais j'ai peur ! Je te perdrai un peu, quand nous serons dans ta famille. Ici, tu es à moi toute seule ! La mer n'a pu te ravir à moi ; je ne la crains pas. Mais l'influence de ton pays natal est plus puissante que moi. Restons encore quelques jours.

Naturellement, nous sommes restés.

— « Ne veux-tu plus rien composer ? m'a-t-elle demandé. Voici un crayon, du papier ; j'ai fait venir un piano, pour que tu puisses me chanter immédiatement tes œuvres nouvelles.

J'ai senti en ce moment-là qu'elle avait aussi

Digitized by Google

tué en moi l'inspiration. Elle croit qu'on compose à volonté! La mélodie doit d'elle-même chanter en nous ; si elle ne chante pas, il n'y a rien à faire. J'éclatai de rire.

— « Je n'ai plus besoin de la musique.

— « Mais moi, j'en ai besoin, ou j'ignorerai si tu es heureux.

— « Folle! quand j'ai composé mes mélodies, j'étais triste, triste à mourir.

— « Tu avais l'air fort triste aujourd'hui, de dix heures à midi ; j'ai cru que tu composais. T'aurais-je contrarié ou offensé?

Grand Dieu! Elle a regardé la pendule pour constater la durée de ma mauvaise humeur! Ainsi quand d'autres femmes pleureraient ou tempêteraient, elle viendra m'apporter un crayon, du papier, et me dira : « Compose!

J'en rirais tout haut. Elle ne pouvait mieux faire pour étouffer et anéantir en moi la faculté créatrice. Elle a violé mon dernier refuge. Nulle part, je ne puis plus être seul, même avec ma plume. Hier, elle a feuilleté mes cahiers ; elle a voulu y chercher en détail l'histoire de mon âme. Je lui ai débité

Digitized by Google

mille folies ; elle attachait ses grands yeux sur moi.

— « Pourquoi ne pas me dire la vérité ? Je la supporterai très bien. As-tu peur que je n'aime plus ta musique ?

— « Je ne sais plus à quoi je pensais en écrivant ces mélodies. Elles me venaient toutes seules, comme aux oiseaux.

Elle me regardait, curieuse.

— « Et les vers, viennent-ils aussi tout seuls ?

— « Naturellement.

— « Je n'ai jamais pu trouver une rime.

Elle va commencer à me disséquer vivant ! Toutes ses interprétations de mes paroles sont tellement littérales ! Elle prétend étudier et analyser l'inspiration ; c'est comme si on voulait comprendre le vent qui souffle, le flux et le reflux.

— « Pourquoi ? » Tous ceux qui sont incapables de l'éprouver demandent sans cesse : — Pourquoi ?

Digitized by Google

20 mars.

Le temps devient toujours plus beau. Notre maison est ensevelie sous les roses et tout embaumée. Cette nuit, je me suis relevé sans bruit, j'ai été me jeter dans l'herbe : une de mes nuits de Sorrente m'est revenue en mémoire, et mes larmes ont coulé. Comme elle était belle, Lavinia, ma déesse superbe, mon étoile !

Pourrais-je me rassasier de la décrire, ou en parler assez pour satisfaire mon cœur ! Dans quelles couleurs tremper mon pinceau pour l'évoquer avec son éclat et sa flamme ? Née dans le sud de la France, elle avait du sang arabe, des cheveux splendides d'un bleu noir, des lèvres de corail, des dents merveilleuses, un nez classique, aux narines transparentes, de grands yeux sombres, un teint de pêche dorée.... Qu'est-ce que la description auprès de la réalité ? Je voudrais effacer les mots écrits, déchirer la feuille. Il me semble que je la vois

Digitized by Google

venir au-devant de moi, avec sa souple élégance et sa dignité calme, que j'entends le son de sa voix grave et tendre, que je murmure sans cesse comme autrefois ! « Lavinia ! »

Ma mère s'est opposée à ce que je la prisse pour femme, ma belle méridionale. Avec elle, je n'aurais jamais été aussi malheureux que je le suis aujourd'hui. Je l'aurais emmenée et enfermée dans mon château ; je n'aurais pas laissé un homme approcher d'elle ; je l'aurais torturée à mort, à force de jalousie et de défiance, mais elle eût été mienne, je l'aurais protégée contre la honte et la misère, je l'aurais aimée à en mourir...

21 mars.

— « Viens, Ewald ! allons jusqu'à Shenklin voir la cascade. »

Comme une brise d'est, la voix de ma jeune femme a soufflé sur la flamme de mon cœur. J'ai brusquement caché ces pages. Mais ses regards pénétrants les avaient déjà aperçues,

Digitized by Google

sa physionomie a pris quelque chose d'inquisiteur.

— « Tu écris donc ? Pourquoi ne rien me montrer. »

— « Je ne puis jamais rien montrer d'inachevé ; c'est comme si on m'écorchait vif.

— « Moi qui m'étais réjouie de partager tes travaux, de te servir de secrétaire !

— « Je suis aussi timide qu'une pensionnaire, aussi nerveux qu'un violoniste, s'il s'agit de mes œuvres.

— « Je t'en déshabituerai. Tu n'avais jusqu'ici personne à qui tu pusses donner ta confiance.

Je tremblais de colère et d'impatience ; je dis très doucement : — « Oui, chérie » — et je pris mon chapeau.

C'est tout à fait charmant de lui entendre dire — « Ewald — » avec son accent anglais, mais cela m'irrite. J'évoque l'accent mélodieux et tendre dont Lavinia disait, m'enivrant de son regard, — « Jannino ! — car elle ne pouvait prononcer mon nom.

Ah ! Lavinia, t'ai-je assez follement aimée ! Jamais tu n'aurais été coupable, si j'étais resté

Digitized by Google

près de toi ! Ton sang était si noble, mais si tumultueux, sous ce calme apparent, cette harmonie de tous les gestes, ces paupières lentement soulevées à l'ombre de tes orgueilleux sourcils.

Je veux tout raconter avec calme, comme s'il s'agissait d'un autre, au lieu de fouiller à deux mains dans ma vieille blessure.

Lavinia était une orpheline, élevée dans un cloître d'Italie. Cette éducation aurait pu lui faire un mal infini, si une femme rare ne s'était trouvée à la tête du couvent. Cette femme mériterait tout un livre. Je ne ferai qu'indiquer ici ce que Lavinia m'a raconté.

Encore jeune, elle cachait, sous le voile, des cheveux blancs de neige, car, en une nuit et un jour, elle avait vu mourir dans une épidémie, son mari, son père et ses cinq enfants. Chose plus affreuse, elle restait torturée du repentir de ne les avoir pas assez aimés, son cœur ayant été quelque temps entraîné d'un autre côté. Elle crut ne pouvoir que dans le cloître écarter d'elle ses intolérables souffrances et expier ses torts.

Cette femme était faite pour comprendre une

Digitized by Google

nature telle que Lavinia. La jeune fille voulut prendre le voile, mais l'abbesse pénétra cet enthousiasme de jeunesse qui cachait de tout autres orages, et elle s'y opposa avec une gravité douce. Elle savait, peut-être par elle-même, combien il est difficile de renoncer à la vie et à soi-même. Elle avait traversé toutes les tourmentes sans s'y briser, toutes les morts, sans que son cœur en fût pétrifié : aussi connaissait-elle merveilleusement les âmes humaines.

La jeune fille, avec des larmes brûlantes, s'arracha de ses bras pour suivre à Sorrente sa sœur et son beau-frère. J'y avais accompagné ma mère et ma sœur malade ; c'est là que je la connus. Dès la première rencontre, je subis son empire ; il n'en fut point ainsi de ma mère.

Un soir embaumé, au coucher du soleil, Lavinia apparut près de nous sur le balcon ; elle regarda la mer, et ses yeux semblèrent absorber les derniers rayons. Sa beauté me saisit le cœur ; j'aurais voulu me précipiter vers elle, et je n'osais respirer, de peur qu'elle ne fît un mouvement. Ma sœur toussa ; elle

Digitized by Google

tourna son regard vers nous, avec une expression de sympathie, qui la rendit encore plus belle. Après, ma sœur parla de l'élégance de sa toilette. J'ignore comment elle était vêtue ; je sais seulement la puissance qui émanait d'elle ; je sens encore le chaud regard de ces grands yeux en amande. Je dus la contempler très fixement, car elle rougit soudain et disparut du balcon.

Nous ne pouvions tarder à faire connaissance. Sa sœur était petite, ronde, vive, occupée de son enfant, tandis que le beau-frère semblait surtout occupé de Lavinia. J'allais souvent les voir à leur villa, dont je devins l'hôte toujours bien accueilli. Ma mère en était mécontente. La jeune fille lui paraissait coquette et portée à se laisser faire la cour par son beau-frère ; elle ne voulait à aucun prix la recevoir ni nouer de rapports avec ces gens-là.

Un jour, j'arrivai à cheval à la villa, et je la trouvai déserte. L'effroi arrêta les battements de mon cœur. Je courus dans toutes les pièces. Partout le silence, les traces d'un départ précipité, et d'un certain désordre que je n'y avais

Digitized by Google

jamais vu. J'ouvris les portes l'une après l'autre, tout était vide. J'allais m'approcher d'une table à écrire, pour m'assurer s'il n'y avait pas un mot laissé pour moi, lorsqu'un pas léger et lent se fit entendre sur l'escalier et dans la salle. Elle parut, pâle comme un ange irrité, les yeux sans rayon, les lèvres serrées. Elle ne releva point les yeux, mais, silencieuse, elle les attacha sur moi.

— « Lavinia ! chère Lavinia !

Elle recula d'un pas.

— « Savez-vous ce qui est arrivé, ou venez-vous ici, ne le sachant pas ?

— « Au nom de Dieu, quel malheur a frappé votre maison ?

— « Vous ne savez pas ? J'aurais dû le penser ; sans cela, vous ne seriez pas venu.

— « Mais qu'est-il arrivé ?

— « Ma sœur est brusquement partie avec son enfant, dit la jeune fille d'une voix profonde et monotone, parce qu'elle croyait que son mari et moi...

Elle ne put achever et se couvrit le visage de ses mains.

Digitized by Google

— « Et elle vous a livrée en proie aux calomnies, pauvre enfant ! Quelle cruauté !

— « Mon beau-frère est immédiatement parti la retrouver. Moi, je reste, fit-elle, laissant retomber sa tête et ses bras, comme un accusé qui ne veut pas se défendre contre les apparences.

— « Vous ne croyez pas que je vais ajouter foi à ces misérables histoires, Lavinia ; que je vous estimerai moins, parce que vous êtes seule et abandonnée ? Vous avez donc bien triste opinion de moi ?

Sa belle tête demeurait inclinée ; des rayons venant du jardin se jouaient sur ses cheveux brillants.

— « Allez-vous en ! Il faut que je sache porter seule ma destinée.

Un flot de larmes lui échappa ; elle se laissa tomber sur un canapé. On devine aisément tout ce que je pus lui dire ; je n'essaierai pas de le répéter. Je lui parlai de mon amour, je lui affirmai qu'elle m'était sacrée dans son abandon, qu'il ne fallait pas avoir peur de moi... bref, tout ce qu'un homme d'honneur peut dire en

Digitized by Google

pareil cas. Cette heure avait une douceur merveilleuse ; cette noble fille qui s'était crue perdue, s'appuyait sur ma tendresse, pour se relever.

Tous les domestiques l'avaient quittée, sauf sa vieille négresse qui, malgré tout, lui restait fidèle. Il me fallut plaider longtemps pour qu'elle consentît à me croire et à se fier à moi. A tout moment, elle était ressaisie par la terreur, l'angoisse, le sentiment écrasant d'être pour toujours marquée d'infamie. Je ne pouvais supporter de voir ma glorieuse idole ainsi humiliée. Une fois, il m'arriva de poser fraternellement la main sur son front ; elle se mit à trembler si fort que je la retirai, ému moi-même de crainte et de respect, comme un lévite qui effleure les vases sacrés.

Dès lors, je revins chaque jour, et je la trouvai courageuse et forte dans sa solitude. Elle n'avait même pas peur des brigands, quoiqu'elle n'eût d'autres protecteurs que sa négresse, un petit jardinier, et pour se défendre que deux pistolets.

Ma mère fut longtemps sans se douter de

Digitized by Google

rien, car ma sœur allait de plus en plus mal. Lorsqu'elle apprit tout ce qui s'était passé, ce fut terrible ! Elle me déclara que si je voulais la faire mourir de chagrin, je n'avais qu'a épouser cette créature ; qu'elle aimerait certes mieux me voir choisir une servante, honnête fille, plutôt qu'une femme montrée au doigt par tout le monde. Peu de jours après, elle m'annonça que l'état de ma sœur s'aggravait, que les médecins ne trouvaient plus Sorrente assez chaud ; ils conseillaient l'Egypte. Je ne la crus pas. Hors de moi, je m'imaginai qu'elle s'était entendue avec les médecins pour m'éloigner de Lavinia.

Ma dernière visite à celle-ci fut une heure d'agonie. Je n'osais lui dire : — Sois ma femme! — Il me fallait la laisser seule parmi des gens qui l'avaient repoussée et condamnée à l'isolement, comme si elle était atteinte de la lèpre.

Lavinia me regarda longuement, lorsque je lui dis que nous allions partir.

— « C'est ta mère, n'est-ce pas, Jannino ? Ta mère a entendu parler de moi. Tu as été fort imprudent ; ta réputation en pourrait souffrir.

Digitized by Google

Quelle amertume dans son accent ! Je lui répétai mille assurances de mon immense, inaltérable amour, mais comment pouvait-elle me croire, lorsque j'évitais tous les mots qui lient ? Mon cœur était dans ma poitrine comme un charbon ardent...

24 mars.

— « Lavinia ? Qui donc est-elle ? interrompit ma femme, penchée sur mon épaule. Je gardai le silence un instant, incapable de répondre, et tournant rapidement les feuillets de mon journal.

— « Lavinia ? Une jolie fille que j'ai connue jadis et que je veux utiliser dans mon prochain roman. J'écris quelques notes à son sujet, de peur de l'oublier.

Je n'avais jamais parlé de Lavinia jusqu'alors.

— « Pourquoi ne pas me raconter tout cela ? Ma mémoire est comme un livre ; je n'oublie rien. Ce que tu me diras sera divisé en autant

Digitized by Google

de petits tiroirs, où tu pourras puiser à loisir. Mon cerveau ressemble à un meuble à cent cases ; tout y est bien ordonné.

Je pensai au mot de Schumann : — « La femme est le chaos, d'où jaillit le monde.

Que voulez-vous faire d'un meuble où tout a sa case numérotée ? Je finis par avoir horreur d'un pareil amour de l'ordre. Nora a certainement disséqué déjà mon caractère ; ses yeux froids m'ont examiné, pour s'assurer qu'elle n'oubliait aucun détail.

Elle a, outre cela, un certain goût artistique et, sous ce rapport, des connaissances étendues. Nous étions à Londres chez un marchand d'antiquités. Avec une assurance parfaite, elle distinguait le vrai du faux, et marchandai si longtemps que je commençai à lui dire tout bas. — « Mais, Nora, cela ne se fait pas ! » — Comme elle se contentait de rire, je sortis du magasin, et je me promenai devant la porte, jusqu'à ce qu'elle fût revenue prendre mon bras, enchantée d'elle-même.

— « Tu n'es pas content ? me dit-elle.

— « Puis-je l'être ? Ma fortune suffit large-

Digitized by Google

ment à satisfaire tes caprices, quand tu voudrais acheter tout ce magasin ! Ce marchandage m'exaspère.

— « Il faudra, je vois, que je devienne ton homme d'affaires, — fit-elle en riant.

Elle tient parole. Elle a pris possession de ma caisse et compte fort exactement. Un de ces jours, elle me refusera de l'argent, si je lui en demande.

Après le brouillard d'hier, nous avons aujourd'hui une pluie froide. Nora ne s'en plaint pas. Elle s'est mise à son interminable correspondance ; mais d'abord, elle a rangé systématiquement toutes mes aquarelles et mes dessins.

Beaucoup d'études faites à Sorrente, que je croyais avoir brûlées, ont ainsi revu le jour, et même quelques esquisses exécutées par Lavinia sous ma direction. Je croyais lui rendre la vie supportable en me faisant son professeur. Cependant, elle préférait travailler seule. Quand j'arrivais, elle m'entraînait dans le jardin ombreux, vers une grotte silencieuse et profonde ; et souvent, appuyant sa belle tête sur la pierre humide, les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes

Digitized by Google

et souriantes, elle buvait mes paroles d'amour. Brusquement, elle jetait les bras autour de mon cou, m'embrassait, et s'enfuyait au même instant. Si elle n'avait été isolée, sans protecteur, je ne l'aurais pas laissée fuir ainsi....

Quand il fallut nous séparer, elle s'abandonna sur ma poitrine, comme une fleur brisée.

— « Puisque tu me quittes, toi aussi, peu m'importe ce que je ferai de moi, Jannino !

— « Je reviendrai.

Elle se redressa, me regarda dans les yeux et secoua la tête.

— « Tu reviendras?

— « Je te le jure.

Un cri de joie lui monta à la gorge et s'éteignit dans un sanglot.

— « Si je pouvais, pour la dernière fois de ma vie, t'entendre chanter !...

La nuit était avancée, nous étions restés fort tard dans le jardin, sous le ciel étoilé. Le dernier instant arriva. Pourquoi le décrire ? On vit ces choses là, on ne les raconte pas. Comme un dormeur qui rêve, comme un infortuné qui a dit pour toujours adieu à son bonheur, je

Digitized by Google

m'en allai par cette nuit merveilleuse. Ma mère m'avait attendu.

— « Es-tu encore à moi, ou t'ai-je perdu? me demanda-t-elle.

— « Je suis encore à toi, mais tu m'as perdu, — lui dis-je d'un ton dur, et je m'enfermai dans ma chambre jusqu'au matin.

Pourquoi raconter ces longs mois sur le Nil, les dernières lueurs vacillantes de la vie de ma sœur qui s'éteignait lentement, le dévouement, la patience infinie de ma mère, dont je ne pouvais alléger la souffrance? Elle ne se plaignait jamais. J'en venais par moment à la détester, et dans mon amertume, je lui disais des paroles dures. Une fois, je m'écriai :

— « Parce que tu m'as donné la vie, crois-tu avoir le droit de me rendre malheureux?

Et ma mère ne répondit pas.

Ma sœur me parlait avec une douceur surhumaine, pendant que le bateau nous entraînait lentement le long du Nil, tous deux, la main dans la main. Elle voulait toujours aller plus loin. J'attribuais cela à une agitation maladive, mais je découvris plus tard que c'était pour moi,

Digitized by Google

pour me distraire; que le mal du pays la consumait, qu'elle eût tout donné pour mourir sous le toit natal.

— « Aucun de nous, murmurait-elle, n'a réussi jusqu'à présent à rendre notre mère heureuse. C'est à toi que cette tâche est réservée.

A moi !

Quand elle fut morte, nous reprîmes en deuil le chemin de la patrie, le cœur très lourd. J'essayai sincèrement de vivre chez moi; mais l'hiver venu, une attraction irrésistible me poussa vers Sorrente.

— « Mère, laisse-moi partir pour le Midi. Je ne puis vivre dans nos climats du Nord.

— « Très bien, mon fils, je pars avec toi. Je veux revoir les villes où j'ai conduit ma pauvre enfant. Je te serai à charge, je le sais, mais tu seras patient pour ma tristesse.

Les femmes qui m'étaient chères auront été la malédiction de ma vie !

Digitized by Google

27 mars.

J'achevais ces dernières lignes, quand Nora entra et me somma de revoir le compte de la cuisinière, car il était inouï ! Il faut dire que j'ai horreur de manger, de voir manger, même d'entendre dire qu'on mange. Je n'ai aucun goût pour la bonne chère et me sens quotidiennement soulagé lorsqu'on s'est acquitté de l'ennuyeuse obligation de se mettre à table. J'espère bien qu'entr'autres grandes découvertes, notre siècle fera celle de préparer la nourriture indispensable sous forme de pilules. Et ma femme trouve que c'est un défaut d'éducation. Il faut que je révise les notes de sa cuisinière ! C'est tous les jours la même chose : soupe, viande, poisson, ainsi de suite, que j'avale à contre cœur, qui m'ennuient, me deviennent odieux dès que j'en entends parler. Si je vois une femme manger, elle perd tout attrait à mes yeux. Les femmes devraient vivre de parfums.

Je me demande si Nora a bien une âme, ou si elle ne possède que du goût et de la mémoire. C'est un dictionnaire vivant ; elle me fait sans cesse rougir de ma passive ignorance. Car je lis fort peu, plutôt des partitions que des livres, et je préfère l'étude de la physionomie humaine à celle des biographies.

Ma femme a une grande écriture ferme et décidée. Lorsqu'elle a tracé au bas d'une feuille sa signature : — Honoria Ewald, — ne fût-ce que sur une carte d'invitation, on dirait un texte de loi. En elle, rien de fugitif ni de faible, aucune défaillance. Elle n'a pas besoin d'appui, elle est toujours forte, toujours debout. C'est un grand bonheur pour elle ! Mais j'aime mieux une faiblesse plus féminine, quelque chose de plus doux, même l'imperfection, plutôt que cette fermeté immuable, j'ai toujours eu de l'attrait pour les Madeleine ; le malheur et mon destin l'ont voulu.

.....Nous reprîmes donc, ma mère et moi, la route de Sorrente. Elle ne consentit pas à me laisser un instant seul ; il fallait que je revisse avec elle tous les lieux qui lui rappelaient

Digitized by Google

ma sœur. Enfin, je me trouvai libre pour un jour. Je courus à la villa. Il n'y avait plus que le petit jardinier.

— « Où est ta maîtresse ?

— « Je ne sais pas.

— « Et la négresse ?

— « Morte.

— « Morte ! La négresse !

— « Les brigands l'ont tuée.

— « Et ta maîtresse ?

— « Elle a tué les brigands.

— « Après ?

— « Après, elle est allée vers la mer.

— « Et après ?

Grand Dieu ! j'aurais voulu le secouer, le faire sortir de son flegme et de sa nonchalance. Mais j'eus peur, en étant trop violent, de le rendre tout à fait muet.

— « N'est-il venu personne ici, durant tout ce temps-là ?

— « Si bien, il est venu un monsieur.

— « Le maître ?

— « Non, un autre.

— « Souvent ?

Digitized by Google

— « Oui, souvent.

— « Qui est-ce ?

— « Je ne sais pas.

— « Et il a emmené ta maîtresse ?

— « Non, il n'est pas revenu.

— « Il n'est pas revenu ? Pourquoi ? Qui était-ce ?

— « Je ne sais pas.

— « Etait-il d'ici ?

— « Il parlait italien.

— « Et qu'a-t-elle fait, après son départ, ta maîtresse ?

— « Elle allait toujours au bord de la mer.

Le coquin, malgré ses sottes réponses, avait l'air rusé. Je l'aurais volontiers étranglé.

— « Est-elle partie en bateau ?

— « Non, je ne crois pas, je n'en sais rien.

— « Mais, misérable, ne t'a-t-elle donné aucun ordre ? Ne t'a-t-elle rien dit ?

— « Rien. Elle est partie.

— « Ne l'as-tu donc pas cherchée ? — »

Il hésita cette fois.

— « Je te demande si tu l'as cherchée ?

— « Non, je l'avais vue partir.

Digitized by Google

— « Misérable! où est-elle?

— « Dans un endroit où on ne la trouvera pas.

J'eus froid et chaud.

— « Elle ne s'est pas jetée à la mer?

— « Non, ce n'est pas cela.

— « Tu n'as pas besoin de parler ; montre-moi du doigt de quel côté elle est allée?

Il désigna un monastère d'hommes bâti au sommet d'un rocher qui dominait la côte.

— « Mais elle n'a pas pu entrer dans le couvent!

— « Je ne sais pas.

J'ignore encore comment, dans ma rage, j'ai fait pour ne pas l'étrangler. Désespéré, ne pouvant rien tirer de cet enfant et le cœur gonflé d'amères pensées, je tournai mon cheval dans la direction du monastère. Je comptais cette fois être plus habile dans mes questions ; je laissai mon cheval gravir lentement la côte escarpée, pendant que je méditais mon entrée en matière.

Je priai le frère portier de me montrer l'église et la bibliothèque ; je cherchai à le faire bavarder, mais il ne trahit rien. Enfin, je demandai à voir l'hôtellerie.

— « Elle est occupée, on ne peut la visiter.

— « Occupée ! Avez-vous donc de nobles visites ?

— « Oh ! tout le contraire, Monsieur, une bien pauvre visite.

— « Un pauvre à l'hôtellerie ?

— « Pauvre d'argent, non, peut-être, mais bien à plaindre, bien à plaindre ! C'est une femme.

Mon cœur fit un grand bond ; je faillis étouffer.

— « Je viens chercher ma sœur ici ; de grâce, conduisez-moi vers elle.

— « Je vais d'abord le lui annoncer ; on ne peut savoir comment elle vous accueillera.

Me précédant, il suivit à pas traînants le corridor, et entr'ouvrit avec précaution, la porte d'une salle glaciale, avec une rangée de fenêtres sans rideaux. Je l'entendis annoncer un *signor* qui demande à voir sa *sorella*, et une voix que je connaissais bien répondit : « qu'elle n'avait pas de frère ». Lorsque le portier voulut sortir, je m'avançai brusquement. Avec un cri aigu : « Jannino ! » elle se dressa de son

Digitized by Google

fauteuil, s'avança chancelante jusqu'à moi et roula évanouie à mes pieds.

Le frère portier me regardait, indigné.

— « Comment a-t-on le cœur d'effrayer ainsi une pauvre femme, dans son état?

— « Quel état?

Lavinia rouvrait les yeux et me repoussait des deux mains :

— « Va-t'en, Jannino ! Pars tout de suite ! Tu ne dois pas me revoir ! Je ne suis plus digne de toi ! Va-t'en ! J'étais si seule, si abandonnée ; je ne valais plus rien à mes propres yeux, depuis que tu étais parti. Ah ! mon Dieu, que je souffre !

Qui décrira les heures suivantes ! Je les passai près de sa couche, en proie à d'insupportables tortures morales. Mon cœur était bourrelé de haine contre le misérable qui avait profané et souillé cet être sacré.

Au point du jour, tout devint très calme dans la salle déserte. Un enfant mort était né, et Lavinia semblait morte elle-même. Sans aide aucune, nous avions veillé cette terrible veille, car le moindre appel aurait trahi celle qui vou-

Digitized by Google

lait demeurer ignorée. Quand je me fus assuré qu'elle vivrait, je sellai mon cheval et je partis en promettant de revenir le soir, pour passer la nuit près d'elle.

La mer battait les rochers, avec son éternel murmure, et se colorait de rose sous le soleil levant. Des larmes brûlaient mes yeux ; j'avais été cette nuit-là confesseur et médecin et je ne me sentais fait ni pour l'un ni pour l'autre rôle. Mon âme était déchirée d'une telle souffrance, que j'aurais volontiers enfoncé les éperons dans le flanc de mon cheval, pour le faire sauter du haut du rocher dans la mer.

Quelqu'un était venu la chercher dans sa solitude ; quelqu'un s'était approché d'elle, lui avait promis de l'épouser et l'avait ensuite brutalement abandonnée, très vieille et très simple histoire ! Mais ma déesse, ma noble Lavinia n'aurait pas dû en être la triste héroïne ; elle n'aurait pas dû se laisser ainsi profaner, celle qui m'avait été sacrée comme une fleur sans tache. Sa confession de cette nuit, entrecoupée de sanglots, avait passé par des lèvres d'agonisante. Elle me suppliait de partir et se cram-

Digitized by Google

ponnait à moi comme le noyé à son sauveur. Il me semblait que je la haïssais, qu'elle m'était odieuse, et la compassion me déchirait le cœur. Epuisé, je tombai tout habillé sur mon lit et j'y dormis une couple d'heures.

Ma mère s'était tranquillisée. En questionnant, elle avait appris que la villa était déserte que la jeune fille avait quitté le pays. Le nuage soucieux qui assombrissait son front s'était dissipé ; mais elle me trouva pâle et amaigri.

Le soir, je reparus au couvent pour soigner « ma sœur ». Elle me baisa les mains quand j'entrai, et se montra docile comme un enfant. Seulement parfois, elle ensevelissait, en pleurant, sa tête dans les oreillers.

— « Jannino, tu es un saint et je te vénère ; mais devant toi, j'ai honte à en mourir !

Je revins chaque nuit, quand je fus certain de ne pas la trahir ; je revins, au clair de lune ou par la profonde obscurité, tout le long de la route escarpée et dangereuse, et je restais avec elle jusqu'au matin. Je me faisais à moi-même l'effet d'un vieillard qui cherche à ramener doucement un pauvre enfant égaré. Il me sem-

Digitized by Google

blait que le sang de mon cœur coulait à terre goutte à goutte : je ne pouvais supporter cette humilité, qui touchait à l'abjection. Par moments, je la haïssais. Puis elle redevenait l'enfant confiante, qui se confessait à son frère et réclamait de lui, au milieu d'indicibles remords, le salut et la consolation ; alors ma compassion devenait si grande que j'oubliais avoir éprouvé jamais un autre sentiment pour elle.

Le matin venu, je repartais. Il m'arrivait de sourire de ma servitude volontaire ; j'avais appris à me contenter de deux heures de sommeil, et si j'étais un peu taciturne, ma mère l'attribuait aux souvenirs d'un passé dont je ne pouvais guérir. Elle me proposa de quitter Sorrente, car elle voyait bien, dit-elle, que ces vieilles histoires me tourmentaient ; je n'avais qu'à me regarder au miroir pour juger de ma maigreur et de mes yeux creux ; son fils semblerait bientôt trois fois plus vieux qu'il n'était.

Tout cela dura cinq semaines. Je menais la même existence ; Lavinia se remettait lentement et difficilement. Mes soins avaient sans doute été maladroits et imparfaits ; les bons moines

Digitized by Google

ne connaissaient guère que les herbes médicinales qui croissaient à leur porte. Tous restaient convaincus que j'étais le frère de la malade. Ils m'accueillaient avec bonté, m'apportaient du vin pour ma veillée et me témoignaient du respect pour le courage avec lequel je supportais mon malheur. La patience et le dévouement étaient bien loin de moi, pourtant ! Que de fois j'ai maudit le paisible murmure de la mer ! Mais une nuit, il y eut un violent orage; je ne pus gagner le monastère qu'au péril de ma vie ; et cette nuit, Lavinia semblait près de mourir. Si elle était morte !

Elle guérit pourtant, et plus la santé lui revenait, plus mon cœur se refroidissait pour elle ; je l'effrayais souvent par ma sévérité et ma dureté. Je ne la blâmais pas, je ne la punissais pas, mais je lui parlais sur un ton bref et grave. Il n'y avait plus une ombre de tendresse entre nous. Quand elle pleurait, je faisais comme si je ne le voyais pas.

Elle était craintive avec moi, elle tremblait lorsque j'entrais et lui tendais la main. Un soir, je lui dis :

Digitized by Google

— « Demain matin, tout sera prêt. J'ai retenu ta place sur le navire ; tu iras retrouver ta tante à Marseille. Je t'ai annoncée ; j'ai envoyé une dépêche signée de ton nom.

Lavinia tomba à genoux, et se releva presqu'aussitôt.

— « Oh ! non, de grâce ! Pas chez ma tante ! Je n'y pourrai rester ; elle me fera mourir !

— « Crois-tu que je vais te laisser ici dans la rue ? Tu iras te mettre sous la seule protection que t'aient laissée le ciel et ta folie.

Elle s'accouda, en pleurant amèrement, à l'appui de la fenêtre. Les bras croisés, je la regardai pleurer et j'attendis qu'elle fixât sur moi ses grands yeux, effarés comme ceux d'un animal qui a peur de son maître.

Elle s'efforça par tous les moyens possibles de m'attendrir ; je restai inébranlable. La lutte dura plusieurs heures. Enfin, la tête baissée, les bras inertes, elle dit :

— « Comme tu voudras !

Je la vis partir sans souffrance ; mon cœur était mort, incapable d'aimer désormais ; elle l'avait brisé.

Digitized by Google

— « Partons, dis-je alors à ma mère; retournons chez nous !

— « Chez nous ! Mais tu n'es pas remis ; regarde-toi dans une glace, mon pauvre enfant. Tu as les yeux creux à faire peur ! Que veux-tu faire là-bas ?

— « J'y guérirai mieux, mère !

Une fois chez moi, je n'y pus rester. Je déclarai à ma mère que j'allais partir pour l'Amérique, dans le but de me distraire.

— « Mais tu sais à peine l'anglais ! Je vais me procurer quelqu'un, qui me servira de dame de compagnie, et te donnera des leçons d'anglais.

Elle invita Nora. L'intelligence et le tact de cette dernière nous charmèrent également. Ses leçons étaient une causerie pleine d'intérêt; sa lecture à voix haute, une exquise jouissance pour l'auditoire. Mon frère se mit de suite à lui faire la cour. Au bout de quelques semaines, neuf en tout, ma mère me dit :

— Quel dommage qu'elle ne soit pas de famille noble ! C'est la belle-fille que je rêverais.

J'allai tout droit trouver Nora, je m'assis près de sa table à écrire et je lui demandai si

elle voulait devenir ma femme. — Et c'est ainsi que nous nous sommes mariés ! Ma mère, naturellement, n'en fut qu'à demi satisfaite ; elle ne me croyait pas en disposition de faire une folie, rien que pour me débarrasser de cette indifférence de mort, de ce vide de l'âme qui pesaient sur moi comme du plomb. Mais le remède échoua. Nora me devint d'autant plus indifférente que je m'efforçais de me rapprocher d'elle davantage. Je sentais avec effroi que j'étais lié, lié pour toujours ; lorsque je fis la découverte de son amour pour moi, ma consternation fut indescriptible.

A mon repas de noces, je devins tout d'un coup si pâle, que ma voisine, craignant de me voir m'évanouir, m'engagea à sortir pour respirer un peu. Je sortis, j'aurais voulu ne plus revenir. Pour la première fois, je fus pris du désir de me tuer. J'errai à travers le parc, jusqu'à ce que j'eusse senti qu'il fallait vivre, que si l'on trouvait mon cadavre, je couvrirais de honte une créature innocente, qui n'avait rien à se reprocher.

Quand je reparus, les yeux gris de Nora sem-

Digitized by Google

blèrent fouiller au fond de mon âme ; on eût dit qu'elle lisait en moi et savait tout ce que j'avais pensé durant mon absence. Ses lèvres se serrèrent; puis elle adressa une parole spirituelle à l'un de nos convives. Elle n'était nullement intimidée ; on eût dit à son assurance qu'elle avait été toute sa vie « *Madame la Comtesse.* » De mon côté, je me mis à causer et à plaisanter. Enfin, on annonça la voiture qui devait nous emporter vers la première étape de notre lune de miel.

Zurich, 20 avril.

J'ai revu Lavinia ; mon cœur a failli se briser. Elle ne m'a point vu.

J'étais assis devant le Lion de Lucerne. Lassés de l'île de Wight, nous sommes venus en Suisse et nous parcourons ce pays de long en large, car Nora ne le connaît point. Je déteste la Suisse : c'est peut-être de fort mauvais goût ; mais j'ai beaucoup de raisons pour cela. J'étais donc allé seul contempler le Lion ; assis derrière d'épais buissons, je m'irritais contre ces petites

maisons, ces petits allées, ces petites portes avec leurs nains, toute cette mise en scène mesquine qui gâte un grandiose chef-d'œuvre du génie humain, et cette œuvre grandiose de la nature, le Chaudron de glace.

J'entendis une voix aigre dire tout à coup :

— « Quand je t'aurai répété que je ne veux pas, auras-tu la bonté de m'obéir, Lavinia ?

Mon cœur cessa de battre ; j'attendis la réponse, mais il n'y en eût point d'autre qu'une faible toux.

— « C'est à demander sans cesse qui t'a élevée ! Se promener sur le lac avec un inconnu ! N'as-tu pas honte, Lavinia ?

Toujours pas de réponse.

— « J'arriverai bien à savoir ce que tu as fait dans ta villa de Sorrente, et si c'est quelque chose de honteux, ce sera fini à jamais entre nous. Ta sœur jure qu'elle a des raisons d'être jalouse ; je ne puis l'en blâmer, depuis que je te connais, toi et tes façons d'agir. Ta coquetterie est scandaleuse. Crois-tu que je sois aveugle ? Tu fais la coquette, même avec ta maladie ; tu ne craches le sang que s'il y a là quel-

Digitized by Google

qu'un, pour s'en effrayer et s'attendrir sur cette pauvre belle Lavinia, qui se meurt de langueur, en compagnie de son vieux dragon de tante.

Un éclat de rire, cet éclat de rire bref qui m'était si familier, terminé par une autre quinte de toux...

— « Ris donc ! Tu n'as pas plus de cœur qu'une sirène. T'imagines-tu que j'en crois tes yeux lamentables ? Fais-les aux hommes, pour leur persuader que tu meurs d'un cœur brisé ! Quand il n'y a personne, tu manges de bon appétit ! Tu nous conduiras au tombeau, moi et ton oncle, qui t'a ramassée dans la rue, alors que personne ne voulait plus te regarder. Si nous t'avions fermé notre porte, que serais-tu devenue ?

Les deux dames s'avancèrent jusqu'au bord du bassin. Oui, c'était bien Lavinia, sa belle taille élancée, un peu amaigrie. Elle détourna la tête, toussa et je vis son mouchoir se tacher de rouge. Son pur profil se dessinait sur le rocher grisâtre. J'éprouvai un tel vertige, une telle douleur à la poitrine, que je faillis commettre une

Digitized by Google

folie. Le sentiment de la position impossible où j'allais nous placer tous, me cloua sur mon banc. Ce fut un vrai martyre. Si Lavinia avait dit un seul mot ! Mais rien. Pareille à une apparition, elle glissa devant moi. Je l'aperçus encore sur le sentier qui menait au Chaudron ; puis elle disparut. Je savais qu'elle reviendrait par le même chemin ; la lutte fut violente, je voulais l'attendre, l'aborder comme une simple connaissance. Mais une voix intérieure me dit :

— Ta femme ! Ne te donne pas de torts envers elle.

Je me levai et m'en allai lentement, très lentement. Le hasard permettrait peut-être qu'elle me rejoignît. Sorti du jardin, je marchai vite, je courus presque. J'expliquai à Nora que cela ne pouvait continuer ainsi, que tous ces imbéciles qui contemplaient la nature bouches ouvertes, m'étaient odieux, que je voulais rentrer chez moi. Nous fîmes nos malles, et nous voilà ici. Je ne pourrai jamais en repartir assez vite. Comme si quelque chose me pourchassait, il faut que j'aille plus loin, toujours plus loin.

Digitized by Google

Fribourg en Brisgau, 6 mai.

J'ai vu la cathédrale, le Schlossberg et le reste. J'ai erré dans la campagne. Nora est fatiguée et veut s'acquitter de ses vingt lettres habituelles.

J'ai eu une nouvelle frayeur, très vive cette fois. Je ne sais ce qui m'a pris, à Zurich, de me mettre au piano ; nous en avions un dans notre salon. L'envie me vint de jouer et de chanter comme jadis. Nora s'était placée à la fenêtre, pour regarder, disait-elle, les montagnes de l'autre rive du lac. En réalité, elle regardait les gens qui passaient dans le jardin, et faisait sur leur compte des remarques malignes, m'interrompant sans pitié, car elle n'est pas musicienne, malgré tout !

— « Ce vieux là-bas, quelle caricature ! Il fait la cour à toutes les jeunes filles, et elles se moquent de lui. Et ce trio, le mari, la femme, et l'ami de la maison, qui se promènent d'un bon accord ! Voici une jeune femme qui se fait chaperonner par son petit garçon ; l'officier que tu

Digitized by Google

vois est avec elle toute la journée, mais cela n'a rien d'incorrect, grâce à l'enfant.

— « Nora, sois assez bonne pour m'épargner tes médisances. Tous ces gens-là ne m'intéressent pas; je les voudrais au diable !

— « Quelle vilaine expression, Ewald !

— « A toi de refaire mon éducation ! En attendant, reste un peu tranquille, et garde tes réflexions pour toi.

Je jouais comme un forcené; j'étais fort nerveux.

Le pauvre piano craquait sous mes doigts. Quand j'eus un peu déchargé ma fureur, je commençai à chanter d'anciennes mélodies, écrites pour Lavinia durant mon premier séjour à Sorrente.

Lorsque je cessai, ma femme regardait toujours par la fenêtre avec le même intérêt. Je supposai que quelques auditeurs avaient pu se grouper devant la maison, et la chose m'étant indifférente, je me gardai de me montrer. Je prris mon chapeau, je sortis par une porte de derrière et m'en allai me promener sur les bords du lac.

Digitized by Google

En rentrant, je trouvai les malles faites, et ma femme décidée à partir : la ville lui déplaisait ; elle voulait aller plus loin. Depuis la rencontre de Lucerne, tout m'était devenu égal ; — advienne que pourra, me disais-je.

A Schaffouse, près du Rhin, et comme je trouvais la célèbre cascade très surfaite, ma femme interrompit mes reflexions.

— « A propos, il est survenu à Zurich un intermède fort intéressant. Pendant que tu chantais, une femme d'une rare beauté s'est approchée rapidement de l'hôtel : une méridionnale aux grands yeux noirs, aux cheveux noirs ondulés, avec un grain de beauté sur la joue gauche. Pâle, les lèvres entr'ouvertes, elle s'est appuyée aux poteaux de la balançoire, la figure inondée de larmes. Elle tendait l'oreille pour mieux entendre, au milieu du bruit de conversations autour d'elle ; mais bientôt, le silence se fit. Tu as eu des auditeurs enthousiastes, Ewald, et tu leur as offert un charmant concert improvisé. La jeune femme leva les yeux vers notre fenêtre, m'aperçut et son expression se transforma en une véritable fureur. Elle pressa sa poitrine à

Digitized by Google

deux mains, me dévorant des yeux, comme si elle voulait me tuer. Je lui répondis par un coup d'œil glacial : que m'importe sa haine? Je suis ta femme et sous ta protection! Tout d'un coup, elle cria un mot que je ne pus entendre nettement, parce que tu faisais trop de bruit, quelque chose comme Janni ou Nino. Elle voulut le répéter; un flot de sang jaillit de sa bouche et elle tomba évanouie. Une vieille dame s'approcha, grondant, hochant la tête, la releva et la fit immédiatement emporter. Quelques secondes après, je me retournai ; tu avais disparu. L'as-tu rencontrée, cette belle inconnue?

Tandis qu'elle parlait, il me semblait qu'au dedans de moi se soulevaient les flots d'une mer tumultueuse. Sa voix est toujours si nette et si distincte qu'aucun mot ne m'avait échappé, malgré le mugissement de la cascade. Ses yeux ne me quittaient pas, comme le chat guette le trou d'où va sortir la souris qu'il se prépare à étrangler.

— « Pourquoi me raconter ceci à présent? demandai-je enfin.

Digitized by Google

— « Tu m'avais priée d'un ton assez nerveux de t'épargner mes réflexions; c'est pourquoi j'ai gardé le silence.

Je ne pouvais prononcer un mot. Je sentais que si ma femme ajoutait une syllabe, je la précipiterais dans l'abîme, que je m'y jetterais moi-même et me briserais au milieu de ce tourbillon d'écume. Elle essaya de dire quelque chose; je ne l'entendis pas et ne cherchai point à l'entendre. Elle voulut m'emmener. Je restai immuable comme une colonne. Je mesurais, à cette heure, la souffrance dans laquelle je m'étais volontairement précipité. Je reconnaissais dans ma femme un dangereux adversaire, qui voudrait défendre ses droits et me courber sous les verges du devoir. Mon amour mort se réveillait avec toute sa puissance d'autrefois, comme si nul obstacle déshonorant ne s'était jamais placé entre Lavinia et moi, comme si je ne savais pas qu'elle s'était perdue ! Ma poitrine gonflée semblait près d'éclater.

— « Ce ne peut être, cependant, une de tes connaissances, me criait Nora dans l'oreille, car ce nom qu'elle a prononcé ne ressemblait

Digitized by Google

nullement au tien. Qui sait ce que lui rappelait ta musique, pauvre créature?

Je me tus encore, je serrai les dents, ainsi que pendant une opération, pour ne pas crier de douleur. Je doute que j'aie pu dissimuler les éclairs qui passaient sur mon visage. Le regard de ma femme me perçait de part en part comme une lame d'acier. Enfin, je trouvai la force de dire :

— « Comment peux-tu t'intéresser à des gens que tu ne connais pas?

— « Ce coup d'œil plein de haine m'a intéressée. Jamais personne ne m'a encore fait des yeux pareils! J'ai cru voir un serpent s'élancer sur moi en sifflant... derrière les vitrines d'une ménagerie, où je puis le contempler sans danger et m'amuser de sa rage impuissante. Quand j'ai vu le sang, j'ai eu pitié de cette infortunée, mais, ne pouvant lui rendre aucun service, je me suis tenue tranquille.

Nous nous regardions dans les yeux : on eût dit que chacun voulait mesurer la force de dissimulation de l'autre. Ce n'était plus d'amour dont il s'agissait, mais d'un jeu dangereux avec

Digitized by Google

des armes tranchantes. Ma seule impression nette était de ne pas me soumettre cette fois, si je ne voulais qu'elle me retînt esclave de sa puissance.

— « As-tu assez vu toute cette eau? Nous pourrions rentrer dîner; j'ai un appétit terrible.

Elle parut déçue, et la pensée de lui échapper me donna presque de l'outrecuidance ; je raillai d'une façon peut-être trop mordante tous ses petits défauts. Loin de se fâcher, elle riposta gentiment, aussi ravie que si je lui disais mille tendresses. Le repas fut plus difficile; malgré mes efforts, je ne parvins pas à avaler une bouchée, même en m'aidant de beaucoup de vin. J'en accusai la mauvaise cuisine de l'hôtel, je dis que j'avais mal à la tête, et que je voulais dormir.

Pour la première fois, je fermai ma porte à clef ; j'avais besoin d'être seul à tout prix. Je le sais, j'ai eu le délire; mon cerveau bouillonnait; tous mes nerfs vibraient. Comme un malheureux enfermé dans une maison de fous, je m'emportais contre moi-même, contre le destin, contre ma faiblesse et ma folie ! Je haïssais ma femme, je maudissais ma mère !

Digitized by Google

Et qu'a-t-elle fait, après tout, ma femme? Rien que je puisse lui reprocher. Elle s'est conduite avec tact et intelligence. C'est justement ce qui me met en fureur.

Francfort, 15 mai.

Ma femme se plaît ici, moi, c'est le contraire. Elle me traîne dans tous les magasins en renom où figurent les « dernières créations de la mode », anti-artistiques à faire grincer les dents. Toutes ces bagatelles, qui dans un an seront démodées, la ravissent. Mais ce Francfort ! On éprouve ici la sensation de tels amoncellements d'or qu'il devrait en pousser sur les arbres, en guise de feuilles. Demain, nous partons pour Cassel, et de là pour ma propriété d'Haxtroden. J'étouffe et j'ai peur en y pensant. Quel accueil fera la maison de mes pères à cette nouvelle maîtresse? Un autre serait trop heureux avec une telle femme ! J'ai déjà songé à prendre l'habitude de fumer l'opium pour m'en-

Digitized by Google

dormir dans un rêve de bonheur où je ne sentirais plus rien.

J'aimerais mieux que ma femme fût sotte. Son intelligence m'asservit plus sûrement que tous les charmes possibles. Elle ne me donne jamais prise, ne fournit jamais à mon irritabilité l'occasion de s'épancher ; elle est toujours aimable et se domine parfaitement. C'est comme si je voulais rayer un miroir avec mes ongles. La surface demeure intacte et polie, ne réfléchissant que ma figure contractée, dont je me détourne, malgré moi, avec confusion. Près d'elle, je me sens ridiculement jeune ; je veux faire le maître, elle me laisse amicalement me démener, et s'amuse de mes efforts

Parfois ses grands yeux s'arrêtent sur moi avec l'expression qu'ils avaient le soir de notre mariage : c'est comme si j'étais de verre, comme si elle lisait à travers mon front des pensées qu'elle ne devrait pas soupçonner. Ni l'un ni l'autre de nous n'a jamais fait allusion à l'histoire de Zurich, mais, à coup sûr, elle nous est sans cesse présente. Nora voudrait savoir le nom de cette femme. Elle garde la

Digitized by Google

sensation très nette d'avoir vu ce jour-là sa plus dangereuse rivale. Nous jouons à nous cacher l'un de l'autre, elle et moi ; nous sommes l'accusé et le juge qui veut lui arracher son secret.

Haxtroden, 25 mai.

Un air glacé souffle sur moi. Ma mère s'est donné beaucoup de peine pour accueillir cordialement ma jeune femme ; elle m'a dit toute sa joie de l'attente prochaine d'un héritier ; mais elle m'a regardé avec une mine soucieuse, me déclarant que j'étais devenu d'une effrayante maigreur. Grand Dieu ! encore une paire d'yeux qui ne vont plus cesser de m'épier et de m'interroger ! Que c'est terrible, l'affection, quelquefois !

Nora témoigne à propos de tout une joie d'enfant. Elle associe des souvenirs à la cheminée, près de laquelle, le soir, elle nous lisait tout haut, à la table où j'ai pour la première fois admiré son écriture, au parc et à la

Digitized by Google

forêt qu'elle n'avait jamais vus dans leur parure d'été. Elle parcourt le château, déballe ses emplettes et décore son appartement. Elle n'ose rien apporter dans mon atelier, où elle n'entre guère. Elle a été désappointée ; elle croyait passer la journée près de moi avec ses livres, et je lui demande de me laisser seul.

La première fois que je suis rentré dans mon atelier, j'aurais voulu, au lieu d'en faire les honneurs à une femme curieuse, pouvoir me jeter à terre sur le tapis. Nora ouvrit le piano : — « Joue-moi quelque chose ». Je m'assis et je laissai mes doigts courir sur les touches, pendant qu'elle furetait dans tous les coins. Soudain, elle poussa un petit cri ; je levai les yeux, je vis qu'elle avait retourné une toile appuyée au mur, et qu'elle la contemplait avidement.

Un courant de feu circula dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts. C'était « *son* » portrait que ma femme avait trouvé, un portrait peint presque de souvenir. Je continuai de jouer, pour me dispenser de parler. Elle regarda longuement, très longuement, cette

Digitized by Google

figure, et finit, avec un profond soupir, par remettre la toile à sa place. Puis elle tourna vers moi des yeux craintifs ; les miens s'étaient rapidement baissés vers les touches, comme si je n'avais rien remarqué. Je vis qu'elle était extrêmement pâle ; elle passa à un autre objet, souleva une tenture mauresque pour voir le squelette caché sous ses plis ; et promena ses regards du tableau au squelette, comme si elle pensait : — « Toi, au fond, tu n'es que cela, et tu le seras bientôt tout à fait ». Elle laissa retomber la tenture. Cette dernière est fort belle, d'un jaune éblouissant qui, dans ce coin sombre, fait l'effet d'un rayon de soleil. Mais Nora ne parut pas y faire attention, pas plus qu'aux riches broderies rouge, rose, vert et lilas qui s'harmonisent si bien avec le fond jaune et produisent sur le regard une sensation doucement réchauffante. Ma femme parle savamment d'art et d'écoles, mais elle n'a pas le sens de la couleur. Lavinia se serait drapée dans cette tenture, et se serait regardée dans la glace, sûre que sa beauté rayonnante défierait le voisinage de ces couleurs vives. Elle se serait

Digitized by Google

étendue, comme un chat, sur le tapis de fourrure noire, devant le foyer.

Par les carreaux supérieurs des fenêtres, une ombre légère semblait descendre ; les armes luisaient, les tableaux inachevés blanchissaient et revêtaient des aspects fantastiques. Nora achevait sa revue, prenant tous les objets dans ses mains, pour mieux les voir. Mes plus beaux débris de vieilles étoffes furent repoussés dédaigneusement du pied, ou elle les prit du bout des doigts pour les jeter de côté et s'épousseter ensuite soigneusement avec son mouchoir. D'un tour de main, Lavinia eût donné à tous ces chiffons les plis les plus artistiques. Je souffrais des tortures d'enfer, que j'accroissais encore, avec une sorte de volupté farouche. Aucun mouvement de Nora ne m'échappait. Elle ne me regardait plus, car elle s'etait rapprochée de la table à écrire et examinait la toile suspendue au-dessus, une étude de Gréco, dont j'aime particulièrement les œuvres à cause de leur fin coloris. Elle rit ; je crus l'entendre murmurer : — Quel mauvais dessin !

Puis elle commença à fouiller parmi les

Digitized by Google

papiers accumulés sur la table à écrire. J'y ai entassé des poésies commencées, des aphorismes, un quatuor à moitié achevé, mais pas un papier d'affaires. Ces choses-là ne sont faites ni pour ma table ni pour mon atelier ; j'ai mon cabinet de travail. Je jouais toujours, quoique je l'entendisse remuer les papiers et que mes nerfs vibrassent ; je déteste qu'on touche à ma table à écrire.

Enfin, fatiguée, elle tomba sur un siège, devant mon chevalet, et regarda le tableau commencé : un gamin de Sorrente, couché sur le ventre et torturant un crabe. Pour fond, la mer et le soleil couchant.

Je jouais sans m'arrêter. Je l'entendis bâiller deux fois, puis se lever.

— « Sais-tu, Ewald, il y a ici beaucoup de désordre et de poussière. Demain, je ferai tout nettoyer.

— Si tu veux avoir la bonté de ne toucher à rien dans cette pièce, je t'en serai très reconnaissant. Rien ici n'a été fait qu'à dessein, et je serais furieux, si on dérangeait un seul pli des tentures. Je te prierai aussi de me laisser habi-

Digitized by Google

tuellement seul quand je travaille. Tu peux entrer tant que tu voudras dans mon cabinet. Mais ici, je ne supporte pas d'être dérangé, si l'inspiration me vient.

Elle se tut. Les ombres du soir s'épaississaient. Rien ne reflétait plus la lumière, que la tenture mauresque devant le squelette, et le ciel du tableau commencé. Ma petite pendule de voyage sonna quelques coups, vibrants et doux comme une lointaine cloche d'église. J'entendis deux ou trois sanglots convulsifs. Nora se taisait. Ma grande frayeur était de la voir pleurer. La portière qui nous isolait des bruits extérieurs s'agita — toutes mes portes sont faites pour qu'on ne les entende pas s'ouvrir — et un large rayon venu du cabinet de travail, déjà éclairé, s'épandit sur le tapis. Un domestique vint poser une lampe voilée sur la table à écrire, une autre sur une liseuse près du divan, dans le coin le plus sombre de l'atelier. Cette dernière lampe fit sortir de l'ombre une draperie que m'avait donnée Lavinia, un jour que je lui décrivais minutieusement mon séjour favori. Il y a en outre une suspension ; mais au

Digitized by Google

lieu de l'accrocher au milieu de la pièce, je l'ai fait mettre au-dessus du piano ; des lumières quelconques posées sur l'instrument me gênent et m'empêchent de composer. Quand je peins le matin, et que je compose le soir, mon temps se trouve bien partagé pour profiter du jour. Je devrais dire : — si je peignais, si je composais ; — je ne fais plus rien.

Au moment où tout l'atelier s'éclairait, reprenant son charme familier, le premier coup du dîner sonna. Nora se leva. Elle était d'une pâleur effrayante.

— « Quelle robe mettrai-je ?

— « Du blanc ; cela te va bien, et c'est le goût de ma mère. N'as-tu pas quelque fin lainage ivoire, quelque tissu transparent, aux plis souples ?

— « Non, je n'ai que ma toilette de mariée, en satin et dentelles.

— « Mets-la ; tu ressembles à un Van Dyck, avec cette robe de satin blanc.

Elle rougit : — « Pourvu qu'elle soit assez large !

Je l'entourai de mes bras et l'attirai vers moi ; mais elle se dégagea, et sortit vivement

Digitized by Google

sans se retourner. J'étais demeuré immobile. Des larmes étincelaient sur le revers de mon habit; je n'osai pas les essuyer ; je les regardai jusqu'à ce que l'étoffe les eut absorbées lentement, et je fis un serment sacré : ce serait les dernières que Nora verserait par ma faute. Il suffisait qu'elle eût senti ce soir les limites de sa puissance. J'éprouvais une sorte d'apaisement à lui avoir montré, avec force et netteté, qu'il y avait un terrain sur lequel nous ne marcherions jamais ensemble, un lieu où cesserait son empire sur moi. Je sentais que je lui avais fait beaucoup de mal, qu'elle devait à présent dévorer son amertume, et je m'efforçai pendant la soirée de lui être agréable et de lui rendre sa sérénité. Je la priai de nous lire tout haut, comme jadis ; je lui dis qu'elle était fort belle aux lumières, et que les dentelles dissimulaient les défauts de la robe, qui n'était plus à sa taille. Elle sourit de plaisir, et rougit très fort. Ma mère nous regardait avec ces yeux scrutateurs qui me mettent mal à l'aise et me ravissent le repos.

Digitized by Google

Haxtroden, 8 juin.

Quand notre enfant sera venu, beaucoup de choses changeront; un sentiment plus vif naîtra, j'espère, entre nous. Je m'efforce d'être doux envers Nora et de la distraire, car j'éprouve le besoin de réparer le tort que je lui ai fait, en la choisissant pour femme, sans l'aimer ; je ne me pardonnerai jamais cela ; c'est un crime. Mais, du moins, elle me devra d'être mère.

9 juin.

Je rirais, volontiers, amèrement de ma dernière phrase. Nora m'a confessé, qu'elle accepte sa maternité à contre-cœur, qu'elle s'en effraie, qu'elle n'a jamais vu de près un tout jeune enfant et se l'imagine affreux.

Pourquoi m'a-t-elle dit tout cela? Voulait-elle se venger de moi? Ne peut-elle me par-

Digitized by Google

donner mon silence ni le portrait de Lavinia ? Elle l'a cherché souvent depuis, sans le trouver. Une fois même, elle m'a dit :

— « Où donc mets-tu toutes tes études ? Je croyais qu'il y en avait davantage.

— « J'en ai mis au grenier beaucoup que je ne pouvais plus souffrir.

Et elle est montée au grenier.

Quelques jours plus tard, elle m'a questionné sur mes modèles. D'un air indifférent, je lui ai décrit ces pauvres créatures. Puis elle a commencé à me parler de mon séjour en Italie. J'ai raconté la maladie de ma sœur, et je suis passé le plus rapidement possible à notre voyage d'Egypte.

— « C'était donc là ce chagrin, dont ta mère m'avait priée de te distraire ?

— « Ma mère était trop bonne ! — répliquai-je un peu nerveux. — Il me semble que j'avais encore assez d'énergie pour prendre soin de moi-même.

Souvent je la promène dans une voiture que je conduis à quatre ; c'est son grand plaisir. Elle voudrait prendre les rênes dans ses peti-

tes mains vigoureuses ; mais c'est impossible ; ma mère nous le défend.

— « Tu es heureux? me demandait hier ma mère.

— « Comment ne le serais-je pas ? J'ai une femme parfaite.

— « Te sens-tu tout à fait bien portant ?

— « Oh ! oui ! Je n'ai qu'un peu de paresse ; je ne fais plus rien.

— « J'ai peur que tu ne sois malade ; tu maigris tellement.

— « Ce n'est jamais désagréable, mère.

Elle parla de mes frères qui nous donnent tous deux de grands soucis. J'ai déjà payé plusieurs fois leurs dettes. Ma femme en a été fort mécontente ; elle trouve qu'ils ne méritent aucun secours, qu'elle saurait bien, s'il s'agissait d'elle seule, se débarrasser d'eux.

— « Mais il y a un petit enfant, Nora !

— « Il vaudrait mieux que cet enfant ne fût jamais né.

C'est une chose incontestable.

Digitized by Google

Haxtroden, 10 juillet.

Ce que j'ai aujourd'hui à confier à ces feuilles est un poids écrasant de remords et d'angoisses. La voiture que je conduisais a versé. C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive. Je veux faire une belle entrée dans la cour du château ; je tourne un peu court ; les roues passent sur une pierre, et nous sommes lancés du siège. Nora est tombée assise à terre Avec son sang-froid ordinaire, elle s'est mise à rire, soutenant ne s'être point fait de mal ; mais elle a été incapable de se relever. Depuis, elle ne sent plus son enfant.

Je l'ai suppliée de se coucher et je veille près d'elle. Je ne puis me contenir, je lui demande incessamment si elle ne sent plus rien. Ses grands yeux graves se lèvent sur moi, et elle répond :

— « Non, rien !

A quoi me sert-il de me précipiter dans mon atelier, en m'arrachant les cheveux? Je ne puis

Digitized by Google

dire que ce n'est pas ma faute. Ma mère s'efforce de me consoler ; mais quelle consolation peut-elle m'offrir ?

Le seul espoir qui me rendait la vie supportable est anéanti. Une certitude sombre et glaciale se glisse dans mon âme : — « L'enfant est mort. » — Et mon cœur se met à battre avec une telle violence que je ne connais plus ni repos ni sommeil. Nora est tranquille et patiente, mais elle se sent fort mal et se plaint d'un froid continuel. Quand elle dit cela, je m'enfuis de la chambre, car j'éclaterais en sanglots. Je voudrais me tuer.

2 août.

Trois jours effrayants... et ma petite fille morte est là dans l'atelier, couchée au milieu des fleurs. J'ai été tellement abattu par ces trois journées terribles, durant lesquelles ma pauvre femme a souffert en héroïne et montré une incroyable force de caractère, que d'abord je ne voulais pas voir l'enfant.

Digitized by Google

Lorsqu'enfin j'en ai eu le courage, elle m'est apparue d'une beauté si merveilleuse que je l'ai emportée ici. La voilà près de moi, inerte et blanche comme un flocon de neige ; j'ai fermé toutes les portes et je pleure.

Nora est entre la vie et la mort ; elle n'a plus sa connaissance ; elle a commencé à délirer avant qu'on ait pu lui enlever l'enfant et ne cesse de répéter : — « Si *elle* n'était pas si « belle ! Mais elle est si belle que je ne suis « rien auprès d'elle ! Elle ressemble à une « reine ! Comment gagner *son* cœur tant qu'il « ne l'aura pas oubliée ? Le portrait.... donnez-« moi le portrait ! Il est dans l'atelier, dans le « coin ! Vous savez bien, ce beau portrait ! Et « elle m'a jeté un regard sauvage, comme si « elle me défiait à un combat mortel ! Moi, « j'ai triomphé, j'ai cru qu'elle allait mou-« rir, mais elle m'a tuée d'un seul regard. « Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée, puisqu'il l'ai-« mait ? Et son sang a coulé, et je l'ai vu, tout « rouge ! Qu'a-t-elle crié ! Nino ? J'ai été dure, « cruelle et jalouse : mais donnez-moi le por-« trait. L'a-t-il caché ? Me craignait-il tant que

Digitized by Google

« cela ? Il me faut le portrait ! Il n'a pas trem-
« blé quand je l'ai mortellement blessé, à la
« chute du Rhin ! J'ai mal agi. J'ai voulu voir
« son cœur à nu ; j'ai voulu qu'il se tordît sous
« la blessure ; je le voulais, ce cœur, car il est
« à moi. Mais il a fièrement caché sa souf-
« france. Et moi qui l'aimais si follement !
« Cette eau, je l'entends bruire, bruire sans
« cesse... J'avais envie de tomber à genoux et
« de lui demander pardon. Mais nous sommes
« tous deux trop fiers ! Nino ? Oui, elle a crié
« Nino ; il ne l'a pas entendue, il était aveugle
« et sourd ! Quand je lui ai raconté cela, ses
« lèvres ont blanchi, mais il n'a pas tremblé.
« J'ai cru le faire crier de douleur ; il a pris
« l'arme de ma main et l'a enfoncée dans ma
« poitrine. C'est pour cela que mon enfant est
« mort, de sa douleur et de la mienne. Je veux
« son cœur ! Rendez-moi donc le cœur de mon
« mari ! Vous ne pouvez pas ? Il ne m'aimera
« jamais ? »

Ma mère me regardait stupéfaite, pendant que ma pauvre femme délirait ainsi. J'ai chargé le pistolet pour me tuer. Mais le petit enfant

Digitized by Google

mort a été plus éloquent que le désespoir de ma femme : il ne m'a pas permis de mourir.

Aujourd'hui, elle a dit, en riant :

— « Il croit que je ne le comprends pas. Je lis en lui comme dans un livre ouvert. Je le vois pleurer. Il pleure bien amèrement, mais ce n'est pas sur moi ; c'est sur l'enfant et sur elle ! Il a pris ses pistolets ; mon cœur en a battu d'angoisse ; j'aurais crié, mais je ne voulais pas que les autres sussent rien. Je n'ai pas bougé ; j'ai pensé seulement : « — Tu ne dois pas mourir ! Je te le défends ! — Il a posé le pistolet et il est tombé à genoux devant l'enfant mort. Otez-lui son arme ou il recommencera... Non, je ne veux pas crier, les autres sauraient ! Mais ne lui laissez pas ses armes ; car s'il les reprend, je deviendrai folle. Et comme il embrasse l'enfant ! Jamais il ne m'a embrassée ainsi ! Personne ne peut donc rien pour nous ? Il croit que je ne sais rien d'*elle*. Il y a longtemps que je sais qu'elle s'appelle Lavinia et j'ai adroitement interrogé sa mère. Elle ignore presque tout. Il s'est passé beaucoup plus de choses entr'eux qu'il ne lui en a

dites ; mais quoi donc, puisqu'il l'aime encore si follement ?

Quelle torture ! Quand elle parle ainsi devant ma mère, devant le médecin ou devant ses gardes, il me semble qu'on m'étend sur le chevalet. Je ne regarde personne ; personne ne me regarde ; mais elle ne m'a jamais fait volontairement souffrir, comme elle le fait aujourd'hui sans le vouloir. Elle ne cesse de parler ; on dirait qu'elle veut rejeter loin d'elle le poids de ses souffrances.

10 août.

Mon enfant repose dans sa tombe et Nora se hâte de l'y rejoindre. Ses pensées tournent toujours dans le même cercle. Jusque dans ses gémissements indistincts, elle répète : — « Lavinia ! »

Ma mère n'a jusqu'ici osé me questionner que du regard. Je détourne le mien. J'éprouve contre ma mère une invincible rancune. Elle a forgé la chaîne que je devrai traîner jusqu'à la mort.

Digitized by Google

16 août.

Les médecins désespèrent de la guérir. Ils ont télégraphié à d'autres sommités médicales ; tous se consultent et secouent la tête. A chaque nouvel arrivant, il faut recommencer le fatal récit, dire que je suis cause du malheur : c'est intolérable. J'ai vendu les chevaux ; je ne pouvais plus les voir. Les pauvres animaux ne sont cependant pas coupables !

Aujourd'hui, j'étais dans mon atelier. Les portes du cabinet de travail étaient ouvertes. J'entendis ma mère causer avec les médecins, d'abord de Nora, que ces derniers condamnaient presque, puis de moi. Ma mère se tourmente de ma santé.

— « Sa maigreur est effrayante — disait-elle. Ses épaules se voûtent et ses cheveux grisonnent sur les tempes.

— « C'est trop naturel. Sans maladie, de pareilles épreuves suffisent pour consumer les forces.

— « Oui, d'autant plus qu'il renferme tout en lui-même et ne parle à personne des reproches qu'il se fait.

Ah ! si mes forces étaient entièrement consumées !

1er septembre.

Elle vit. C'est tout ce qu'on peut dire. Depuis plusieurs jours, personne ne s'est couché. Nous l'avons disputée à la mort. Quand enfin ses yeux m'ont reconnu, un sourire a passé sur son visage, un sourire tellement heureux que je me suis caché derrière les rideaux. C'était comme si une morte souriait. Elle n'est plus reconnaissable. Ses beaux cheveux sont tombés, ses joues sont creuses. On dirait une vieille femme. Aujourd'hui, elle a caressé mon visage de sa main transparente, qui repose sur la couverture blanche comme un pétale de lis. Ses yeux sont trop grands pour son visage, mais ils n'ont rien perdu de leur clairvoyance pénétrante ; ils sont seulement voilés de tristesse. Si elle savait tout

Digitized by Google

ce qu'elle a dit pendant ces longues semaines ! Si elle savait qu'elle m'a livré en proie à la curiosité générale, que, grâce à elle, j'ai été publiquement disséqué, elle en serait fort malheureuse... Ce soir, elle me regardait avec des larmes dans les yeux, mais sans rien dire. Pour que le cœur déborde à l'aise, il faut que l'esprit ne soit plus maître de lui. Maintenant, le silence s'interpose de nouveau entre nous. Nous ne guérirons jamais ainsi. Pour moi, son regard est un muet et perpétuel reproche, depuis que je sais que jamais plus elle n'aura d'enfant.

C'est fini à tout jamais. Aucun châtiment ne pouvait être plus dur pour moi, car je me consolais de toutes mes peines par la pensée d'une maison remplie d'enfants. Mon château demeurera vide, jusqu'à ce que mon frère m'y succède. Il aura besoin de mon héritage, car il n'a rien, moins que rien. Il ne m'avoue même plus ses dettes ; la honte l'en empêche. Il s'est informé près des médecins de la situation de Nora, et depuis lors, on croirait à ses airs, que non seulement Haxtroden, mais la moitié du monde lui appartient déjà. Il est d'ailleurs le

Digitized by Google

favori de notre mère. Elle a toujours eu depuis son enfance une incroyable faiblesse pour lui. C'est sans remède.

Aujourd'hui, ma mère voulait entrer chez Nora. La garde a dit qu'elle dormait ; pourtant je l'avais entendue parler. Ce fut pour moi un trait de lumière. Elle n'aime pas ma mère ; elle la supporte parce qu'il le faut. Je voulus néanmoins m'en assurer.

— Ma mère est trop vive et trop bruyante près d'une malade ? — demandai-je plus tard.

— « Oui, elle parle trop, elle questionne trop ; je ne conçois pas où elle peut avoir appris toutes les choses sur lesquelles elle me questionne.

Un regard méfiant à mon adresse accompagna ces paroles de Nora.

— « Dans le délire, on dit bien des choses. Les autres veulent ensuite savoir ce qu'il y a de vrai au fond.

Nora bondit dans son lit.

— « J'ai parlé ! Qu'ai-je dit ? Par pitié, qu'ai-je dit ?

— « Rien que ce qui peut sortir d'une âme profondément pure et tendre.

Digitized by Google

Toujours préoccupée, elle regardait vaguement devant elle, puis ramenait ses yeux sur moi avec une question muette. En cet instant, elle semblait vieille, d'une vieillesse presque fantastique.

— « Ta mère veut toujours parler de l'enfant... Je ne puis pas ! — dit-elle enfin, la voix tremblante.

— « N'est-ce pas ? Il vaut mieux ne pas parler de ses chagrins ; on les porte plus patiemment.

— « Je ne sais ; peut-être guériraient-ils plus vite, comme une blessure sous l'influence de la pierre infernale. Mais on n'a pas toujours le courage de cautériser à vif.

— « Il y a des blessures qui veulent rester inguérissables ; on aurait peur de se trouver trop insensible et trop mort, si la souffrance qu'elles causent ne nous rappelait que nous sommes en vie.

Elle me regarda encore, un regard aigu, perçant, comme si elle jetait en moi la sonde. Mais je le soutins avec calme.

8 septembre.

Mon frère est installé ici avec femme et enfant ; il tue mes cerfs ; j'ai invité mon ami Hermann pour mettre un peu de gaieté dans cette longue et difficile convalescence. Il s'assied avec moi près de la chaise-longue, sur laquelle Nora est condamnée à rester étendue, et il nous raconte des histoires amusantes. Mon frère ne tient pas à partager ses chasses avec lui, et Hermann n'a aucun goût particulier pour ma belle-sœur qui est un peu vulgaire et fait de son enfant une idole et un tyran.

C'est une singulière indélicatesse de nous avoir, dans les circonstances actuelles, imposé la vue de cet enfant. Je ne lui permets plus de l'apporter à ma femme. La première fois, elle le lui a brusquement posé sur les genoux. Nora a joué avec lui quelques instants ; puis elle est tombée évanouie, et, en revenant à elle, a été prise d'une attaque de nerfs. Je me suis mis dans une violente colère contre mon frère. Autant se fâcher contre un jet d'eau ; il garde sa

Digitized by Google

bonne humeur étincelante et son insensibilité, comme si tout cela ne le concernait pas. Hermann a partagé mon indignation, ce qui m'a soulagé.

Mon autre frère veut venir aussi, à cause de la chasse, le misérable ! Après les querelles que nous avons eues, je m'étonne qu'il ose se présenter ici.

16 septembre.

Les journées se traînent languissamment. Nora ne reprend pas ses forces. On la dirait écrasée sous un fardeau qu'aucune puissance humaine ne peut lui enlever. J'ai pris ma mère à part et je l'ai interrogée, car j'avais trouvé ma femme agitée, affaiblie et tout en larmes, après sa visite.

Elle a longtemps refusé de me répondre ; mais je l'ai tourmentée, jusqu'à ce que je l'aie contrainte à m'avouer qu'elle a tiré ses conclusions des phrases échappées à Nora dans son délire, et qu'elle a voulu tout apprendre. J'ai

Digitized by Google

peur de ne m'être pas conduit comme un fils doit le faire envers sa mère. Elle a tremblé et pleuré sous mon déluge de reproches. Elle m'a demandé si je ne pouvais lui pardonner les sollicitudes de son cœur maternel. J'ai répondu : — Non. — Je lui ai dit qu'elle n'avait pas le droit d'user des aveux inconscients de ma pauvre femme, qu'elle aurait dû les oublier et avant tout ne jamais lui en reparler.

— « Je ne te comprends pas, m'écriai-je. Tu m'as enseigné le tact et la discrétion, et tu agis ainsi ! Comment as-tu pu me faire cette injure?

— « Tu veux me ravir le droit de veiller sur toi ? N'es-tu pas mon fils?

— « Je voudrais ne pas l'être. Je voudrais n'être jamais né ! Tu m'as fait un triste présent, en me donnant la vie !

Elle pleurait ; je demeurai dur et inflexible. Ma colère était si forte qu'elle m'emportait comme un ouragan. Maintenant je suis brisé, je suis aussi mort que les scories dont le fer s'est écoulé en flots de feu. J'éprouve la misérable sensation d'avoir vu trembler une femme devant moi, et cette femme est ma mère ! Mais

Digitized by Google

pourquoi a-t-elle agi ainsi? Elle ne le devait pas! Nora aurait toujours ignoré qu'elle avait parlé dans son délire ; maintenant, elle ne cessera de se torturer l'esprit, et nos rapports n'en seront pas améliorés. Elle est si pleine de tact, ma femme, si maîtresse de ses paroles et de ses regards! Elle doit se sentir profondément humiliée d'avoir jeté notre secret douloureux à tous les vents ! Ses yeux inquiets vont de ma mère à moi ; elle a vu que nous ne nous parlions plus, et elle est devenue aussi pâle que si elle allait perdre connaissance. Mais aucune question n'est sortie de ses lèvres. Seulement les douleurs et les faiblesses sont revenues. Je l'ai portée dans son lit, j'ai baisé son front et ses yeux; elle a attiré mes mains vers ses lèvres et s'est mise à pleurer amèrement.

— « Cela ne fait rien, mon enfant! lui ai-je dit. Sois donc calme ! cela ne fait rien ! Tu es un ange, tu ne peux rien faire de mal!

Elle ne cessait de me baiser les mains ; ses larmes rebelles coulaient toujours, malgré ses efforts pour les refouler. Tous deux, nous sommes très malheureux, mais nos souffrances sont

Digitized by Google

si différentes que nous ne pouvons les partager ; aussi nous nous taisons.

— « Quels époux modèles ! a dit aujourd'hui ma belle-sœur, lorsqu'après le dîner nous nous sommes réunis autour de la chaise longue de Nora. Vous ne vous êtes pas encore querellés?

— « Non, pas encore, et cela ne nous arrivera jamais.

— « Oui, c'est curieux, une telle harmonie. On pourrait vous demander des leçons. Quand je songe à mes querelles avec Édouard ! Il dit que je l'exaspère ; je réponds qu'il me tyrannise, et nous nous fâchons à mort, puis nous avons des réconciliations touchantes. Mais, chez vous, c'est le paradis !

— « N'est-ce pas?

Ma mère baissait les yeux ; les doigts blancs et tremblants de Nora nouaient et dénouaient son mouchoir. Mon frère Max sifflait doucement en nous regardant tour à tour; Edouard éclata de rire.

— « Oui, nous nous jetons presque la vaisselle à la tête ; nous avons déjà épuisé tout le dictionnaire des injures ; la première fois, il

Digitized by Google

faudra en venir aux mains; ce sera drôle; qui sait lequel battra l'autre?

— « C'est honteux, Édouard! fit ma mère.

Il vint derrière son fauteuil et l'entoura de son bras.

— « Nous serons très sages — » dit-il, de ce ton câlin, avec lequel il lui a toujours fait faire ce qu'il a voulu. Ma belle-sœur rit à son tour.

— « Oui, il se donne des airs doux comme un agneau ; personne ne peut se fâcher contre lui. Mais il ne mérite pas ton pardon, mère ; c'est un grand hypocrite, un vaurien, un insouciant!

Tout en disant cela, avec quelle tendresse elle le contemplait! Mon bel écervelé de frère prenait envers elle des airs conquérants, quoiqu'il m'eût dit le matin même que si je ne l'aidais pas, il se logerait une balle dans la tête, n'ayant plus d'autre ressource.

— « Emmène-moi d'ici, me dit tout bas Nora, le soir.

— « Oui, je te le promets. Tu n'y tiens plus, pauvre petite! Où irons-nous?

— « N'importe où, pourvu qu'il fasse chaud et qu'il n'y ait personne.

Digitized by Google

Ses lèvres tremblèrent. Cette vaillante créature est devenue aussi faible qu'un enfant. Tout est tranquille autour de moi. Je ne dormirai pas cette nuit. Ce n'est pas la première que je passe étendu sur ma peau d'ours, devant la cheminée où j'entretiens un petit feu. On est très bien couché à terre, si on ne laisse pas l'obscurité vous gagner ; la nuit et le lit sont les ennemis des malheureux. Je suis mieux dans mon atelier, entouré des témoignages de mon ancienne activité et de ma sereine faculté créatrice. Quoique celle-ci soit paralysée et presque éteinte, je ne voudrais pas oublier qu'elle a existé; mon journal est une sorte de consolation. Ma plume marche du moins, si elle ne seconde plus un travail de l'esprit. Je me promène d'une pièce à l'autre; sur l'épais tapis, le bruit de mes pas même ne peut me troubler. Je martyrise mon cerveau pour trouver le moyen d'établir entre nous ce qu'on appelle le bonheur conjugal. Il faudrait savoir en quoi cela consiste. C'est l'énigme du sphinx que nul ne peut résoudre et dont tous meurent.

Ma fille est morte avant que la terrible ques-

Digitized by Google

tion ne se soit posée devant elle ; tant mieux ! Moi, je veux me tuer parce qu'elle est morte ?

Je l'aurais protégée, défendue contre tout mal, de toute la force de mon affection paternelle. Oui, comme ma mère dont la tendresse a troublé ma vie et qui n'intervient à présent que pour me rendre plus malheureux !

27 septembre.

Je commence à trouver certaines douceurs à mes nuits solitaires. C'est un repos après l'intolérable tension de la journée, et même si je ne dois pas dormir, cela me soulage relativement.

Nora vient d'avoir une petite rechute. Au milieu de ses souffrances, elle m'a supplié de ne pas garder rancune à ma mère.

— « Songe qu'elle pourrait mourir demain et que tu ne serais pas réconcilié avec elle. Et puis, nous partirons, n'est-ce pas ?

Quand ma mère entra, j'allai vers elle, je lui

Digitized by Google

dis bonjour et lui baisai la main. Mais elle n'eut pas un regard de tendresse pour moi; elle les réserve pour mon frère. Avec Nora, elle a été aussi glaciale que si sa rechute était une mauvaise action, une petite comédie pour accroître mon ressentiment contre elle-même. Nous sommes tous deux en disgrâce.

— « Je viens, seulement parce que c'est mon devoir, et à cause des gens, a-t-elle dit froidement.

Il vaudrait mieux qu'elle négligeât ce devoir ; sa présence agite toujours Nora.

1er octobre.

Dans le silence de la nuit, je suis allé chercher le portrait de Lavinia, comme un voleur qui veut revoir un peu ses trésors. Ce n'est pas un crime ! Je posai la toile à terre pour que la flamme du foyer l'éclairât, je m'étendis devant elle et la contemplai durant des heures. Est-elle morte? Je l'espère. Elle est morte ou elle mourra bientôt, avec de pareils

Digitized by Google

crachements de sang. Je puis donc regarder son portrait sans crime. C'est comme un souffle de paradis qui me fait croire au bonheur, à mon talent, à mon avenir.

3 octobre.

J'en frissonne encore.

Le portrait posé devant moi, j'étais absorbé dans cette contemplation. Soudain, j'entends un léger bruit, je lève les yeux : Nora, dans sa longue robe de nuit, glisse devant moi jusqu'à la portière, la soulève doucement et disparaît. Son mouchoir était tombé près de moi sur le tapis.

Donc, elle est restée plusieurs minutes derrière moi ; elle a regardé le portrait avec moi et je n'en ai rien vu, car je pleurais, la tête appuyée sur mes deux bras. J'ai relevé et mis sous clef le petit mouchoir humide de ses larmes. Elle ignorera toujours que je l'ai vue. Je ne sortirai plus ce portrait du lieu où je l'ai caché, hormis les portes bien fermées. Mais si

Digitized by Google

je prends l'habitude de les fermer, elle se doutera que je l'ai vue ! Mon cœur bat si fort que j'en entends les coups, et j'ai des bruissements dans les oreilles ! Et l'on parle de fantômes ! J'aimerais mieux voir tout l'enfer s'agiter autour de moi que de savoir ce que je sais et ce que je ne puis oublier. Elle était pieds nus ; ses petits pieds passaient un peu sous sa longue robe blanche qu'elle relevait légèrement pour ne pas embarrasser sa marche. Elle mourra peut-être des suites de son imprudence. Combien de temps est-elle restée là ? Elle pleurait si bas ! Et dès mon premier mouvement, elle s'est enfuie ! Je ne sais plus le nombre d'heures que j'ai passées ainsi. Il est trois heures du matin. En tous cas, il y a longtemps que j'y suis. Je veux contempler un autre portrait, celui de ma petite fille, que j'ai peinte au milieu de ses fleurs, dans sa singulière beauté d'enfant. Cette image respire la paix, mais je suis si étranger à toute paix que je me détournerais des portes du paradis, poursuivi par la malédiction du Juif-Errant.

J'ai fait de Nora une épouse et une mère ;

Digitized by Google

tout lui a été ravi par ma faute, et elle est maintenant aussi malheureuse que possible. Aujourd'hui, elle n'est, elle ne sera plus jamais épouse ni mère, et j'en suis la cause. Que Dieu me le pardonne ! Le *cantique d'expiation* de Beethoven semble résonner à mes oreilles avec la grandiose promesse qui le termine. Y a-t-il vraiment une miséricorde divine ? Je ne le crois pas ; je ne crois qu'à la douleur.

Mon ami Hermann voit que je souffre ; il voudrait me faire du bien. Il m'emmène souvent dans la forêt ; là, nous parlons de nos folies d'étudiants, de tous les tours que nous avons joués ensemble. Sa tendresse et sa bonté parviennent à me faire supporter la vie entre ma mère, ma belle-sœur et mes frères, quoique ce ne soit pas facile.

Par moments, je me sens porté à tout lui confier ; mais je n'en ai plus le droit, je suis marié ! C'est pour me consoler qu'elle était venue, et elle m'a trouvé devant le portrait de Lavinia, ma pauvre femme ! Je sais qu'elle ne reviendra plus. Je pourrais sortir ce portrait chaque soir ; elle ne reviendra plus ; mais je m'en sens inca-

Digitized by Google

pable. D'ailleurs sa vue n'est plus pour moi une consolation, elle ne fait à présent que me rappeler la cuisante douleur de ma femme.

6 octobre.

Ce matin, je suis entré chez Nora, le cœur serré d'appréhension. Elle m'a reçu avec une sérénité et une douceur parfaites ; elle m'a dit qu'elle avait bien dormi, et qu'elle avait déjà fait un plan de voyage, qu'un esprit aussi inquiet que le mien s'ennuierait vite, si chaque jour ne lui apportait un changement nécessaire. Sans le mouchoir que j'ai dans ma table à écrire, je croirais avoir eu une vision illusoire. Tout ce qu'il y avait en elle de faiblesse et de douceur a disparu ; elle est redevenue maîtresse d'elle-même, comme aux premiers jours de notre mariage ; elle parle des livres que nous lirons ensemble, des musées que nous visiterons ; elle plaisante avec ma mère, prétendant ne pouvoir marcher, taquine mes frères, et demande à ma belle-sœur de lui apporter son

Digitized by Google

enfant. J'aimerais mieux, je crois, la voir abîmée dans les larmes. Elle m'a fermé les portes de son cœur : qui sait si elle les rouvrira jamais? Celui qui ignore de quelle force d'âme une femme est capable, l'apprendrait en la voyant.

— « Mais qui t'empêche de marcher aujourd'hui? — demanda ma mère. — Voici plusieurs jours que tu circules.

J'attendais la réponse avec angoisse.

— « J'ai essayé de me lever de bonne heure, me sentant toute reposée, après une excellente nuit, et je suis tombée. Est-ce ridicule d'être si faible?

En disant cela, elle était toute pâle, avec de grands yeux dilatés, mais la bouche souriante.

Nora est une héroïne devant laquelle je reste confondu. Je viens d'ouvrir mon tiroir et de toucher le petit mouchoir, pour m'assurer que je n'avais pas eu une hallucination. Je puis à peine supporter ce souvenir. Il m'est devenu impossible de m'étendre à la même place devant la cheminée. J'ai sommeillé quelques minutes sur le divan, grâce à un livre ennuyeux : j'espérais que c'étaient des heures, quand je me

Digitized by Google

suis réveillé. Je me sens pareil à ces insectes qui tournent autour de ma lampe ; à tout instant, ils tombent sur le tapis, leurs ailes transparentes se contractent ; ils souffrent évidemment ; mais ils recommencent, jusqu'à ce que a flamme les ait saisis et qu'ils se débattent dans de telles douleurs, que, pris de pitié, j'y mets fin en les écrasant. C'est bien facile : en une seconde, ils ne sont plus que poussière, moins que poussière, et la torture est finie. Mais moi, c'est autre chose, j'étais maître de ma vie et je l'ai dépensée, donnée à la légère. Je n'ai plus le droit de mourir, avant d'avoir payé ma dette jusqu'au bout. Mes ailes sont brûlées ; je ne puis plus voler ; si mes pieds voulaient seulement marcher ! C'est tout ce qu'on peut exiger de moi.

8 octobre.

Nora est descendue au salon pour la première fois. Ses cheveux repoussent en petites boucles sur ses tempes, mais ce n'est pas avec la sève

Digitized by Google

abondante de la convalescence ; ses yeux sont battus, quoiqu'elle soutienne toujours avoir bien dormi. Je ne pourrais violer aussi ouvertement la vérité. J'avoue que je ne dors plus. Quand je m'effraie de voir Nora si vieillie, j'éprouve de nouveaux remords. Je l'ai achevée ! Je me demande parfois ce qui serait arrivé si je m'étais précipité après elle, et si nous nous étions enfin franchement expliqués. Mais je ne puis lui parler ; c'est une faiblesse impardonnable, — je ne puis pas...

Ecrire des nuits entières est la seule chose qui me repose un peu.

Quand je mourrai, le douaire que je lui ai assuré lui donnera l'indépendance, presque la richesse ; elle pourra voyager, acheter des livres ; elle ne sera pas malheureuse. Je jouis voluptueusement de mes nuits dans mon atelier, depuis que le départ approche et que nous nous préparons à commencer cette détestable vie d'hôtel. Mais Nora veut partir, veut voyager. C'est par ma faute que la vie lui est devenue insupportable ici ; je lui dois de l'emmener au bout du monde, si telle est sa volonté.

L'idée seule de passer des mois dans le bruit, l'agitation, l'absence de confortable, de consulter divers médecins qui ne sauront que dire, parce qu'aucun n'ira au fond du mal qui ronge ma pauvre Nora; tout cela m'est odieux. J'en ai horreur par avance, surtout si ces insomnies continuelles persistent, car elles ne sont possibles à endurer que dans la tranquillité de mon atelier.

Bade, 28 octobre.

Nous sommes parvenus jusqu'ici, et il semble que nous n'irons pas plus loin, du moins avant quelque temps. Nora est très souffrante. Nous avons dû faire la route en plusieurs étapes. Elle veut se créer des relations et réunir tout un cercle autour de sa chaise-longue. Elle croit ainsi nous distraire. La société qu'on rencontre ici est absolublement cosmopolite ; peut-être sera-ce pour elle un amusement? Je croyais qu'elle voudrait retourner en Angleterre; mais elle y a des parents qu'elle préfère oublier.

Digitized by Google

8 novembre.

J'erre comme une âme en peine qui ne peut trouver de repos. J'aspire à rentrer chez moi. Nora a déjà attiré auprès d'elle un nombre suffisant de personnes pour me permettre de parcourir les bois pendant des heures, sous les sapins géants, dans une atmosphère tiède qui donne la sensation de l'été. Grâce à cela, je puis dormir un peu.

On trouve ma femme remarquablement spirituelle ; on me félicite de mon bonheur, tout en la plaignant de sa santé délicate.

18 novembre.

Le temps reste merveilleux. Je vais surtout au vieux château, et je me couche dans un coin des ruines. J'éprouve une telle satiété de cœur

que je cesserais volontiers de penser et de sentir. Je voudrais être un animal sans raison.

25 novembre.

Elle est ici, et je ne dois pas me laisser do iner par ma folie ! Je ne puis fuir avec elle à travers le monde. Le remords me suivrait à la trace et me ramènerait, plus misérable qu'avant !

Hier, il faisait un brouillard épais, qui suspendait aux sapins des draperies fantastiques. Toutes leurs aiguilles pleuraient, et un ruissellement léger traversait la forêt. Je remontai lentement le sentier, que j'abandonnai bientôt pour m'en aller au hasard, en plein bois. J'aperçus à terre un album, et auprès, un pliant. Qui donc pouvait s'être arrêté là pour dessiner, et où était le propriétaire de l'album ? Je fis quelques pas et j'attendis pour voir qui allait venir. J'entendis un pas élastique et un frôlement de vêtements ; une forme surgit

Digitized by Google

du brouillard. Lavinia était devant moi, me touchant presque. Nous nous regardâmes un instant sans parler, et avec un faible soupir, elle tomba dans mes bras.

Nous ne pouvions prononcer un mot, nous n'entendions que les battements de nos cœurs, nous ne sentions plus rien..... qu'un bonheur surhumain ! Je dus m'adosser à un arbre pour ne pas plier sous ce léger fardeau. Elle porta son mouchoir à ses lèvres ; il se teignit de sang.

— « Ah ! encore ! m'écriai-je.

Elle se dégagea et me regarda fixement.

— « Tu as... déjà vu ? — me demanda-t-elle avec une telle expression de douleur, que je ne répondis pas d'abord, rassemblant péniblement mes pensées. Mes yeux se baissèrent sous son regard et je balbutiai :

— « Oui, je t'ai vue à Lucerne, pendant mon voyage de noce.

— « Et à Zurich ?

— « Non, je n'ai eu aucun pressentiment de ta présence ; je ne l'ai sue que longtemps après.

— « Qui te l'a dit ?

Digitized by Google

— « Ma femme.

Nous nous regardâmes en silence.

— « Pourquoi es-tu si malheureux, Jannino ? fit-elle brusquement.

— « Parce que je ne puis oublier Sorrente.

Ce fut à son tour de baisser les yeux.

— « Tu as brisé ma vie, Lavinia ; si je suis malheureux, c'est ta faute !

Elle regardait toujours à terre.

— « Je t'en ai voulu, Lavinia, plus qu'à personne au monde !

— « Ne suis-je pas assez punie ? s'écria-t-elle, sans relever le front.

— « Qu'est-ce que j'en sais ? dis-je durement.

— « Oh ! Jannino !

Elle joignit les mains.

— « Tu étais ma fleur, mon joyau, mon rayon de soleil, mon idole. Toi seule rendais ma vie bonne et belle ; tu étais tout pour moi tout !

— « Pourquoi ces reproches, maintenant qu'il n'y a plus rien entre nous ? Jadis, tu as été si bon, Jannino ; aucun reproche n'est sorti de tes lèvres ! Tu as agi comme un saint.

Digitized by Google

J'eus honte de mon indignation passionnée. Je la rendais, malgré moi, responsable de tout ce que j'avais souffert ; je ne voulais cependant pas le lui laisser voir ; je voulais être orgueilleux, froid et dur, la punir de toutes mes souffrances, et elle me désarmait d'un seul mot : — « Tu as agi comme un saint.

Que suis-je devenu, depuis ce temps-là ? Faut-il que ce soient ses lèvres qui évoquent cet autre et meilleur moi-même?

— « J'ai essayé de me rendre digne de toi, Jannino ; j'ai étudié la peinture, je vis à Paris, et je travaille du matin au soir. J'ai beaucoup à faire ; je suis ici en visite chez des amis, pour me reposer un peu.

Je souffrais à en crier. Une vie près d'elle eût été le ciel ! Je me représentai, avec une ardeur avide, Lavinia dans mon atelier, elle et moi peignant, chantant, heureux au delà de tout. Je grinçai des dents en l'entendant me raconter qu'elle s'était donnée à l'art, seulement pour se soustraire à la tyrannie de sa tante et pouvoir vivre de son travail. Elle avait eu plus de force de volonté que moi. Elle avait

Digitized by Google

donné des leçons de dessin pour arriver à percer ; puis elle avait peint des portraits qui lui rapportèrent bientôt un revenu suffisant. De tout temps, elle avait pu ce qu'elle voulait. Le public venait volontiers chez la belle artiste qui travaillait si vite, — surtout, disait-elle en riant, parce qu'elle embellissait la plupart de ses modèles.

Elle me raconta tout cela avec une grande animation. Nous ne nous apercevions pas que le temps se passait, que le brouillard se dissipait lentement, enfin traversé des rayons du soleil couchant, qui enveloppa tout d'une splendeur lumineuse ! Elle ne me questionna pas beaucoup, avec le tact merveilleux qu'elle a toujours montré. Nous nous sommes promis de nous retrouver chaque jour.

13 decembre.

Je n'ai rien à raconter ici ; je lui raconte tout, à elle, et j'y puise l'apaisement. Nous avons

Digitized by Google

changé de rôles. Elle est devenue mon confesseur, elle m'écoute du haut de son énergie créatrice et me soutient affectueusement, comme la plus douce des sœurs.

12 janvier.

A travers la neige, nous nous sommes rejoints ; nous nous sommes promenés au hasard. Elle a même trouvé le moyen de me rendre le sommeil. Cette terrible surexcitation s'est apaisée. Je ne sens plus la froideur entre ma femme et moi, à présent que Lavinia me rassasie de sa tendresse, de son intelligence et de sa sympathie profonde.

10 février.

Si je ne m'étais juré d'être dans ces pages d'une absolue sincérité, je me tairais aujour-

d'hui. Mais il faut que j'écrive tout; ce sera une expiation.

Deux jours, trois jours... Lavinia n'avait pas reparu à notre rendez-vous. Plein d'inquiétude, je me décidai à aller chez elle. Je trouvai la villa qu'elle habitait; je ne me fis pas annoncer, mais conduire à sa chambre sous un nom supposé. Quand j'ouvris la porte, elle bondit du lit où elle reposait tout habillée, et s'élança vers moi. Je voulus l'entourer de mes bras; elle étendit les mains pour m'écarter et inclina très bas la tête. Le souvenir du passé nous envahissait tous deux. Sa chambre avait le même parfum qu'à Sorrente, des fleurs partout, principalement des violettes. Ses cheveux étaient en désordre, ses joues se coloraient d'une teinte encore plus foncée.

— « Tu viens chez moi ?

— « Ne puis-je venir m'informer de ta santé? demandai-je, en l'attirant presque violemment, son front s'appuya sur ma poitrine, mais je voulais qu'elle me regardât.

— « Lavinia, tu ne m'as jamais oublié?

— « Moi, grand Dieu ? s'écria-t-elle, me jetant

Digitized by Google

un coup d'œil rapide et laissant retomber sa tête sur mon cœur. Je mourais du désir de te revoir, Jannino.

— « Ah ! tu m'as tant fait souffrir que je doute de toi, même quand je te tiens dans mes bras.

Elle se laissa glisser sur ses genoux.

— « Tue-moi, si tu veux ; mais crois-en ma parole. Avec quoi puis-je être vraie, si mes lèvres mentent, si mes yeux mentent et aussi mon cœur tremblant ? Dis, avec quoi puis-je être vraie ?

Je la relevai. Tout son corps frissonnait.

— « Ah ! Lavinia, si tu pouvais être à moi, je te garderais, je te protégerais, je t'envelopperais de mon amour, pour t'abriter contre le moindre regard insultant. Si tu étais à moi !

— « Je suis à toi de toute mon âme ! fit-elle très-bas. Mais comment te le dire, si tu ne veux pas me croire ? J'ai appris à te regarder comme un être inaccessible et sacré, Jannino. Comment te parler de mon amour ?

Je ne sais plus ce que je lui dis, ce qu'elle répondit. Je sais seulement que je l'aimais

par dessus tout, non en saint, hélas ! mais d'un amour bien terrestre, avec tout ce qu'il y a en moi de passions bonnes et mauvaises. J'étais contraint par une force plus puissante que ma volonté à le lui dire, à l'envelopper de mon tout-puissant amour ; le monde, le temps n'existaient plus, ni les hommes, ni le passé ! Il n'y avait que le présent, terrible, suprême, renversant des digues qui semblaient à jamais inébranlables, tous ces obstacles qu'avaient entassés entre nous ses fautes et les miennes, son destin et mon destin. Tout était emporté par le tourbillon de cette unique passion qui avait dévoré ma vie.

Enfin je revins à moi. Un remords affreux traversa comme une lame d'acier mon cœur triomphant. Je repoussai celle que je tenais encore dans ma violente étreinte, et je lui criai d'une voix presque menaçante :

— « Lavinia, que fais-tu de moi ? Va-t-en ! Pars d'ici. Jamais je ne te reverrai ! Entre nous, il faut que ce soit fini pour toujours, Lavinia.

Elle devint blanche comme une morte.

— « Pars d'ici ! répétai-je rudement.

Digitized by Google

— « Jannino !

— « Je me mépriserai, si mes yeux te revoient jamais. Pars ! Je suis un misérable !

Je m'étais laissé tomber sur un siège bas Elle glissa à terre près de moi ; ses grands yeux sans larmes me regardaient.

— « Suis-je donc si indigne de toi, Jannino?

— « Non, c'est moi qui suis quelque chose de pitoyable. Tous mes combats, mon héroïsme, deviennent en une heure cendres et poussière ! Pars ! Je ne suis plus libre, Lavinia !

— « Je t'ai toujours obéi, mon maître, — dit-elle, d'une voix qu'on entendait à peine.

— « Si je ne t'aimais pas si follement, je te haïrais, comme je me hais moi-même.

— « Hais-moi, mais ne m'oublie pas !

Elle prit mes deux mains et s'en cacha le visage. Ses larmes coulaient entre mes doigts.

— « C'est ma faute ! sanglotait-elle, Jannino, tu m'as quittée une première fois ; ton éloignement m'a perdue et je te l'ai pardonné ! Aujourd'hui, je te quitte ; j'en mourrai en te le pardonnant. Mais ne me garde pas rancune

d'avoir traversé ton chemin, et de t'avoir par deux fois rendu malheureux.

— « Lavinia, tu as fait de moi un insensé ! Que Dieu te le pardonne ! Tu t'es emparée de moi, avec une puissance de démon, et maintenant j'erre à travers la vie, sans voie, sans but... Va-t'en ! Je te maudirais !

Je la laissai à genoux, et me précipitai hors de la chambre, sans une seule fois me retourner. Je courus à la forêt, écoutant toujours si elle ne me suivait pas. Je trouvais qu'elle aurait dû me suivre, et pourtant je ne voulais plus la revoir jamais ! Il me semblait la haïr et que néanmoins mon cœur se briserait si je ne la conservais pas. Je ne sais quand je revins chez moi ; il faisait nuit noire, tout était silencieux. Je ne voulus éveiller personne ; je retournai dans la forêt aux neiges étincelantes, montant et redescendant les pentes, à travers des coins obscurs, des vallons éclairés par la lune. Je faisais lever devant moi le gibier effaré ; les grands oiseaux de nuit effleuraient sans bruit mon front brûlant. J'errais comme un pauvre être éternellement privé de paix, à travers la

Digitized by Google

nuit silencieuse, moi, mort vivant, ombre de moi-même, enchaîné à la vie par ma faute et mon repentir, mes erreurs et mes faiblesses ! J'accusais Dieu de m'avoir ainsi créé, avec cette soif du beau, cette âme insatiable et cette volonté défaillante, inhabile à dominer mes passions. Je me serais laissé périr de froid ; mais j'étais incapable de rester assez longtemps immobile. J'allais sans cesse comme si j'avais l'enfer derrière moi ; ce n'était pas l'enfer, mais toute une longue vie perdue.

Le lendemain, j'éprouvai un besoin si violent de la revoir que je courus chez elle. — Elle était partie, réellement partie. Je l'avais voulu ; cependant cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Il me sembla que, sans elle, j'allais mourir. Je m'enfuis dans la montagne, comme un fou. Avait-elle prévu que je ne pourrais vivre loin d'elle ? Est-ce une sirène qui pousse ses victimes à se perdre ? Ou bien n'a-t-elle voulu que m'obéir et me donner la mesure de son amour ?

Pour la première fois, Nora s'est un peu irritée de ce que j'étais resté absent si longtemps.

Digitized by Google

« Je croyais te rendre l'existence agréable en nous créant des relations, et tu n'es jamais là.

— « Je ne puis supporter la vie d'hôtel.

— « Alors retournons à Haxtroden.

— « Oh ! non, tout plutôt que cela.

Je recule devant cette perpétuelle solitude avec moi-même et mes remords. On est bien fou de ne pas savoir juger de son tempérament et de ce qu'il peut supporter. Il ne faudrait commettre aucun acte dont le souvenir puisse troubler la digestion.

Un cœur léger trouve des accommodements avec sa conscience. Moi, je ne sais pas ! Je ne devrais jamais l'oublier !

— « Que puis-je faire pour toi ? me dit Nora.

— « Donne-moi un congé de quelques jours. Je suis d'humeur remuante et voyager te fatigue encore.

— « Pour te comprendre, il faudrait une science surhumaine !

— « Je ne me comprends pas moi-même.

— « Parce que tu n'as pas plus de volonté qu'un enfant.

Digitized by Google

— « En tous cas, je m'abandonnais jadis sans réserve à toutes mes impulsions ; depuis que je ne le fais plus, mon talent est mort, ma plume paralysée.

— « Je place la volonté au-dessus du talent.

— « J'avais toujours regardé le génie comme un don de Dieu ; il paraît que je me trompais.

— « Que m'importe le génie, si l'homme qui le possède est méprisable ?

— « Tu es bien sévère, Nora !

— « Je suis vraie et tu ne l'es pas.

Sans ajouter un mot, je la quittai. Nous ne nous revîmes qu'à table ; elle fut aussi calme, aussi amicale que si aucune parole fâcheuse n'avait été prononcée entre nous. Elle semblait avoir oublié mon désir de continuer seul notre voyage ; elle me dit seulement que le médecin l'envoyait suivre un traitement à Fribourg.

Côme, 27 février.

Je suis seul pour bien peu de temps, congé-

dié par le docteur lui-même qui veut garder ma femme à Fribourg. Le désir de revoir Lavinia me consume, et je souffre des tortures morales. Je ne sais rien d'elle. Peut-être est-elle malade ? Je passe mes journées à ramer sur le lac, ou couché au fond de la barque, je regarde le ciel jusqu'au soir. Une résolution mûrit en moi, lentement, très lentement. Si je l'exécute, je m'en repentirai, c'est possible. Depuis quelque temps, les chances heureuses semblent me fuir ; tout ce que je fais tourne contre moi. Je suis perpétuellement au supplice ; et j'aspire vers la liberté comme un galérien.

10 mars.

La chose est faite : j'ai écrit à Nora pour lui demander si nous ne pourrions nous rendre mutuellement notre liberté. Depuis que la lettre est partie, j'éprouve d'intolérables appréhensions. Je lui ai dit que nous ne nous com-

Digitized by Google

prendrions jamais, qu'autant valait nous séparer. J'ai peut-être commis encore une erreur, je n'ai plus la force d'en juger. Mais il me semble que je suis parjure envers elle, que c'est manquer à l'honnêteté la plus élémentaire de ne pas la délivrer de moi. Je lui suis très vraisemblablement à charge ; son vif sentiment du devoir l'empêche seul de prononcer le mot qui nous délierait.

24 mars.

J'ai attendu sans trève une réponse qui ne venait pas. Mon agitation était grande. Je passais mes journées à faire des marches forcées, mes nuits sur le lac. Je croyais ma lettre perdue et je me demandais s'il me serait possible d'en écrire jamais une seconde. Hier soir, je rentre. Nora était dans ma chambre. Elle me regarda bien en face, avec sang-froid.

— « Non, Ewald, je ne céderai point la place à une fille ! Je sais tout, j'ai été à Bade, j'ai

Digitized by Google

questionné. Elle y était, tu la voyais chaque jour ; cela me suffit. Tu n'ignores pas sa mauvaise réputation? On dit même qu'elle a eu un enfant. Ce n'est pas une femme pour mon mari. Tu vas t'indigner contre moi, mais plus tard, tu me remercieras de t'avoir défendu contre toi-même. Tu n'avais qu'à ne pas m'épouser, si tu l'aimais tant. C'est ton affaire, si tu m'as menti, si tu m'as trahie ! Tu as fait de moi ta femme; je compte garder mes droits.

Je m'assis, sans mot dire. Je n'avais fait dans ma lettre aucune allusion à un second mariage ; je ne lui avais parlé que d'elle, de son bonheur, de ses souffrances. Mais que pourrait-on soustraire à ce regard ?

— « Je le sais bien, continua-t-elle, c'est toujours la même, l'Italienne de Zurich. Je me la suis fait décrire. C'est la femme que tu as connue à Sorrente. Elle était à Bade ; elle est partie je ne sais où. Tu l'as toujours regrettée ; mais elle n'est pas digne de toi. Crois-moi, elle a d'autres amants. Ne te révolte pas ; tes yeux ne voient pas aussi clair que

Digitized by Google

les miens ; c'est pour cela que je dois veiller sur toi. Maudis-moi aujourd'hui ; quelque jour, tu seras heureux par moi, tu me remercieras d'avoir préservé ta vie d'un grand malheur et ton nom d'une souillure.

Je me levai, et j'allai à la fenêtre. La lune s'élevait au-dessus de la montagne et prolongeait ses rayons sur le lac. Un parfum de violettes et d'orangers montait jusqu'à nous, comme pour nous attirer. J'aurais voulu être couché sous le flot clair, sentir mon front brûlant se glacer, mon cœur s'apaiser dans la mort.

Il y eut entre nous un long silence. Enfin, je me détournai. Le clair de lune me montra la forme et le visage de Nora, son profil énergique, ses lèvres serrées, et la flamme de son regard où se lisait une mortelle puissance de haine. Elle était debout, les deux mains appuyées sur la table, terrible comme la destinée. Je me retournai vers le lac.

— « Comme tu voudras, dis-je enfin.

— « Vois-tu, Ewald, je t'aime assez pour supporter avec joie toutes les souffrances qui

me viendront de toi. Et tu m'en as déjà donné d'assez lourdes à porter.

Sa voix se brisa :

— « A cause de ces souffrances, reprit-elle, accepte-moi patiemment et ne murmure pas. Notre vie est assez riche d'autres biens, si nous avons la volonté d'en jouir.

Elle était toujours dans la même attitude, et parlait très bas et très distinctement.

— « Je ne suis pas digne de toi.

— « Je tiens à toi, cela suffit.

Si elle s'était emportée, j'aurais fait de même. Mais elle semblait toujours plus froide et plus calme ; seulement ses yeux étincelaient de lueurs presque phosphorescentes. J'essayai d'y plonger, j'y renonçai vite. La lune froide et lointaine me regardait ; les montagnes s'enveloppaient d'épaisse obscurité, tandis que, sur le premier plan, tout était lumineux et nettement éclairé. Une barque se balançait doucement ; de petites vagues étincelaient contre sa coque ; le batelier, étendu, la tête sur ses bras, chantait à demi-voix une romance sans fin.

— « Je ne vaudrai jamais rien.

Digitized by Google

— « Tu vaux assez pour moi.

— « Tu ne connais pas ma nature d'orage !

— « Nous la dominerons.

Ces mots sonnèrent comme une menace, si douce que fût la voix.

Le garçon d'hôtel apporta de la lumière, et mit la table pour notre souper. Nora vint me rejoindre à la fenêtre, et regarda au dehors sans parler. Mon cœur devenait aussi froid que la nuit ; une intolérable souffrance, profonde et obscure comme le lac, le gonfla, si lourde qu'elle ne pouvait même se soulager par un soupir.

— « Pardonne-moi, Ewald, dit Nora, doucement.

Je gardai le silence.

— « Tu es trop noble pour tomber dans des erreurs vulgaires. Je ne le souffrirai pas.

— « Je ne suis plus rien.

— « Parce que ta volonté dort.

— « Je ne puis plus vouloir.

— « Cela veut dire que les eaux sont trop sombres et que tu voudrais te tuer? Tu n'agiras pas aussi lâchement. J'ai perdu tout par toi, la santé, l'espérance, la joie et le repos. Suis-

Digitized by Google

je si peu de chose à tes yeux que tu veuilles aussi m'ôter mon mari ?

— Tu es cause que je suis écrasé de remords, au delà de mes forces.

— « Pardon, Ewald ! — Sa voix trembla et deux grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues pâles, étincelant au clair de lune.

Florence, 4 mai.

Nous vivons dans les musées, nous restons des heures devant chaque tableau pour l'analyser. Le soir, Nora me lit des ouvrages d'art. Elle ne parle plus de sa santé ; ses joues amaigries disent seules ses souffrances patiemment supportées ; mais ses yeux ne trahissent rien et me maîtrisent

12 avril.

Hier devant les tombeaux des Médicis, qui

Digitized by Google

rencontrons-nous ? Mon ami Hermann. Nora l'avait secrètement invité. Elle cherche de toute manière à me rendre la vie commune supportable. Quelle sérénité que celle d'Hermann ! Il a le cœur léger ; aucun remords, aucun amour défendu ne le tient dans ses serres. C'est étrange ! j'ai envie d'écrire quelque chose.

15 avril.

J'ai en effet composé, mais j'ai tout brûlé ensuite. Rien ne va plus. Les cordes sont brisées, elles ne donnent aucun son.

8 avril.

Nora a bien fait d'attirer ici mon ami, pour couper ce fâcheux tête-à-tête. La conversation est fort gaie, Hermann ne se doutant de rien. Il voit bien que je suis souvent fatigué et soucieux. Mais il l'attribue aux souffrances éprouvées et au peu d'espoir que me laisse l'état

Digitized by Google

fâcheux de ma femme. Son agréable société me rend seule la vie supportable.

Nice, 16 mai.

Nous sommes en route pour Paris. Nora l'a proposé. Si elle savait qui est là-bas, elle ne se montrerait pas aussi imprudente; je lui ai faiblement offert de retourner chez nous par la Suisse, mais elle veut Paris.

— « Tu pourras t'y abreuver de musique tout à ton aise, — a-t-elle dit, mais d'un ton grave, comme s'il ne s'agissait nullement d'une jouissance. Pour elle, cela va sans dire, la musique est un véritable épouvantail.

Paris, 10 juin.

Nous sommes arrivés. Demain, j'irai à la recherche de Lavinia. Je suis dans une telle agitation que je ne puis écrire.

Digitized by Google

13 juin.

Je vis encore, en dépit de cette affreuse secousse, et j'ai toute ma raison, puisque je comprends ce que j'écris.

Après de longues recherches, je découvris sa demeure. J'entrai et m'informai d'elle. Le concierge me regarda d'un air singulier, et me demanda si je voulais monter à l'atelier. Naturellement ; tout de suite ! J'entre en tremblant. Tout est silencieux et vide ; sur le chevalet, un grand portrait de moi, d'une frappante ressemblance. Je me détournai. Le concierge me regardait et regardait le portrait.

— « Où est l'artiste ?

— « Vous ne savez donc pas ? Il y a quatre semaines, tout Paris en parlait. C'est ici que nous l'avons placée dans son cercueil. Elle était d'une beauté merveilleuse ; une foule de personnes sont venues la voir, au milieu de ses tableaux. Tous ont été vendus, sauf celui-ci.

Digitized by Google

Elle y a travaillé jusqu'à son dernier jour. Angèle ! Angèle ! apporte du vinaigre. Monsieur se trouve mal !

Je n'ai plus rien vu ni rien entendu pendant fort longtemps ; il me semblait que j'étais mort. Si on m'avait laissé mourir !

18 juin.

Aujourd'hui, j'ai eu le courage de retourner là-bas. J'ai loué l'atelier, et j'y cherche les moindres traces de son passage. J'ai essayé de me faire raconter sa mort ; mais je ne puis pas ; je n'ai pas la force d'écouter. Elle n'a pas laissé un seul mot écrit, rien que ce portrait qui me regarde sans cesse ; elle a dépensé ses dernières forces à y tracer le témoignage de son immense amour.

20 juin.

Quand je revins aujourd'hui, le tableau avait

Digitized by Google

disparu. Le concierge me dit qu'une dame inconnue l'avait acheté. Le soir, en rentrant dans notre salon, je l'y trouvai. Je regardai Nora ; elle rougit, malgré sa pâleur.

— « Comment l'as-tu découvert?

— « En te suivant.

— « Tu sais donc quelle est la personne qui l'a peint?

— « Oui, et je savais aussi qu'elle était morte.

— « Tu le savais?

— « C'était dans les journaux. Je ne te les ai point cachés; tu as pu les lire tout comme moi. Je croyais même que tu avais lu, mais qu'assez naturellement, tu ne voulais pas m'en parler.

— « Et tu veux garder ce portrait?

— « Oui, il est très ressemblant.

Je revis dans ses yeux l'éclair que j'y avais vu passer, le soir, à Côme. Sa haine poursuit au delà de la tombe ; elle pense me torturer au moyen de ce portrait. C'est sa vengeance.

Etretat, 4 juillet.

On m'a envoyé au bord de la mer parce qu'on me trouvait trop faible, et que d'ailleurs, au dire des médecins, cela pourra être salutaire à Nora. Nous voici donc en Normandie. La mer gronde dans les creux des falaises, siffle, écume et fait tapage. Je reste étendu sur le bord du rocher, tellement anéanti que je n'ai plus la force de vouloir me précipiter. C'est du reste inutile : j'ai la mort dans le cœur ; je n'ai qu'à l'attendre patiemment. Je n'ai plus même le droit de me tuer, de fuir lâchement une vie où je dois expier et me faire pardonner.

— « Tu étais comme un saint, Jannino ! » — J'entends toujours ces paroles, dans le bruit des vagues, dans le souffle du vent, dans mon propre cœur.

Je me tordrais volontiers sous cette souffrance ! Comment ai-je pu la laisser mourir

Digitized by Google

seule? Pourquoi suis-je aujourd'hui chargé de remords? J'étais libre et heureux : j'étais poète, et je croyais, ô Dieu! que la vie s'éteindrait plutôt en moi que les chants.

J'ai fait le malheur de ma femme ; aussi je la hais ; j'ai abandonné ma bien-aimée, je l'ai repoussée ; j'ai tué mon enfant. Si les furies cessaient de me poursuivre, je respirerais peut-être librement. Mais elles me pourchassent, me foulent aux pieds, et me laissent à terre, désarmé, incapable de me relever, de fuir, de fermer mon oreille à leurs cris. Nora s'est vengée, et cruellement, lorsqu'elle m'a laissé venir à Paris, sachant ce qui m'y attendait. J'ai failli y perdre la vie, mais elle serait néanmoins demeurée victorieuse, et elle aurait écrasé de son mépris tous les pauvres pécheurs.

Qu'a-t-elle pensé, quand elle m'a vu partir pour chercher Lavinia ? Elle n'a pas montré la moindre agitation. Et quand, après de longues heures, elle m'a vu rentrer malade, épuisé, elle ne m'a pas questionné. C'est un bon chirurgien ; sa main ne tremble pas, en taillant dans le vif. Et elle dit qu'elle m'aime ! Peut-être !

Digitized by Google

C'est peut-être de l'amour ! Elle est dans son droit. Elle s'est défendue jusqu'au bout, et sa main inflexible me désigne ma route, d'un geste qui dit : c'est le devoir.

Je l'ai priée de me laisser souvent seul. Elle s'assied sur la plage et lit des ouvrages savants, pendant que j'erre avec mes pensées, ou que le plus souvent, je fuis devant elles, et qu'elles me poursuivent.

Etretat, 26 juillet.

Il y a ici un cercle intéressant, composé presque uniquement d'artistes, qui ont cherché ce coin tranquille pour s'y reposer. Ma femme les a promptement réunis autour d'elle. Sur la plage et à table d'hôte, elle est le centre des conversations ; tout le monde admire son intelligence masculine. Je garde le plus souvent le silence, mais écouter est en soi seul un apaisement et une distraction pour moi. Alors il me revient parfois que j'appartiens en réalité à ceux-ci, que moi aussi j'ai su jadis créer.

Digitized by Google

7 août.

J'ignore qui leur a dit que je chantais. On m'a contraint de me mettre au piano, un piano qu'ils avaient secrètement fait venir de Paris. Hier, toute la soirée, je leur ai chanté ma musique. Ensuite, j'ai passé la nuit étendu sur la grève, dans un accès de désespoir. Les vagues allaient et venaient avec des sanglots, des gémissements, me parlant dans leur grave langage des souffrances et des crimes de ce monde, de l'éternelle mort. Au matin, je me suis endormi. La mer m'a réveillé en venant mouiller mes pieds. Pourquoi ne pas m'avoir emporté dans mon sommeil, au lieu de m'éveiller sans pitié pour un nouveau jour de fatigue et de lutte?

— « Savez-vous que vous êtes un grand artiste? me disait aujourd'hui une personne de notre société.

— « J'aurais pu le devenir, peut-être.

Digitized by Google

— « Vous le deviendrez encore. vous n'avez qu'à travailler.

« Je ne suis pas ambitieux.

— « Tant pis pour vous ! Restez cet hiver à Paris, avec nous, et vous serez célèbre.

— « Je resterai à Paris, mais pas pour travailler ; je n'en ai plus la santé.

4 août.

Un proverbe oriental dit : « Si tu as un grand chagrin, dépose-le sur les eaux ; les eaux l'emporteront ! »

Mais la mer immense ne saurait alléger ma souffrance et décharger mes épaules du poids intolérable de ma situation. Nora m'a brisé et elle le sait ; comme toutes les natures fortes, elle pense : — « Mieux vaut briser la vie que de laisser l'âme périr. »

Je revis sans cesse cette heure de Bade. Je croyais que Lavinia triompherait de me voir incapable de lui résister. Au lieu de cela, elle se

Digitized by Google

laisse injurier par moi, elle s'en va tranquillement et elle en meurt. Nora savait qu'elle était morte ! Je commence à avoir vraiment peur de ma femme, quand je songe à la cruauté, à la soif de vengeance qu'elle a montrées. Maintenant, elle est sans cesse d'humeur bienveillante, me remercie de la moindre attention, et n'exerce sur moi aucune sorte de tyrannie. Elle évite adroitement d'être seule avec moi ; elle ne me demande jamais : — « D'où viens-tu? pourquoi es-tu sorti? » — même si je passe les nuits sur la grève. Elle doit pourtant le savoir, elle qui sait tout. Parfois, je me crois fou ; c'est que j'entends toutes sortes de voix s'élever de la mer ; le corps de Lavini a flotte sur les vagues mais jamais il ne vient jusqu'à moi.

Paris, 20 decembre.

Nora vit d'expositions artistiques et de conférences ; elle réunit autour d'elle des savants distingués, et se crée une vie aussi large et

Digitized by Google

aussi gaie que possible. Je ne puis lui refuser mon admiration. Je vais souvent au cimetière, plus souvent encore à l'atelier de Lavinia que j'ai arrangé pour mon usage. Je dors sur la chaise longue où elle a rendu le dernier soupir; car elle n'a pas voulu se mettre au lit; elle a travaillé jusqu'à la mort. Aujourd'hui, j'ai eu l'inspiration d'examiner cette chaise longue. J'y ai trouvé cachées quelques lignes écrites de sa main.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi, à cause de « mon grand amour ! Je ne voulais pas humilier « son cœur fier, jusque dans la poussière ! Il ne « devait pas être humilié par le souvenir d'une « faute, et c'est pourquoi je l'ai quitté. Mon « Dieu ! ayez pitié, et laissez-moi entrer dans « votre paradis ; j'ai traversé sur terre le pur- « gatoire et l'enfer, et je suis si lasse ! Quand il « viendra pour me chercher, il me trouvera « morte. Il ne sera donc point coupable et pourra « songer à moi sans repentir, sans malédiction « sur les lèvres. Mon Dieu, que ce soit bientôt « fini ! J'ai presqu'achevé son portrait. Il le trou- « vera ici et saura que je n'ai cessé de lui ap-

Digitized by Google

« partenir de corps et d'âme, Seigneur ! sauvez-
« le du crime et du remords, donnez-lui la paix ! »

Je crus sentir autour de moi des ailes d'ange, sentir une main pure m'enlever à travers la nuit obscure, vers le repos éternel. Je baisai la feuille ; je m'agenouillai devant sa couche mortuaire ; j'y appuyai mon front, l'invoquai longuement tout bas et la remerciai du fond de l'âme. Elle est partie sans révolte et sans amertume ; sous la seule influence de l'amour, la sirène dangereuse était devenue un ange de paix.

4 janvier.

Nora m'a pris un abonnement au Conservatoire.

— « Vas-y tout seul. Je te gâterais ton plaisir ; je suis si peu musicienne.

La musique m'enveloppe, pénètre profondément mon cœur attristé et m'enlève jusqu'aux sommets où portent seuls l'art et l'amour. Je puis jouir encore, si je ne puis plus créer.

Digitized by Google

6 fevrier.

J'ai fait mettre un piano dans l'atelier et j'y déchiffre beaucoup de partitions. Des musiciens viennent me chanter leurs airs d'opéra. Le soir, nous recevons beaucoup, souvent des gens très remarquables. Ma femme est brillante, tient tête à tous les hommes et remporte victoire sur victoire. On vient volontiers dans notre salon ; Nora et moi, nous vivons en paix ; jamais un mot d'aigreur : ni orages, ni tendresses !

Notre vie n'est donc pas un mensonge et nous nous sentons, l'un et l'autre, libres.

Biarritz, 8 novembre.

C'est triste de courir sans cesse après la santé sans pouvoir l'atteindre.

Il y a ici un couvent de pénitentes. Quelques-unes se sont fait bâtir, à côté de l'édifice prin-

Digitized by Google

cipal, des huttes de bois dans la lande stérile, et elles demeurent dans ces cellules diminutives. On les voit circuler en vêtements de laine blanche, avec un capuchon sous lequel il est impossible de reconnaître le moindre trait de leur visage. Elles ne prononcent plus jamais une seule parole. Mon cœur se mit follement à battre, à la pensée que Lavinia aurait pu se cacher ici, que je pourrais me trouver en sa présence, et cela, sans nous en douter. Peut-être n'a-t-elle voulu que me faire croire à sa mort, et expie-t-elle ici, comme une ombre échappée à l'autre monde? Et moi je serais devant elle ; moi, pauvre pénitent aussi, qui ai bouleversé ma propre existence et celle de l'être qui m'était confié, moi qui ai tué mon enfant! Rien ne nous séparerait plus, rien que cette mince étoffe qui arrête le regard.

Je dus m'éloigner rapidement, pris de vertige. Si ma vie avec Nora devient impossible à supporter et que je ne me sente pas encore de droit au suicide, je pourrai me faire trappiste. Quelles folles pensées traversent un cerveau malade ! Mon héroïque Lavinia n'aurait pas un

instant hésité devant le suicide plutôt que de fuir ici lâchement l'existence. Elle, cette âme d'artiste, ensevelie dans ce désert de sables, dans ce silence et cette inaction... jamais !

On me conseille de passer tous mes hivers dans le midi. Dieu sait de quelle maladie je souffre ! Je ne le demande pas.

Sorrente, 4 février.

J'ai absolument voulu venir ici. Nora y a consenti tout de suite. Mais je vois que j'ai trop présumé de mes forces. L'ancienne agitation se réveille. Ma femme, toujours intelligente, propose Alger et un beau voyage de retour par l'Espagne. Elle soutient que je supporterai très bien ces fatigues. Hermann nous accompagnera.

Digitized by Google

Paris, 24 juin.

Alger et l'Espagne sont loin derrière nous. Je me sens mieux dans le voisinage de cette chère tombe. Nous avons repris nos habitudes, mais je m'aperçois que mes forces diminuent. C'est presque une sensation bienfaisante, comme un grand repos, après de grandes fatigues : un pauvre oiseau errant, aux ailes brisées, à qui l'on donne un nid moelleux, pour qu'il soit moins triste.

Hermann, par sa chère présence, nous a fait une vraie joie de ce voyage qui pouvait être un supplice.

Il est grand admirateur de l'intelligence de ma femme et j'écoutais silencieusement leurs conversations animées.

Que de fois il m'a reproché mon chagrin exagéré de n'avoir pas d'enfants : une femme aussi remarquable est un vrai trésor ; qu'a-t-on besoin d'autre chose ? Je le laissais dire en souriant comme un voyageur qui gravit seul un glacier

Digitized by Google

et auquel quelqu'un, d'en bas, crie le chemin qu'il doit suivre. Au début, Nora craignait évidemment que je lui fisse des confidences; elle ne nous laissait jamais seuls. Mais bientôt elle s'est tranquillisée, sans que nous eussions échangé un mot là-dessus. Nous ne nous disons jamais rien d'intime, rien qui ne puisse se répéter dans un salon.

Notre voyage a donc été fort agréable. Hermann me regardait quelquefois avec l'inquiétude de me voir jaloux; mais lui aussi ne tarda pas à se tranquilliser et à redevenir l'aimable compagnon qu'il est naturellement. Ceux qui nous auraient rencontrés, nous auraient crus fort heureux, n'était ma misérable santé, qu'il me faut traîner avec moi, et qui me réduit à l'état d'ombre, de chevalier de la Triste-Figure.

Haxtroden, 24 juillet.

Les folies de mon frère nous ont obligés à

Digitized by Google

revenir ici pour quelque temps, afin d'y remettre de l'ordre. Ma mère a été épouvantée à ma vue ; elle a fait à Nora les plus vifs reproches de m'avoir laissé tomber dans un tel état.

— « Le dos voûté ! Des cheveux gris ! Et ces grands yeux, ces tempes creuses ! Et cette démarche ! Qu'as-tu fait de ton pas élastique ? Tu te traînes comme un pauvre infirme. »

Je l'ai entendue dire à mon frère.

— « Si seulement il ne voulait pas sourire ! Je ne puis supporter cela, ce sourire avec ce regard désolé ! Sa maigreur en paraît plus effrayante. C'est affreux ! Faut-il le laisser mourir, mon pauvre enfant? N'y a-t-il ni médecins ni remèdes pour le guérir?

Pauvre mère! Je ne me savais pas si changé; je lui aurais épargné le chagrin de me revoir.

27 juillet.

Quelles nuits précieuses dans mon cher atelier ! Je joue des heures, la fenêtre ouverte,

Digitized by Google

pour laisser entrer l'air parfumé. J'ai mis sur le piano le portrait de Lavinia et la photographie que ses admirateurs ont fait faire d'elle après sa mort. Je ne cesse de jouér, jusqu'à ce qu'une sorte d'engourdissement me prenne et que je m'endorme sur le divan. Cette photographie me la rappelle, telle que je l'ai si souvent vue à Sorrente, durant ces nuits où je la veillais, écoutant son souffle bien faible et redoutant sans cesse qu'il ne vînt à s'arrêter. — « Tu as été un saint, Jannino! — » Le désespoir, l'angoisse me resaisissent, et je me jette à terre, tenant ma tête à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Pourvu que je ne devienne pas fou ! Ce serait le dernier degré de misère ! La volonté doit pourtant suffire pour conserver la santé de l'esprit. La nuit ne peut pas se faire en moi, ou ce sera la mort.

Haxtroden, 6 août.

Encore quelques pénibles jours à passer ici,

Digitized by Google

et nous reprendrons notre vie errante. En dépit des indicibles ennuis que j'y retrouve, il y a un sentiment de repos et de douceur, à être sous son propre toit. Le parc, la forêt sont splendides, et sous le moindre vent, ils murmurent comme au temps de mon orageuse jeunesse, où ces arbres centenaires m'apaisaient par leurs mélodies douces, me répétant que j'étais un génie, que j'arriverais à tout, que je n'avais qu'à vouloir. Tout me semblait facile : je ne pouvais comprendre qu'on prononçât le mot: Impossible ; il n'existait pas pour moi. Oui, le matin a été beau, le navire était joyeusement pavoisé. Mais l'orage s'est trouvé plus fort que moi; il m'a jeté à la côte, et je reste dans le port comme un débris inutile, qui inspire la compassion. Le monde a presque oublié que je promettais d'être un grand artiste.

Dans trois jours, je pars d'ici et je n'y rentrerai pas vivant. Mes vieux arbres murmureront au-dessus de mon cercueil. Si c'étaient seulement les feuilles de cet automne qui dussent couvrir mon tombeau? Mais il n'en sera pas ainsi! Ma mère rend la vie intolérable à Nora.

Digitized by Google

C'est sa faute si je dois m'exiler pour toujours de mon pays. Je ne puis proposer à Nora de rester. Elle n'a pas un mot de plainte, mais je vois qu'elle n'y tient plus. Elle ne souffrira pas, ne fût-ce qu'une heure, à cause de moi ; j'apprendrai d'elle la sérénité ; c'est moins difficile qu'on ne le pense ; il ne s'agit que d'en prendre l'habitude. Il est plus facile de paraître gai que triste ; il faut pour cela, non beaucoup de volonté, mais une grande indifférence, un parfait désintéressement de soi et du monde ; ne plus rien désirer, rien espérer, comme dans le tombeau. On plante bien des fleurs sur les tombes pour qu'elles aient l'air souriant. Je pars avec cette ferme résolution, et il n'y a rien ni personne qui puisse maintenant ébranler ma volonté.

Mon frère s'est cru aujourd'hui le droit de me faire une scène mélodramatique, parce qu'on lui a donné un conseil judiciaire. J'avais envie de rire, tant la chose me paraissait plaisante. Il m'accablait d'un flot de déclamations prétendues violentes que j'écoutais aussi froidement qu'on écoute une eau qui coule, malgré son tapage. Je dessinais entre temps un maigre clown

Digitized by Google

donnant un sou à une danseuse de corde, plus maigre que lui : le premier avec un tricot déchiré, la seconde avec des souliers éculés, une jupe en lambeaux. Cela faisait une scène d'un comique amer.

— « As-tu fini ? — dis-je enfin, d'un ton si calme qu'Edouard me regarda stupéfait. — Tu aurais pu t'épargner tant de peine. La chose est irrévocable, et tu attendrirais un rocher plus aisément que moi.

— « Mais, Hans, comme tu es changé !

— « J'ai découvert que j'étais trop patient.

— « Aussi patient qu'une borne ! s'est écrié Edouard hors de lui.

Ses enfants mettent le château sens dessus dessous, et chacun les flatte comme s'ils en étaient les futurs maîtres.

— « Il faut avouer, Nora, disait ma belle-sœur aujourd'hui, que tu as bien dressé ton mari. J'obtiens tous les jours un peu moins d'Edouard ; Hans ne semble respirer que par toi. Je ne m'imaginais pas qu'il t'aimât autant. Mais vous êtes le couple le plus étrange du monde ! Il te fait la cour comme un amoureux et tu vis

Digitized by Google

comme une reine. Quel est donc ton secret?

— « Je l'ai étudié et ne me suis jamais occupée que de lui et de son bonheur.

— « Faut-il une étude pour cela?

— « Je le crois. Sans peine, on n'a rien en ce monde.

Ils prennent avec nous des airs timides, comme s'ils ne pouvaient nous déchiffrer. Mon calme et mon indifférence sont surtout pour eux choses si nouvelles qu'elles les déconcertent. Qu'est-ce qui pourrait encore m'émouvoir et m'ébranler ? Ah! pourtant, la chaise où s'asseyait Lavinia dans le couvent de Sorrente m'a arraché des larmes brûlantes, quand je l'ai revue à la même place !

Paris, 10 novembre.

Si on pouvait, à propos de modestes individus tels que nous, parler d'héroïsme, je dirais que nous en montrons dans nos vaillants efforts de support mutuel. Nora semble presque gaie

Digitized by Google

et je m'efforce de ne pas déparer son salon. J'ai secrètement le mal du pays; mais Nora ne veut plus entendre parler d'Haxtroden ; elle prétend n'en pouvoir supporter le souvenir. C'est seulement parce qu'elle redoute ma famille qui lui est antipathique. Ayant brisé sa vie, je ne me sens pas le droit de l'obliger à me sacrifier l'existence en apparence assez calme, qu'elle a su se refaire. Cet hiver, nous resterons ici. Je vis beaucoup dans mon atelier, le seul endroit où je sois mon maître, où je puisse m'étendre quand je suis trop souffrant, sans que des yeux pénétrants me questionnent. Je travaille en secret, j'ai écrit des vers, composé de la musique, jeté sur le papier des pensées, des essais de romans. J'y trouve une sorte de repos. Le flot puissant de la faculté créatrice a été chez moi brusquement arrêté et refoulé dans une autre direction ; mais, parfois un mince filet traverse les digues et entraîne avec lui une part de ma douleur. Puis, je cesse de sentir, et je retombe dans une bienfaisante inertie.

Digitized by Google

Haxtroden, 12 septembre 18...

Sept ans plus tard.

L'huile de la lampe baisse. Je suis revenu dans ma patrie pour y mourir. Ma mère habite une terre que je lui ai donnée, afin que sa présence ne gâtât plus la vie de Nora, surtout quand je serai mort et que celle-ci deviendra maîtresse d'Haxtroden. J'ai pris d'autres dispositions à l'égard de mes frères. Personne ne saura la gravité de mon état, car je ne veux voir personne. Nora me suffit.

Elle est d'humeur toujours égale, si vivante, s'intéressant à tout. Elle me lit à voix haute, pendant des heures que je reste étendu sur le divan de l'atelier. Mon Dieu ! qu'il est doux de mourir! Je ne souffre même plus, je m'affaiblis peu à peu. Nora m'est une fidèle société ; je ne puis me passer d'elle.

Nous ne parlons jamais du passé ; il semble n'avoir jamais existé ; on dirait que jamais le

Digitized by Google

malheur ne nous a brisés et écrasés de son poids. Ce passé, je le paie de ma vie, mais c'est justice. Je ne murmure pas, je murmure seulement de n'avoir pas eu l'énergie de m'élever au-dessus de moi-même, et en me retrempant dans la création de nouvelles œuvres, de devenir un homme nouveau.

Je lègue mes tristes essais à Hermann; peut-être y prendra-t-il quelque plaisir, ou souffrira-t-il de ce que je n'ai pas su faire davantage? J'ai mal pris au début l'écheveau de ma vie, et je me suis épuisé vainement à le démêler. Qu'on ne pleure pas sur moi ! Tout est bien; la lutte est finie, la souffrance éteinte; le calme et le dévouement habitent seuls ces murs entre lesquels jadis je me débattais comme un fou. Mes paupières sont pesantes, ma main s'affaiblit. Sans secousse, je me laisse glisser doucement dans le suprême repos.

Digitized by Google

VENGEANCE

Clair d'étoiles. L'Olto mugit et bouillonne entre ses grands murs de rochers. Un vent froid passe à travers les gorges où se précipitent les torrents des montagnes, qui viennent confondre avec les eaux du fleuve leurs eaux écumantes.

Dans une de ces gorges, se glisse un être de haute taille que l'obscurité fait paraître gigantesque. La lune, qui monte lentement, verse soudain une large nappe de rayons, épaississant les ombres au milieu desquelles cette forme géante s'est effacée.

La lune inonde de sa lumière les villages plongés dans le sommeil, les bois qui semblent respirer doucement, les prés où dor-

Digitized by Google

ment les troupeaux, mêlant leur souffle au parfum des innombrables fleurs.

Dans la prairie, vient de reparaître la forme mystérieuse : un homme grand comme un sapin et vêtu d'une courte veste brune. Des armes étincellent à sa ceinture ; son pantalon de laine blanche est rentré dans ses bottes ; le chapeau de feutre, posé sur ses longs cheveux et orné d'un bouquet, abrite un front bas, d'épais sourcils ; ses yeux luisent comme deux charbons ardents. De sa main, petite mais nerveuse, il tord sa longue moustache, puis tire de sa ceinture un couteau et une corde. A pas rapides et muets, il s'approche d'une des vaches. Ses dents brillent à travers la moustache, la courbe de son nez s'accentue, et il murmure :

— Ta peau va me fournir une paire de sandales.

En un clin d'œil, il a lié les jambes de la pauvre bête, et le large couteau luit au-dessus de son poil satiné. Il taille soigneusement deux amples morceaux et rit des râles de la vache à la torture.

Digitized by Google

Le sang, à flots noirs, inonde le gazon. L'homme rince au premier ruisseau les deux lambeaux de cuir, les roule ensemble et disparaît comme si l'ombre l'avait englouti.

La lune continue son chemin et épie, entre les rochers noirs, l'Olto, dont les vagues tumultueuses se couronnent de crêtes d'argent.

L'homme lève très doucement le loquet de sa porte et va pour se coucher sur le banc qui court le long du mur de l'étroite chambre. Sa jeune femme ne dort pas ; elle a allumé le cierge de Pâques ; elle joint les mains, et ses grands yeux semblent fouiller la nuit. Quand elle voit du sang sur les mains de son mari, un cri est tout près d'échapper à ses lèvres. Mais il rit de sa frayeur.

— N'aie donc pas peur, ce n'est que sa vache qui vient de m'offrir une paire de sandales. Sa peau, à lui, viendra plus tard.

Il éteint le cierge et s'allonge sur le banc. Au même instant, un coup de vent ébranle les bardeaux du toit, hurle dans les volets, renverse les pots de fleurs du balcon de bois, et éveille le nourrisson couché dans l'auge suspendue par

Digitized by Google

des cordes aux poutres du plafond bas. Il éveille aussi une jeune fille endormie sur le banc de la cuisine ; elle se lève, court au foyer, rassemble les charbons dispersés par la bourrasque et souffle dessus. La flamme éclaire un visage qui ressemble à celui de l'homme de tout à l'heure : le même nez d'aigle, les mêmes yeux enfoncés et noirs comme des charbons, le même front bas, où les cheveux noirs se massent lourdement et retombent en nattes ébouriffées jusqu'aux genoux. Elle se redresse de toute sa hauteur ; sa tête touche presque le toit de la cabane ; elle écoute et hoche la tête en entendant crier l'enfant.

— Veux-tu du lait, belle-sœur ? demande-t-elle, à la porte de la chambre.

— Oui, Sanda, s'il n'est pas aigre, car voici un orage qui vient.

La jeune fille goûte le lait, le met sur le feu, puis ouvre les volets pour regarder au dehors. Des nuées sombres courent devant la lune, et le vent lance, par la petite fenêtre, des tourbillons de poussière mêlée au violent parfum des fleurs. Il se fait un grand calme..., puis un éclair dé-

Digitized by Google

chire le ciel tout près d'elle, et le tonnerre éclate presque en même temps. La jeune fille se signe, ramène le volet, retire du foyer le lait bouillant, le verse d'une écuelle dans l'autre, pour le refroidir, en fronçant avec impatience les noirs sourcils qui se rejoignent au-dessus de son nez d'aigle. L'enfant pleure plus fort, mais sa petite voix est couverte par le bruit de la pluie et de la grêle. Quand Sanda pénètre dans la chambre, avec son écuelle de lait, le cierge de Pâques a été rallumé, et la jeune mère serre vainement le nourisson sur sa poitrine.

— Si je n'avais pas eu cette frayeur ! J'étais si bonne nourrice ! Et maintenant plus rien ! Sainte Mère de Dieu ! quels éclairs !

La jeune fille hausse les épaules avec dédain.

— Aussi, pourquoi être si poltronne ?

— Je lui ai fait payer ta frayeur, Ancuza, ricana le mari.

— Oui, mais cela ne me rend pas mon lait. Je n'en ai que plus grand'peur ! Sainte Mère de Dieu ! quel tonnerre !

Digitized by Google

La jeune femme et l'enfant avaient tous deux des yeux bleus, de long cils sombres et frangés, des cheveux blonds. En voyant sa belle-sœur trembler si violemment, Sanda lui prit l'enfant des bras et le fit boire. Alors, elle releva son regard et vit les mains sanglantes de son frère.

— L'as-tu tué? demanda-t-elle, paisiblement.

L'homme éclata de rire :

— Sanda n'est pas aussi craintive que toi, Ancuza.

— Non, je ne suis pas craintive ; mais si tu l'as tué, tu feras mieux de t'en aller de l'autre côté de la montagne. Veux-tu que je selle ton cheval ?

— Je me suis contenté de saigner un peu sa meilleure vache, pour qu'elle perde son lait, comme Ancuza, quand il a incendié notre grange.

— Ah ! que va-t-il nous faire ? gémit la jeune femme, se tordant les mains.

— Ce qu'il nous fera, nous le lui rendrons, n'est-ce pas, Dragomir, mon frère ?

Digitized by Google

L'enfant s'était endormi dans les bras de Sanda ; elle le posa dans l'auge, caressa le front et les cheveux de sa petite belle-sœur pour l'apaiser ; puis elle rentra dans la cuisine, couvrit soigneusement les tisons, se jeta sur son banc et tomba aussitôt dans un profond sommeil. Cependant l'orage s'éloignait, et chaque feuille, chaque brin d'herbe humide étincelait sous les rayons de lune.

Il existait depuis bien des générations une vieille haine héréditaire entre la famille de Dragomir et celle du maître d'école Pârvu. Au village, on racontait des histoires remontant jusqu'aux époques légendaires, sur la façon dont l'une et l'autre avait tour à tour satisfait sa soif de vengeance. Il ne se passait guère de semaines sans que le bruit d'un nouveau méfait effrayât les voisins. La pauvre Ancuza vivait dans une perpétuelle angoisse. Cette nuit-là, encore, elle ne put se rendormir ; elle ne cessait de se représenter les malheurs qui pourraient résulter de cette action de son mari.

Pârvu s'était couché ivre la veille. Il était fort tard lorsqu'il entra dans la salle étroite et

Digitized by Google

basse de l'école. Selon la coutume en été, il n'y trouva que les plus jeunes et les plus faibles des enfants, ceux qu'on ne pouvait utiliser aux champs. Pârvu portait le costume des paysans, quoiqu'il eût habité la ville et que, même aux examens, à Craiova, il eût trois fois remporté le premier prix. Il se faisait remarquer par des formes athlétiques, des yeux gris, pleins d'éclairs, d'abondants cheveux noirs coupés ras, et il savait discourir mieux que personne. Aussi avait-il dans le village un grand nombre d'admirateurs.

— Il sait des livres ! disaient les paysans, qui le contemplaient avec un respect craintif. Les enfants avaient de lui une frayeur extrême et apprenaient comme de petits perroquets, de sorte qu'ils pouvaient débiter par cœur des pages entières. Car, entre les mains du maître, la baguette devenait un instrument de supplice fort redouté.

Ce matin-là, Pârvu était de mauvaise humeur, et ses écoliers, épouvantés, se serraient les uns contre les autres, attendant avec une terreur mortelle la première interrogation.

— Florica ! appela le maître.

Une fillette maladive se leva. Ses cheveux emmêlés lui retombaient sur les yeux et cachaient son visage, d'une jaune pâleur. Ses yeux, très noirs, s'attachèrent avec angoisse sur le maître, puis les lourdes paupières se baissèrent, et, suivant du doigt les lignes, la petite lut péniblement une fable dont elle ne comprenait pas un mot. Pârvu ne l'écoutait pas.

— Lis toujours ! souffla un gamin placé derrière elle ; et, l'instinct de la conservation la soutenant, l'enfant continua de lire, sans points ni virgules. Les autres épiaient le visage du terrible maître d'école.

Pârvu s'absorbait dans ses pensées. Un seul être, au monde, avait été à lui : son jeune frère qu'il adorait. Quelques semaines avant ce jour, il l'avait trouvé assassiné dans la forêt. Cette image revenait sans cesse à sa mémoire, quoi qu'il fît pour l'écarter. Parfois il s'efforçait de la noyer dans l'eau-de-vie ; mais, l'ivresse dissipée, l'image était là, effrayante : il ne voyait et n'entendait plus rien. Il refaisait le chemin qui

Digitized by Google

le ramenait de la ville, ayant à la main un paquet de tabac pour son frère, car il aimait à lui faire de petites surprises. La soirée était avancée : les rocs projetaient de longues ombres sur la route. Soudain, il vit quelqu'un assis sur une pierre, immobile, la tête appuyée au mur de rocher. En approchant, il lui sembla reconnaître son frère, mais pourquoi ne bougeait-il pas ? « Moïse ! » cria-t-il de loin. Pas un mouvement. La frayeur le prit, il se mit à courir ; arrivé près de lui, il lui toucha l'épaule. Les membres du jeune homme étaient glacés ; les yeux, grands ouverts, le regardaient fixement Pârvu poussa un cri, et crut étouffer. Il frictionna vigoureusement le corps ; il l'appela tout bas, puis à grands cris, jusqu'à ce qu'il eût découvert la plaie béante. Alors il comprit que Moïse n'entendrait plus jamais le son de sa voix. Il se jeta à terre, pleurant, s'arrachant les cheveux. Puis, la pensée de se venger de Dragomir lui revint et suffit pour sécher ses larmes.

La fillette lisait toujours, du même ton monotone, et cette fois un passage de l'histoire nationale :

Digitized by Google

« Mais le prince Tzepesch fit serment de se venger des boyards qui s'étaient révoltés contre lui. Il les invita à un repas splendide où tous vinrent avec leurs plus magnifiques habits de fêtes : les boyards, leurs femmes, leurs fils, leurs gendres et leurs filles. Pendant qu'ils mangeaient et buvaient, ils se virent soudain entourés de soldats armés, et Tzepesch leur cria, en riant d'un rire terrible :

— « Vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez construit pour moi et de vos propres mains la forteresse de Tschetazuia. Vous travaillerez nuit et jour, ou vous serez empalés.

« Les hôtes devinrent blancs comme la muraille et commencèrent à supplier le prince de leur permettre du moins de dépouiller leurs joyaux et leurs habits de fête.

— « J'accepte volontiers les joyaux ! dit Tzepesch, toujours en riant ; je les offrirai aux ambassadeurs turcs pour conserver mon trône ; mais vous garderez vos habits !

« Et, tels qu'ils étaient, on les mena au travail à coups de fouet : les femmes les plus belles, les hommes les plus vieux ! Bientôt leurs mains

Digitized by Google

et leurs pieds saignèrent ; bientôt leurs beaux habits tombèrent en lambeaux. Leurs corps étaient presque nus, leurs visages pâles et hagards ; les coups de fouets pleuvaient sur eux sans pitié. Ils durent entasser pierres sur pierres pendant de longs mois, avant l'achèvement de la forteresse. Tzepesch, debout sur les murailles, riait en voyant ces êtres lamentables tomber d'épuisement et poussés sans relâche, jusqu'à ce que la mort eût délivré le plus grand nombre de leurs tortures, jusqu'à ce que l'orgueilleuse citadelle s'élevât au bord du fleuve... »

La sueur perlait sur le front de Pârvu ; il croyait sentir encore le poids du cadavre peser sur son épaule, pendant qu'il le rapportait à la maison. Il avait juré de punir le meurtrier ; et, jusqu'alors, il n'avait pas tenu son serment. Il avait bien mis le feu à la grange de Dragomir, à toute sa récolte de maïs, en partie vendue, en partie réservée pour semence ; il avait vu s'élever les flammes qui réduisaient Dragomir à la misère ; mais était-ce une vengeance ? Était-ce l'équivalent de la vie de son frère ?

Moïse avait, il est vrai, insulté Sanda, un jour que celle-ci était venue à l'*hora*, et l'avait forcée à quitter la danse, non sans serrer les poings et murmurer quelques mots entre ses dents. Pârvu se frappa le front : si c'était Sanda qui l'eût tué de ses propres mains? Non, la chose était impossible ! Moïse était plus grand et plus fort qu'elle ; il ne se serait pas laissé frapper par une femme! A cette seule pensée, Pârvu avait le vertige ; il n'entendait plus la lecture, où il était maintenant question d'un agneau, que sa désobéissance à sa mère conduisait à l'abattoir. La voix monotone de l'enfant se confondait, dans son oreille, avec le bruit du torrent qui roulait à travers le village, pour se jeter dans l'Olto.

Il se rappelait que son père avait été pope dans ce même village où le père de Dragomir était cultivateur. Il évoquait le souvenir d'un drame barbare : le pope avait à se venger... De quoi ? Pârvu ne le savait plus ! Un jour, il revenait à cheval d'un bourg voisin ; il rencontra le paysan désarmé, occupé à laver ses brebis. Celui-ci vit un pistolet étinceler dans les

Digitized by Google

mains du pope ; il bondit et s'enfuit, rapide comme le vent, faisant des sauts et des zigzags. Le pope, sur son petit cheval, courait derrière lui. Le fugitif aperçut l'église; il se précipita jusque dans le sanctuaire et embrassa l'autel. Plein d'une aveugle rage, le pope poussa son cheval à la suite du malheureux, dans l'église même, et tua le père de Dragomir, dont le sang éclaboussa l'autel.

En punition de ce crime, il fut interdit, rasé et enfermé dans un cloître. Pârvu resta seul avec son petit frère à élever.

Les enfants taillaient leurs pupitres avec leurs couteaux, dessinaient sur leurs ardoises et crachaient ensuite pour les nettoyer. Les mouches bourdonnaient contre les vitres malpropres ; l'air devenait de plus en plus étouffant. Quelques écoliers bâillaient.

La porte s'ouvrit soudain, et un gamin en chemise se précipita, un lourd bonnet de fourrure enfoncé sur sa tignasse noire.

— Maître ! bégaya-t-il, maître, votre vache !

Pârvu s'éveilla de son rêve.

— Qu'est-il arrivé à ma vache ?

Digitized by Google

— Votre vache ! balbutiait le gamin, venez et voyez !

Les enfants avaient peine à contenir leur joie, d'abord d'être quittes de la classe et ensuite d'assister à quelque scène tragique. Ils se précipitèrent vers la porte et se répandirent, en criant, dans le pré. Bientôt la moitié du village fut réunie autour de la bête blessée, qui soulevait avec ses cornes d'énormes mottes de gazon et repoussait son petit veau, lequel lui demandait à boire avec des accents lamentables. Ses grands yeux semblaient accuser ceux qui l'entouraient. Des gouttes de sueur inondaient le front de Pârvu, tandis qu'il plaçait sur les blessures de larges feuilles mouillées, pour en apaiser le feu.

Les femmes, leurs nourrissons dans les bras, hochaient la tête, sous les voiles blancs qui les faisaient ressembler à des matrones romaines. Les enfants se pressaient alentour avec curiosité, en groupe serré, car ils avaient peur et de l'animal saignant, et de la fureur du maître, qui pouvait aisément se retourner contre eux et des énormes taches rouges du gazon, passant

Digitized by Google

rapidement au noir. Une grande et belle fille plongeant avec compassion la main dans un seau de lait, donna ses doigts à sucer au petit veau, tout en riant au contact avide de ce mufle velouté qui la chatouillait et aux grosses plaisanteries d'un garçon, dont les yeux brillants ne la quittaient pas. Les femmes se poussaient le coude.

— Vois donc ! elle n'est pas sotte ! C'est au maître d'école qu'elle en veut !

Soudain, tous les regards se tournèrent vers le chemin, où la forme majestueuse de Sanda apparaissait, enveloppée de soleil. Elle avançait, l'amphore verte de terre vernissée posée obliquement sur ses cheveux noirs, la quenouille à la taille, le fuseau à la main. Pour marcher plus à l'aise, elle avait relevé par devant la jupe rouge aux plis lourds, qui tombait de ses hanches, retenue par une ceinture de cuir ; de sorte qu'on apercevait sa chemise blanche et ses beaux pieds nus. La chemise, richement brodée aux épaules et aux manches, s'ouvrait sous le collier d'ambre à plusieurs rangs, assez pour laisser deviner le contour admirable de la poi-

Digitized by Google

trine. La tête était enveloppée d'un fichu jaune dont les bouts, rejetés par derrière, couvraient les petites boucles qui frisaient sur le cou, sous les nattes. La peau aux tons d'or, brunie par le soleil, les puissants sourcils noirs, l'étrange gravité du visage donnaient à cette apparition quelque chose de sévère et de grandiose. Les garçons du village avaient peur de Sanda, qui ripostait à leurs taquineries par des répliques acerbes, pires que des soufflets, les laissant à court comme des imbéciles.

Sanda attacha ses grands yeux sur la vache et demeura un instant immobile, observant tous les gestes de Pârvu. Bientôt, elle lui entendit prononcer le nom de son frère, et tout d'un coup elle se vit entourée et accablée de questions.

Pârvu fendit le cercle, et, semblable à deux lions. le maître d'école et la jeune fille demeurèrent face à face, croisant leurs regards farouches.

— C'est Dragomir qui a fait cela ! dit Pârvu, grinçant des dents.

Sanda garda le silence.

— Nie, si tu peux, cria Pârvu.

Digitized by Google

Sanda continuait à se taire et à le regarder.

— Parle, ou je te secoue !

Sanda le mesura de la tête aux pieds, et répondit de sa voix calme et profonde :

— Tu aurais de la peine à me secouer : tu es trop faible, liseur de livres ! Tu n'es bon qu'à mettre le feu, la nuit, quand personne n'est là pour t'en empêcher.

D'un large geste, elle se fit place et passa son chemin sans regarder autour d'elle. Pârvu était devenu jaune de rage.

— Tu me le paieras ! dit-il entre ses dents.

— Sais-tu ? fit un vieux paysan. Épouse cette fille ; elle est forte, capable de faire beaucoup de besogne ; ce sera la fin de la vieille haine.

— L'épouser ! cria Pârvu. Que l'Olto m'engloutisse avant que j'épouse cette vermine ! Mais je lui laisserai de moi un souvenir qui l'empêchera de m'oublier jusqu'au dernier jour de sa vie. Je l'humilierai si bien qu'elle n'osera plus ouvrir la bouche ni se montrer ! Je me vengerai, et avec moi, tous les garçons du village.

Digitized by Google

Les jeunes filles se regardèrent ; les garçons sourirent ; les hommes tirèrent leurs bourses à tabac pour rouler une cigarette ; les femmes s'en allèrent à leur ouvrage. Quand les écoliers se virent seuls avec leur maître, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent, et Pârvu demeura près de la vache enfiévrée, lui rafraîchissant la langue et les narines avec de l'eau, et se demandant s'il ne ferait pas mieux de l'abattre.

Sanda s'était dirigée vers le puits, avait saisi le gigantesque levier qui se dessinait comme une potence, sur l'horizon éblouissant de la vaste plaine et, abaissant le seau, avait rempli son amphore. Elle ne savait pas combien elle était belle en ce moment-là ; le rouge éclatant de sa jupe, la chemise blanche, le fichu jaune, au milieu de ces vagues de verdure, auraient ravi un peintre ; tous ses mouvements étaient pleins de vigueur et d'harmonie. Mais elle ne pensait qu'à la haine sauvage qui fermentait dans son âme contre Pârvu ; elle pensait qu'elle en avait dit trop peu, qu'elle aurait dû le flageller davantage, lui faire sentir son mépris d'une façon plus mordante encore. Eh quoi ? Eux n'a-

Digitized by Google

vaient rien dit, quand il avait anéanti par le feu tout ce qu'ils possédaient. Et lui, pour une misérable vache, il ameutait tous les voisins, par ses cris et ses lamentations, parce qu'il savait lire dans les livres ! Et les autres l'écoutaient, parce qu'ils le croyaient supérieur à eux ! A cette pensée, son profil d'aigle s'accentua davantage et ses sourcils se rapprochèrent. Elle se disait aussi qu'on leur en avait voulu, dans le village, à elle et à son frère, de leur orgueilleux silence, et que depuis, on les avait plus que jamais regardés comme les meurtriers de Moïse. Ces gens-là ne comprenaient que les gémissements et les accusations violentes ; le silence leur semblait quelque chose de suspect. Ancuza n'était pas aimée, parce qu'elle venait d'un autre village, et qu'avec ses yeux bleus, elle avait l'air d'une étrangère. On n'avait jamais pardonné à Dragomir de n'avoir trouvé à son goût aucune des filles de ses voisins ; on en attribuait la faute à Sanda, qui n'en avait jugé aucune digne d'eux, ni assez douce pour plier devant elle. Sanda savait tout cela. Ce n'était pas en vain qu'elle possédait des yeux

et des oreilles ; et si peu d'amis qu'on ait, il s'en trouve toujours un pour nous répéter les choses désagréables qu'il a entendu dire de nous ou même pour en inventer : « On dit ceci et cela sur ton compte. » Sanda connaissait trop cette phrase, parce que nul n'avait le courage de lui donner directement un avis. On n'ignorait pas ses colères subites, sa langue affilée, son bras d'acier, qui avait dégagé une charrette d'un bourbier, d'où quatre bœufs, sous les coups de fouet, s'efforçaient en vain de l'arracher.

Il se racontait sur sa force des histoires fabuleuses, et son audace était passée en proverbe. Dragomir disait souvent, en riant, qu'il ne craignait pas les voleurs, tant qu'il avait Sanda dans la maison. Pendant une de ses absences, une bande de brigands était venue attaquer son logis ; mais Sanda s'était présentée au capitaine avec tant de sang-froid, qu'il avait voulu l'emmener, comme sa femme, son frère, son camarade, même au besoin comme reine de la bande ; tout, pourvu qu'elle consentît à les accompagner ! Avec un sourire fugitif

Digitized by Google

et un étrange éclair dans le regard, Sanda avait décliné cet honneur....

— Ce n'est pas que je n'eusse envie de l'accepter, dit-elle plus tard. Si ma petite belle-sœur et l'enfant n'avaient eu besoin de moi, je serais peut-être partie avec eux... Alors, ils en auraient vu de rudes ! Ils auraient dû m'obéir comme des esclaves.

Mais elle s'était dit que son frère pouvait à toute heure disparaître, victime ou assassin, et qu'en ce cas, elle resterait seule, chargée du double soin de la défense et de la vengeance. A partir de ce jour, la maison de Dragomir fut sacrée pour les brigands.

— Tu pleures toujours, Anca ! dit-elle sévèrement, en rentrant dans la cuisine avec sa cruche pleine.

— Ah ! non ! non ! je n'ai presque pas pleuré, Sanda. Mais on dit que Pârvu est furieux et qu'il va nous faire quelque chose de terrible ! Ah ! mon Dieu, que devenir ! que devenir ! comment élever mon petit enfant au milieu de vous autres, si farouches, si sauvages !

Digitized by Google

— Laisse-le moi ; j'en ferai un homme.

La jeune femme n'en pleura que plus fort.

— Tu lui apprendras la haine et la vengeance, et cela n'aura jamais de fin !

— Jamais, tant qu'il restera quelqu'un de nos deux familles !

— Mon pauvre enfant ! je voudrais le garder semblable à un petit œillet; je voudrais qu'il fût doux et bon.

— Je veux le rendre pareil à un sapin.

— Alors il sera renversé !

— Il défiera la tempête, et il sera fort comme nous autres !

— Il ira au ciel, car il a les yeux bleus, sanglota la jeune mère.

Sanda haussa impatiemment les épaules, sortit et revint avec une charge de jeunes tiges d'arbres qu'elle jeta brusquement sur le sol pour les briser à coups de hache et les lancer dans le foyer, dont les longues flammes envoyaient, en pétillant, des nuées d'étincelles jusqu'au plafond noirci.

— Ce bois est trempé, grommelait Sanda ; j'ai horreur des pleurnicheries et des averses.

Digitized by Google

Après, on n'a plus de feu, plus rien que de la fumée ou des étincelles qui ne chauffent pas !

La belle jeune femme s'était assise à la fenêtre, et les petites mains maladroites de l'enfant arrachaient les feuilles du géranium qui garnissait l'embrasure. Anca, perdue dans ses pensées, jouait avec les boucles d'un blond presque argenté qui entouraient d'une auréole le visage de son fils. Elle chantait une mélopée monotone et triste, dont l'air eût été impossible à noter, un chant de douleur qu'en roumain on nomme *doïna :*

Feuille verte du saule.
Je souffre et je languis !
Quand j'étais chez ma mère,
Je riais toute l'année !
J'ai suivi l'étranger
Là où je ne puis plus rire,
Je prie, je travaille, je pleure,
Et me désole toute seule ;
Mes jours sont tristes et pesants !
Quand j'étais chez ma mère !

Digitized by Google

Petite mère, ô mère, écoute !
Feuille verte du saule,
Je souffre et je languis !

Les gazouillements de l'enfant faisaient un accompagnement à cette chanson singulière ; et un rayon de soleil, qui se glissa par une fente de la cloison, vint mettre sur cette tête blonde comme un baiser céleste.

Le pope passait au moment même ; il s'arrêta près d'un des piliers de bois de la cabane.

— Ce n'est pas beau, Anca, ce qu'a fait ton mari !

— Qu'a-t-il fait ?

— Tu sais bien comment il a traité la vache.

— Quelle vache ?

La jeune femme frissonnait, blanche jusqu'aux lèvres. L'enfant se frottait les yeux et cachait sa petite tête dans le sein de sa mère.

— Ne fais pas semblant de tout ignorer, comme si tu étais un agneau candide. Je vous connais, race de brigands !

— Mais les autres nous traitent bien plus mal ?

Digitized by Google

— Alors, Dragomir a voulu se venger de ce que l'autre a mis le feu chez lui, à ce qu'il prétend?

Le pope ricanait dans sa grande barbe et regardait malicieusement la jeune femme effarée.

— Il n'aura pas de paix qu'on ne l'ait envoyé à Ocna, la tête rasée, les chaînes aux pieds, pour travailler aux mines de sel, dans la nuit perpétuelle. Je te le dis, Anca, si tu ne m'apportes plus de cierges, plus de gâteaux de froment bien sucrés, surtout si tu ne fais pas dire une couple de messes, les choses tourneront mal, très mal!

— Les messes ne servent à rien!

— Eh bien! nous dirons des prières pour obtenir la ruine et la mort de Pârvu.

— N'as-tu pas dit deux messes pour la ruine et la mort de mon mari?

— Tu n'as qu'à mettre un plus gros cierge; tes messes seront les meilleures.

— Je ne puis pas; je suis pauvre, à présent!

— Alors, tant pis! ton mari ira aux galères.

Et le pope s'éloigna, en secouant la tête.

Digitized by Google

— Que t'a dit ce prêtre, que le diable emporte? demanda Sanda.

— Il m'a dit que Dragomir irait aux galères, si...

— Si quoi?..

— Si nous ne faisions pas dire de messes.

— Je le pensais bien! Et toi, qu'as-tu répondu?

— Que je n'avais pas d'argent pour les payer.

— Tu l'as dit? Vrai! tu l'as dit! Il va nous noircir aux yeux de tout le village!

— O Sanda! ne m'as-tu pas défendu de lui donner un seul *para?*

— Pourquoi ne lui as-tu pas fait cadeau de tes boucles d'oreilles pour sa femme?

— Je vais les lui porter.

— Pas tout de suite! Dieu, que tu es sotte!

— Il sait déjà l'histoire de la vache!

— Naturellement! Pârvu a convoqué tout le village. Il a crié à tue-tête, il m'a insultée!

— Il t'a insultée, Sanda! Et tu ne m'en avais rien dit!

— Cela m'est bien égal, je lui ai rendu sa monnaie!

Digitized by Google

— L'orgueil vous perdra bientôt! dit une voix soudaine qui les fit toutes deux tressaillir d'effroi. C'était le notaire : un long nez, de gros yeux de grenouille et des lunettes.

— Je viens voir si je ne trouverai pas ici deux morceaux de cuir de vache, enlevés à leur légitime propriétaire.

— Où étiez-vous donc quand on a mis le feu notre grange? dit Sanda.

— Ah! par malheur, j'étais en ville.

— Alors, je vous conseille d'y retourner bien vite avant que mon frère n'apprenne que vous avez montré votre nez chez nous. D'ailleurs, cherchez tant qu'il vous plaira.

Elle avait mis à l'abri les deux morceaux de cuir et avait déjà commencé à les tanner.

— Salue ton frère de ma part et dis-lui qu'il prenne garde de tomber aux mains de la justice.

Le notaire s'éloigna.

— Nous nous faisons justice nous-mêmes! fit Sanda entre ses dents.

Peu de jours après, elle eut une course à faire. Elle voulait porter quelques poules à une

Digitized by Google

ferme éloignée et elle partit, ses volailles pendues par les pattes, la tête en bas, à un bâton posé sur ses épaules. Il faisait chaud et les pauvres bêtes laissaient retomber languissamment leurs têtes qui effleuraient, comme des coquelicots empourprés, les blés en fleurs, dont le pollen volait en nuage de fine poussière. Autrefois, Sanda allait toujours à cheval, les volailles accrochées à sa selle; mais ils avaient dû vendre un de leurs chevaux, et Dragomir montait l'autre.

D'un pas léger, la jeune fille marchait sous ce soleil brûlant, qui faisait reluire comme de l'or mat le plumage brun de ses poules. Sa chemise blanche se voyait de fort loin. L'atmosphère avait cet éclat jaunâtre qui n'appartient qu'à l'Orient; on l'eût dit saturée de rayons en poudre; au bord de l'horizon, elle semblait vibrer comme au-dessus d'un four à chaux. Les grillons faisaient un bruit assourdissant, pour couvrir le coassement des grenouilles et le sifflement des crapauds.

Sanda se hâta de gagner la forêt, qui, tout le long du fleuve, offrait l'ombre épaisse de ses

Digitized by Google

arbres si vieux que beaucoup tombaient de vétusté, et son beau tapis de mousse, moelleux aux pieds nus. Sanda n'entendait pas qu'on la suivait. C'était Pârvu qui se glissait à travers les buissons comme un chasseur après un coq de bruyère, et dont les pieds également nus couraient sans bruit sur la mousse. Soudain la jeune fille perçut tout près de son oreille un souffle haletant ; elle n'eut pas le temps de se retourner ; elle reçut dans les jarrets un coup brusque, qui la fit tomber en avant, et Pârvu mit le genou sur son dos. Il tira un couteau de sa ceinture. Sanda vit briller l'acier et se crut morte. Mais elle sentit qu'il détachait la lourde couronne de tresses qui faisait deux fois le tour de sa tête ; un instant après, il les brandissait en l'air ; il les avait tranchées dans le cou, et lui en fouettait le visage. Blême de rage, il n'avait pas prononcé un seul mot.

— Suis-je trop faible pour venir à bout de toi ? dit-il enfin d'une voix étranglée. Honte pour honte ! Tête rasée, fille déshonorée ! Tu n'oseras plus te montrer. Ta langue devra s'user au logis, insolente ! diablesse !

Digitized by Google

A chaque mot, il lui flagellait la figure, et faisait claquer les longs cheveux dans l'air, comme un fouet ; Sanda se tordait, se débattait en vain ; il la lâcha seulement quand son bras fut tout à fait las. Elle avait caché son visage dans la mousse et demeurait comme morte. Alors Pârvu se leva ; le sang revenait à ses joues et à ses lèvres. Sanda se redressa d'un bond ; il l'attendit de pied ferme, croyant qu'elle allait se précipiter sur lui comme une jeune lionne. Mais elle s'appuya contre un arbre, ensevelit son visage dans ses vastes manches de toile et éclata en sanglots amers, de vrais sanglots d'enfant. Pârvu demeurait indécis et stupide, pareil à un gamin qu'on vient de corriger ; ses yeux allaient des magnifiques cheveux noirs qui s'enroulaient dans sa main au mouchoir jaune arraché par lui et jeté sur la mousse, où un rayon de soleil faisait jouer l'ombre tremblante du feuillage des hêtres. Une bergeronnette s'approcha en sautillant ; la tête penchée de côté, elle examina les poules gisant à terre et traînant dans la poussière leurs crêtes rouges.

La belle fille continuait à sangloter, comme

Digitized by Google

si elle avait perdu à jamais la force et la joie de vivre. Pârvu restait à la regarder ; il voyait qu'elle était fort belle, et un singulier frisson, au contact de ces cheveux qu'il tenait, semblait lui remonter le long du bras jusqu'au cœur et lui couper la respiration. Il se trouvait méprisable, lâche, honteusement criminel. Sa haine était partie, sa rancune oubliée. Il avait insulté une enfant et ne pouvait lui rendre ses cheveux, quoiqu'il eût volontiers donné sa vache, toutes ses vaches. pour cela ! Il s'était attendu à tout, à une scène de fureur, à un coup de couteau, à une morsure, à tout, excepté à ces larmes désolées, qui le réduisaient à l'impuissance.

Enfin Sanda se redressa, ramassa son mouchoir dont elle s'enveloppa la tête jusqu'aux sourcils et s'enfuit à travers bois, sans un regard ni une parole, aussi vite que ses pieds purent la porter.

Pârvu regardait, très irrésolu, les cheveux qu'il tenait à la main. Allait-il les laisser là, ou les jeter dans la rivière ? Soudain, il les roula et les mit dans sa poitrine. Alors, il reprit la

Digitized by Google

route du village, s'efforçant de garder un air indifférent ; mais les cheveux touchaient son cœur ; il sentait sans cesse leur caresse douce, étrange, quelque chose de très jeune et de très charmant. Une fois chez lui, il ouvrit son coffre, le vida, y plaça soigneusement les cheveux tout au fond, puis entassa dessus ses effets, referma le coffre et prit la clef sur lui, ce qu'il n'avait encore jamais fait, ne possédant rien de précieux.

Le soleil, à son déclin, apparaissait entre les grands troncs comme un œil lumineux. Sanda se glissait d'arbre en arbre, semblable à un daim effaré, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la place où ses malheureuses poules étaient restées, le bec ouvert, prêtes à mourir de soif. Elle choisit une large feuille qu'elle remplit au ruisseau, et leur versa des gouttes d'eau sur la langue. Quand elles furent ranimées, elle les rechargea sur son épaule, et les emporta à grandes enjambées, non sans jeter derrière elle des regards craintifs.

Elle les remit à une paysanne qui, de très grand matin, avant le jour, devait s'en aller au

Digitized by Google

marché de la ville. Au retour, elle se lava les mains, les pieds et le visage dans le ruisseau. Les gouttes d'eau fraîche suspendues à ses longs cils calmèrent la cuisson de ses paupières gonflées de larmes. Elle rentra dans la forêt; la nuit noire l'enveloppa. Elle se sentit soulagée; personne ne pouvait la voir. En arrivant au lieu témoin de la lutte et de sa honteuse défaite, elle s'assit sur un arbre renversé et repassa le tout dans sa mémoire. Pour la première fois, elle songea que Pârvu, un homme et son ennemi mortel, l'avait vue pleurer. Qui donc pouvait se vanter d'avoir jamais arraché une larme à Sanda? Sanda plus forte que tous les garçons, Sanda qui avait défié les voleurs, elle avait versé des larmes, et devant qui ? Les joues lui brûlaient tellement qu'elle dut détacher son mouchoir et ensuite l'ôter tout à fait; elle dénoua en outre le cordon de sa chemise, car les veines de son cou étaient gonflées à éclater.

Elle aurait dû l'étrangler, le poignarder, l'égorger! Il lui avait fait la plus grande injure qu'on puisse faire à une fille, et elle, qui toute

Digitized by Google

sa vie n'avait songé qu'à la vengeance, n'avait su en un tel moment que pleurer et s'enfuir, comme un enfant coupable devant le maître redouté. Elle passa les doigts dans les épaisses mèches tout emmêlées qui lui pendaient sur les yeux et ressentit une impression nouvelle, un bien-être inconnu, à pouvoir secouer sa crinière comme un poulain. Il lui sembla être devenue un garçon et avoir le droit de se montrer plus indomptable et plus sauvage que jamais, à présent que ses longs cheveux n'étaient plus là pour lui rappeler sa condition de femme. Mais, au milieu de ces pensées, l'image de Pârvu grandissait toujours en elle, Pârvu, le premier qui l'eût contrainte à plier, qui lui eût fait sentir un maître, qui eût été plus fort qu'elle, capable de la maltraiter et de la faire pleurer. Elle ne l'avait pas regardé en s'enfuyant; elle avait les paupières baissées, et cependant elle l'avait bien vu, là-bas, les cheveux dans sa main et les yeux troubles. Le sang empourpra de nouveau les joues de Sanda. Qu'étaient devenues ses tresses? Il les avait sans doute jetées dans l'Olto? Pourquoi, du moins, ne lui avait-elle pas

Digitized by Google

arraché sa chevelure ? A quoi avait-elle pensé, de la lui laisser ! Elle appuya son coude sur son genou, enfonça tous ses doigts dans ses cheveux courts et se mit à réfléchir.

La nuit devenait toujours plus profonde : il régnait dans la forêt un grand silence, comme si des milliers et des milliers d'êtres vivants n'y eussent pas respiré. Sanda frissonna légèrement, en songeant aux doigts de fer qui avaient saisi ses tresses, au froid de l'acier sur son cou, et à ce moment où elle avait cru mourir.

Il l'avait tenue en sa puissance ; il pouvait l'égorger comme un agneau ! Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?... Plutôt la mort mille fois que cette honte et cette ignominie ! Et cependant elle était heureuse de respirer, d'entendre son cœur battre, au lieu d'être étendue, raide et glacée dans la mort. Il lui avait en quelque sorte fait présent de la vie, ce voleur, ce brigand, ce scélérat ! Elle sentait encore l'acier sur son cou, et elle dut y porter la main, pour s'assurer qu'elle n'avait pas la plus légère blessure. Comme ses cheveux avaient grincé sous le couteau ! Quel bruissement dans ses oreilles, quand il avait

mis le genou sur elle, l'étouffant sous son poids! Il lui avait fouetté le visage avec ses propres cheveux, comme avec des lanières, et ensuite il l'avait silencieusement regardée pleurer! Pourquoi ne pas l'avoir raillée, l'avoir maltraitée encore? Pourquoi n'avoir pas ri de joie à cette vengeance si complète? Les doigts de Sanda persistaient à ravager sa courte chevelure. Elle revoyait Pârvu déconcerté, irrésolu, attachant sur elle de grands yeux, et le sang montait par vagues aux joues de Sanda. Désormais elle aurait honte devant lui; elle baisserait les paupières si elle le rencontrait. Du reste, elle ne pourrait le rencontrer, car elle ne sortirait plus de sa maison!

L'obscurité épaississait toujours. Sanda s'aperçut tout d'un coup qu'il lui était impossible de distinguer les arbres ni les sentiers. Il lui fallait donc rester à sa place jusqu'aux premières lueurs du jour. Le temps ne lui parut pas long, quoiqu'elle ne cessât de penser à la même chose. Par instants, elle sentait battre toutes ses artères, au cou, aux mains, aux

Digitized by Google

pieds ; son cœur palpitait à l'étouffer ; puis tout cessait, et elle reprenait ses efforts pour combiner avec calme une vengeance digne de l'injure. Mais elle n'y parvenait pas. Elle ne pouvait ni penser ni vouloir ; sa volonté était comme liée. Sans contredit il y avait là un sortilège : elle demeurerait en sa puissance tant qu'elle n'aurait pu lui reprendre ses cheveux. Mais les avait-il gardés ? Pourquoi s'imaginer qu'il les avait gardés ? Parce qu'il ne les avait pas lancés aussitôt loin de lui ? Il avait pu les jeter ensuite, et les corbeaux les prendraient pour garnir leurs nids, comme si elle était morte et devenue la proie des bêtes sauvages. Plutôt cent fois qu'il les gardât ! Là-dessus elle se reprit à pleurer, sans savoir pourquoi, mais elle pleura et sanglota longtemps.

Soudain elle crut entendre, loin, bien loin, le chant du coq. Déjà ! La nuit était donc passée ? En effet, on commençait à distinguer vaguement la forme des arbres. Elle se leva brusquement, rattacha son mouchoir et se dirigea vers le village, aussi vite que la clarté, encore indécise, le lui permit.

Digitized by Google

Le coq chanta de nouveau ; et, de bas en haut, une aurore froide et grise gagna lentement toute l'étendue du ciel, au sommet duquel scintillaient encore les dernières étoiles. Lorsque Sanda rentra dans la maison, son frère, le visage sombre, se dressa devant elle.

— Depuis quand cours-tu ainsi la nuit? demanda-t-il, brutalement.

— Depuis que je n'ose plus me montrer en plein jour, répliqua-t-elle d'une voix dure.

Elle arracha son mouchoir et secoua ses cheveux.

Dragomir étouffa une malédiction.

— Venge-moi ! cria Sanda, qui disparut dans la cuisine, en frappant la porte derrière elle.

Dragomir n'eut pas besoin de demander quel était l'auteur de l'injure. Il sortit de bonne heure, pour ne plus entendre les lamentations d'Anca, qui se désolait en voyant la tête de Sanda dépouillée de sa parure, navrée que sa jolie sœur fût devenue si laide. Sanda elle-même coupa court à ses plaintes :

— Gémir n'y changera rien ! Je ferai la

Digitized by Google

besogne de la maison et tu te chargeras des courses, car je ne me montrerai à personne.

Sanda travaillait avec plus d'ardeur que jamais. Elle remplaçait sa belle-sœur au métier à tisser ; celle-ci, en échange, devait aller chercher l'eau et pourvoir aux achats nécessaires, ainsi qu'à la vente de l'étoffe fabriquée.

Dragomir allait partout, ne songeant qu'à sa vengeance, quand il s'aperçut qu'on l'évitait, que le vide se faisait dès qu'il paraissait, qu'on lui répondait de mauvaise grâce, ne lui adressant jamais la parole. Pârvu avait gagné tout le village à sa cause, ce qui ne lui était pas difficile, à lui, riche et savant. L'amertume de Dragomir grandissait de jour en jour.

— Faut-il mettre le feu à sa maison, Sanda?

— Non, ce ne serait pas une vengeance, on lui en rebâtirait une autre : c'est la maison d'école.

— Faut-il rendre son cheval boiteux ?

— Il en achèterait un autre, il a de l'argent.

— Faut-il le tuer d'un coup de fusil ?

— On t'enverrait aux mines !

— Faut-il brûler son colza ?

— Il lui resterait assez de maïs.

Digitized by Google

Dragomir ne pouvait trouver aucune vengeance qui satisfît Sanda. Elle avait des objections à tout, mais elle ne trouvait rien elle-même quand il lui demandait un conseil.

Elle avait brisé et écrasé sous ses pieds, après y avoir aperçu une seule fois son visage, un tout petit miroir qu'elle possédait. Ses cheveux noirs, ébouriffés, ses yeux très grands, lui donnaient l'aspect d'une tête de Méduse; elle avait peur de sa propre image. Elle espérait d'ailleurs écraser, avec le petit miroir, l'interrogateur mystérieux qui, au dedans d'elle, s'informait sans cesse de sa haine et ne la trouvait plus aussi grande, aussi profonde qu'elle aurait dû être. Sanda s'interrompait tout à coup dans ses moments de plus grande activité et demeurait perdue dans son rêve, les yeux fixes. Puis elle se secouait et reprenait à la hâte son travail.

— Ancuza, dit un soir Dragomir, Pârvu est trop fort pour moi; il a excité contre moi tout le pays. Chacun m'évite; je ne puis conclure aucune affaire. Il vaut mieux que je quitte le village et que j'aille chercher du

Digitized by Google

travail ailleurs, jusqu'à ce que cette histoire soit un peu oubliée.

— Et nous ? demanda la jeune femme.

— Vous resterez ici, et vous veillerez sur mon bien.

Anca soupira. Ses angoisses étaient si grandes qu'elle ne savait plus ce qui valait le mieux pour elle-même. Elle avait renoncé à toute joie en ce monde ; son seul bonheur était de serrer son enfant sur son sein et d'écouter ses chers gazouillements. Elle y répondait avec une tristesse douce, et souvent elle s'épouvantait de la tendresse trop brusque de Dragomir pour son fils. Sanda aussi, attirait violemment l'enfant à elle s'il pleurait, et le repoussait avec dédain.

— Il ne sera pas de notre race ; ce sera de la *mamaliga* (bouillie de maïs), tout comme sa mère !

Un jour que Dragomir traversait le village, une pierre lancée l'atteignit et donna le signal à une grêle d'autres pierres dont l'accablèrent les gamins qui sortaient de l'école. Il ramassa les cailloux, visa les enfants et leur riposta

Digitized by Google

si bien qu'ils s'enfuirent en hurlant. Un des garçons avait l'œil hors de la tête ; une fillette était gravement blessée à la cheville ; un autre enfant avait un trou au front. La main de Dragomir était habituée à frapper juste. Il y eut un véritable soulèvement dans le village. Les parents l'accusèrent près du notaire, demandèrent des dommages et intérêts. On confisqua ce qui lui restait, puisqu'il était incapable de payer ; bientôt il fut pourchassé comme une bête fauve.

— Sanda, dit-il, tu es plus forte que bien des hommes. Je te confie ma femme et mon fils. Il faut que je parte ! Tout ira mieux pour vous, quand je ne serai plus là ! Mais vous ne demeurerez pas sans vengeance : seulement, ils sont à cette heure trop nombreux contre moi. Ce maître d'école, que le diable emporte, les a tous mis de son parti. Il faut que je parte !

Sanda fit un signe d'acquiescement et lui prit l'enfant des bras. Anca s'enfuit dans la maison pour ne pas le voir partir.

Pârvu tordit, en souriant, sa moustache,

Digitized by Google

lorsqu'il apprit que Dragomir avait disparu du village. Il s'étonnait seulement de ne rien voir venir de cette vengeance qu'il attendait à toute heure. Souvent il ouvrait son coffre et touchait les cheveux de Sanda. Il aurait voulu les jeter pour conjurer le mauvais sort ; mais ce mauvais sort avait une si étrange douceur... pourquoi l'écarter de lui ?

Il pensait à la vengeance suspendue sur sa tête et souriait en caressant les cheveux : il revoyait la belle jeune fille en pleurs appuyée à son arbre, et il était pris d'un tel désir de la contempler encore qu'il lui semblait qu'elle l'attirait avec des chaînes. Il avait châtié, humilié jusqu'à la poussière, la fille la plus forte et la plus fière du village ; il se sentait un héros, et, à côté de cela, il était possédé du besoin de la prendre dans ses bras et de la caresser, comme un enfant qu'on vient de punir.

C'étaient les vacances, véritable délivrance pour le maître et les écoliers, par ces pénibles chaleurs. Sanda ne parut ni parmi les moissonneuses ni à la tonte des moutons ; Anca fit sa

Digitized by Google

besogne, mais beaucoup moins bien qu'elles La jeune femme était d'ailleurs épuisée : elle passait les nuits à écouter si elle n'entendrait pas revenir son mari. Il revenait, en effet, par les beaux clairs de lune, pieds nus, sur un cheval sans selle ni bride ; il revenait pour surveiller sa femme car il était férocement jaloux et avait déjà levé plus d'une fois son fouet sur elle, quand il s'imaginait qu'elle avait eu un regard pour celui-ci ou celui-là. Du reste, Anca trouvait cela tout naturel. Sa propre sœur n'avait-elle pas réclamé le divorce du seigneur de son village, parce que son beau et bon mari ne l'avait pas battue une seule fois en trois ans de mariage ?

— Il ne m'aime pas, il n'est pas même jaloux ; je veux divorcer.

Sur quoi, le seigneur avait exhorté l'époux trop indifférent :

— Prends-la donc par ses tresses et traîne-la par terre, puisqu'elle en a envie !

— Ah ! notre maître ! je ne puis pas, elle est si belle ; ça me ferait trop de pitié !

Anca pouvait se déclarer satisfaite ; elle

Digitized by Google

avait assez souvent senti la lourde main de son mari, et elle savait qu'elle serait la proie de la mort, si elle paraissait seulement oublier ses devoirs.

Dragomir revint encore une fois, à bride abattue, par une nuit de pleine lune. Voulant être sûr de son fait, il laissa son cheval à quelque distance et se glissa dans les buissons. Il vit un homme tourner sans bruit autour de sa maison, et, de rage et de frayeur, son cœur cessa de battre. Les yeux étincelants, la main sur le couteau, il épia l'intrus... et le reconnut... Pârvu ! Que venait-il faire? Mettre le feu à la maison, assassiner l'enfant, séduire la femme? Rien de bon ne l'amenait au seuil de son ennemi.

Pârvu frappa doucement à la petite fenêtre de la cuisine.

— Sanda ! dit-il à demi-voix, Sanda, écoute-moi !

Il attendit. Dragomir attendait aussi.

— Sanda, je ne veux pas te faire de mal ; écoute-moi seulement.

La petite fenêtre s'ouvrit brusquement et

Digitized by Google

Sanda parut, dans un rayon de lune, les joues pourpres sous ses cheveux emmêlés, ainsi qu'un enfant qu'on tire de son berceau.

— Que veux-tu encore de moi ?

Elle voulait être fière et hautaine ; mais sa voix tremblait, sa poitrine se soulevait, haletante.

— Je veux que tu me pardonnes.

Sanda partit d'un éclat de rire bref et rauque.

— Depuis quand ce mot est-il d'usage entre nous ? Nous ne le connaissons pas.

— Sanda, je n'ai plus de repos. Tes cheveux m'ont ensorcelé !

— Alors, rends-les-moi !

— Oh ! te les rendre ? Certes, non ! Je les ai pris, ils sont à moi.

— Comme le bien volé est au voleur.

— A quoi te serviront-ils, si je te les rapporte ?

— Je les mettrai autour de ma tête et j'irai danser à l'*hora,* au lieu de me cacher comme un hibou.

— Alors, je les garde. Tu es trop belle,

Digitized by Google

tu n'iras pas à l'*hora*. Je veux que personne ne te voie.

Dans sa cachette, Dragomir se pinçait les lèvres comme s'il voulait siffler longuement. Un sourire diabolique se jouait dans ses yeux ; il murmura :

— A présent, je te tiens ! Tu es perdu !

Sanda jeta sur Pârvu un regard rapide et craintif.

— Depuis quand me donnes-tu des ordres ? dit-elle, sur un ton de défi.

— Depuis que je t'ai vaincue, Sanda ! Tu es tombée en mon pouvoir, tu ne peux plus t'en délivrer.

Elle voulut repousser la fenêtre, mais il avait placé son bras à l'intérieur.

— N'essaie pas, mauvaise tête ! Je resterai tant que je voudrai.

— Si mon frère te voyait ! s'écria Sanda.

Pârvu se mit à rire.

— Crois-tu que j'aie peur de lui, comme tu as peur de moi ?

— Je n'ai pas peur de toi, pas un instant !

— Pourquoi trembles-tu donc ? Pourquoi ton

Digitized by Google

cœur bat-il si fort que les veines de ton cou se gonflent et que ta chemise se soulève sur ta poitrine ?

— Parce que je ne suis pas encore vengée.

Dragomir sourit dans l'ombre :

— Tu auras ta vengeance, dès que tu le tiendras dans tes filets.

Pârvu, devenu très grave, dit à demi-voix :

— Tu es vengée, mais tu ne le sais pas.

— Écoute... murmura Sanda. Quel est ce bruit?

— Un hibou, ou quelque chauve-souris.

— Non, j'ai entendu rire et respirer.

— Ce sont des pigeons sauvages. Sanda, avoir peur ? Qui l'aurait cru? Depuis quand ?

— Depuis que j'ai perdu mes cheveux.

— Ils repoussent comme du blé nouveau.

Il voulut saisir ses boucles ; Sanda recula.

— Si seulement j'étais devenue un garçon !

— Que ferais-tu, alors?

— Je te poignarderais.

— Vraiment! voici mon couteau, tue-moi!

Il mit dans sa main la large lame. Sanda la contempla, étincelante sous les rayons de

Digitized by Google

lune ; son regard chercha Pârvu, qui attendait devant elle, avec calme, toujours appuyé à l'embasure.

— Je ne suis qu'une fille ! dit-elle, entre ses dents.

Elle ferma violemment le couteau et le lui rendit.

— Sanda ! Sanda ! où es-tu ? appela la voix d'Anca.

Sanda disparut en un clin d'œil. Pârvu demeura quelques moments encore plongé dans ses pensées ; il soupirait et souriait. Il ne voyait pas les yeux de Dragomir étinceler dans le buisson, il ne voyait que cette superbe fille, dont il était amoureux fou. Il aurait volontiers reçu de sa main le coup de couteau, car ensuite il l'aurait prise dans ses bras et couverte de baisers, tant qu'il aurait eu une goutte de sang dans les veines. Pourquoi ne l'avait-elle pas frappé ? Une joie folle lui brûlait la poitrine, à cette seule pensée qu'il la tenait réellement en son pouvoir. Doucement, il referma la petite fenêtre et s'éloigna.

Anca avait eu un rêve effrayant ; il était impos-

sible de la calmer. Enfin, elle se rendormit; Sanda rentra dans la cuisine, rouvrit sa fenêtre, et, se penchant, regarda longuement au dehors! Il lui sembla entendre le trot d'un cheval se perdre dans le lointain. Ce bruit finit par se confondre avec la voix du fleuve, qui le couvrit tout à fait. Sanda appuya sa joue sur sa main et repassa tout ce qu'elle avait éprouvé, pendant que Pârvu, en face d'elle, attendait son coup de mort. Quel sentiment avait paralysé sa main et fait taire sa soif de vengeance?

Comme des nuages sur la lune, les pensées se chassaient à travers son cerveau; elle finit par frissonner et, s'imaginant que la nuit était froide, elle referma la fenêtre, puis se coucha sur son banc, accoutumée à s'endormir aussitôt.

Mais, ce soir, le sommeil ne venait pas. Elle se retournait sans cesse; bientôt, elle eut chaud à étouffer. Alors elle se leva, sortit sans bruit de la maison, descendit jusqu'au fleuve et s'assit sur le bord. Des truites argentées sautaient au clair de lune; les vagues passaient, avec leur couronne écumante; Sanda les voyait venir et se briser toujours contre le même

Digitized by Google

rocher. Il lui semblait être une de ces vagues, et Pârvu était le rocher, tandis qu'elle avait cru l'entraîner comme un caillou. Elle rabattit ses cheveux sur ses yeux, puis les repoussa en arrière. Elle avait tremblé sous son regard comme un enfant. Où donc avait-elle pris ce cœur de lièvre ? Lorsqu'il s'était précipité sur elle avec fureur, auprès du puits, l'autre fois, elle l'avait traité si dédaigneusement !

Alors, elle songea à la vache qu'on avait dû tuer, et elle fut prise d'une étrange pitié pour la pauvre bête, sentiment tout nouveau qu'elle n'avait encore jamais éprouvé et jamais compris chez les autres. Sa pensée retourna vers Pârvu, vers le moment où il avait trouvé son frère assassiné. Qu'avait-il fait? Qu'avait-il ressenti? Il sembla tout d'un coup à Sanda qu'elle ne pouvait plus aimer autant Dragomir, parce qu'il avait tué le jeune frère de Pârvu. Celui-ci avait-il crié ? S'était-il arraché les cheveux? Avait-il appelé son frère mort ? L'avait-il couvert de baisers ? Les longs cils de Sanda se mouillèrent. Elle se leva d'un bond et s'en alla plus loin pour échapper à ces pensées.

Mais ces pensées la suivaient à la trace, la raillaient, la torturaient et la consumaient, de si mauvaises pensées qu'elle ramena ses cheveux sur ses yeux, pour que la lune ne pût les lire dans son regard.

. . . . . .

— Hé! Sanda! oie plumée! moineau sans ailes! crièrent derrière elle quelques enfants, un matin qu'elle s'était attardée au puits.

D'ordinaire, elle y allait toujours avant le lever du soleil. C'était encore la faute de ces sottes idées qui lui venaient au milieu de son travail, ne lui laissant ni trêve ni repos. Le sang lui monta au visage, et, comme un grand chien de race après lequel aboie une troupe de roquets, elle ne détourna pas la tête et suivit son chemin. La troupe de ses persécuteurs grossissait de minute en minute, et le bruit se gonflait ainsi qu'un ruisseau après l'orage.

— Rôtira-t-on la poule?

— Qu'as-tu fait de ta laine, pauvre agneau?

— Rasée! plumée!

— Mouton de la Saint-Jean!

Tous criaient à la fois. Brusquement, le

Digitized by Google

silence se fit, car, semblable à l'ange exterminateur, Pârvu avait surgi, armé de sa longue baguette et distribuant de droite et de gauche des coups si bien appliqués, qu'ils nettoyèrent en peu d'instants la place.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

Des têtes curieuses s'allongeaient derrière les murs et les palissades. Les écoliers avaient cru que leur maître serait ravi de les voir insulter Sanda ; et à présent, cela ne lui convenait plus !

Sanda continuait son chemin sans mot dire.

— Les odieux gamins ! reprit Pârvu.

— C'est ton ouvrage, fit la jeune fille.

— Puis-je t'accompagner, pour qu'ils ne recommencent pas ?

— Merci ! J'aime mieux aller seule, et il m'est fort égal qu'ils crient après moi, répondit-elle, vertement.

Pârvu demeura comme enraciné au sol, regardant l'orgueilleuse fille. Elle s'en allait sans se retourner, mais ces paroles chantaient encore à ses oreilles, devenues toutes roses. Les enfants restaient tellement stupéfaits, qu'ils

Digitized by Google

suivirent longtemps des yeux les deux ennemis, s'éloignant dans des directions opposées.

— Vois donc! il voudrait lui faire la conduite! chuchotaient deux fillettes entre elles.

— Et elle ne demanderait pas mieux! fit derrière leur dos, un garçon qu'elles n'avaient pas aperçu.

Elles poussèrent un cri et se fermèrent mutuellement la bouche, en riant comme des folles.

Dragomir revint encore une fois, comme un fantôme, à travers la nuit noire : il vit sa sœur sortir de la maison dès que Pârvu frappa aux carreaux de la fenêtre; il vit ce dernier prendre Sanda dans ses bras, sans qu'elle fît de résistance. Dragomir se mordit le doigt si fort que l'empreinte de ses dents y resta marquée; il étouffa la malédiction qui lui venait aux lèvres, pour mieux entendre ce qu'ils allaient dire. Mais tous deux passèrent devant lui et se perdirent dans la forêt, parlant très bas, à la manière des amants. Dragomir avait déjà la main au couteau, prêt à s'élancer sur Pârvu, comme un tigre, et à lui enfoncer la

Digitized by Google

lame entre les épaules. Cependant il se ravisa ; il était sûr de sa proie ; avec un peu de vigilance, il pouvait la laisser aller et jouer avec elle. Pendant des semaines, il jouirait de sa vengeance ; l'eau lui viendrait à la bouche en y songeant ; un frisson délicieux lui courrait le long des moelles. C'était prolonger le plaisir : son adversaire mort, tout serait bien fini ; l'existence n'aurait plus de charme. Il se faisait aussi une fête de torturer longuement sa sœur, de la tuer à petit feu. Sa cruauté saurait inventer un châtiment digne du crime.

Sanda était devenue rêveuse et taciturne. Elle entendait bien ce que lui disait Anca, mais elle n'en comprenait pas le sens. Les paroles frappaient son oreille comme un bruit désagréable au milieu d'un monde d'autres sensations, d'autant que ces paroles étaient le plus souvent des plaintes :

— Pourquoi Dragomir ne revient-il plus?

— Il reviendra bientôt, répétait Sanda avec impatience.

— Sanda, disait la jeune femme, les yeux dilatés, je fais des rêves terribles ! Si cet affreux

Digitized by Google

Pârvu avait tué mon mari ! Sanda, je ne le supporterais pas.

— Et que ferais-tu, alors ? demanda Sanda d'un ton si froid et si distrait que sa belle-sœur sentit ses terreurs s'en accroître. Elle la saisit par l'épaule et la secoua.

— Sanda, mon mari est mort et tu le sais !

— Non, il n'est pas mort et personne ne le tuera.

— Comment peux-tu en être si sûre ?

— Je le sais.

Aucune supplication ne put lui arracher un mot de plus ; elle demeura comme un sphinx impénétrable et glacé, fixant dans le vide ses grands yeux las. Tout lui était devenu indifférent : le frère, la sœur, l'enfant, tout ! Une seule pensée ne la quittait ni jour ni nuit, et elle demeurait assise à terre, les bras croisés sur ses genoux. Jamais elle n'avait trouvé le travail aussi fatigant que cette oisiveté. Enfin, Anca lui criait de se mettre au métier, ou elles n'auraient bientôt plus de quoi manger ! Sanda se levait lentement, et tissait pendant des heures avec le même regard fixe, sans souffler mot.

Digitized by Google

La pauvre petite Anca finissait par avoir peur d'elle et pleurait tout bas. Une ou deux fois, elle avait essayé de mettre son enfant sur les genoux de la jeune fille absorbée, mais celle-ci l'avait repoussé avec un geste d'horreur et s'était enfuie dans le bois. Elle courait le long de l'Olto jusqu'à une cabane éloignée, couverte de mousse et tombant en ruines, où demeurait une mystérieuse vieille, tireuse de cartes et sorcière, qui s'entendait en outre à préparer des philtres d'amour et plusieurs sortes de remèdes avec des herbes. Pas une âme ne savait ce que Sanda allait faire là ; on ne se vantait pas d'ordinaire de ses visites à la vieille. Anca trouvait sa belle-sœur toujours plus pâle, et elle finit par lui demander timidement si elle était malade.

— Moi ? Pourquoi cela ? Je vais bien.

— Pourquoi donc es-tu pâle à faire peur ?

— Parce que je ne me farde pas comme les autres.

— Si tu me disais ce qui t'afflige, je pourrais peut-être t'aider.

— Je voudrais bien savoir à quoi tu es bonne !

Digitized by Google

Tu n'as pas pour trois paras d'intelligence ni de volonté.

— Vous êtes bien plus habiles que moi, vous deux, je le sais ; mais cette habileté ne vous a guère porté bonheur.

— Notre bonheur est un bonheur étrange, comme le vent qui abat une forêt.

Les semaines passaient ; Dragomir attendait. Un soir, les deux amants s'arrêtèrent tout près de sa cachette ; et il entendit sa sœur, jadis si fière, murmurer :

— Pârvu, j'ai peur.

— Toi, avoir peur, mon enfant? Ne suis-je pas là ?

— Je n'ai pas peur pour moi, mais pour toi. Mon frère se tient trop tranquille ; on n'entend plus parler de lui. S'il découvrait notre secret...

— La forêt est grande et la nuit sombre.

— Il est comme le lynx, il voit la nuit et franchit d'un bond les distances.

— Je suis fort et armé.

— Il saisira le seul moment où tu seras sans défense. Je ne puis plus vivre ainsi ; je meurs d'angoisse ! Depuis des semaines, je n'ai pas

Digitized by Google

dormi un instant. Mes yeux restent ouverts et secs; je ne puis plus les refermer. Et je voudrais tant dormir!

Son accent était celui d'un enfant lassé; elle se serra contre la poitrine de Pârvu, qui l'étreignit passionnément. Dragomir retint son souffle.

— Fuyons, alors! dit enfin Pârvu.

— Oui, oui! fuyons! Au delà des frontières, personne ne nous connaîtra, personne ne nous trouvera!

Elle parlait avec une ardeur fiévreuse et se suspendait au cou du bien-aimé, comme si elle sentait un abîme au-dessous d'elle.

— Dimanche soir, je serai avec mon cheval près du puits. Nous fuirons, et avant que le coq chante, nous serons bien loin dans la montagne. Au lever du soleil, nous aurons passé la frontière.

— Ah! soupira Sanda, avec une satisfaction profonde. Alors je n'aurai plus peur, plus jamais! Tu ne sais pas, Pârvu, comme c'est affreux, la peur! C'est un dragon, un monstre qui nous saisit et puis nous lâche, jusqu'à ce

qu'on se sente devenir chauve d'angoisses et que le dragon nous étrangle.

Pârvu sourit : — Non, je ne connais pas cela, car je n'ai encore jamais eu peur !

Et derrière lui étincelaient les yeux de son ennemi mortel.

Anca tomba malade et dut se mettre au lit. Sanda la soigna jour et nuit avec le plus grand zèle, mais, intérieurement, avec une frayeur affreuse que la maladie ne s'aggravât. Elle dit à son amant ses remords d'abandonner la pauvre faible créature.

— Bah ! il ne manque pas de voisines. Laisse-la mourir ! Ton frère n'aura que ce qu'il mérite.

Sanda se rendit chez une voisine.

— Ma belle-sœur a une mauvaise fièvre et j'ai tant veillé près d'elle que je n'en puis plus de fatigue. Voulez-vous veiller cette nuit et me laisser dormir chez vous ?

— Volontiers ! que me donneras-tu pour cela ?

— Notre petite chèvre, et si vous venez plusieurs nuits, une pièce de toile.

Digitized by Google

— Je voudrais avec cela ton mouchoir rouge ; alors, je viendrai six nuits.

— C'est conclu, dit Sanda. Elle ôta le mouchoir, un présent de Pârvu, et le tendit à la femme. Celle-ci fut ravie que la jeune fille eût si aisément accepté ce marché exorbitant, mais elle garda son étonnement pour elle et ne dit pas non plus qu'elle trouvait Sanda bien changée.

Les lignes de son visage s'étaient creusées ; ses joues étaient pâles, ses yeux cerclés de noir comme si elle s'était peinte, ses paupières pesantes et gonflées, — peut-être par les veilles, si elle disait vrai.

La nuit était tiède et obscure : au ciel, une pluie d'étoiles filantes ; sur terre, une pluie de vers luisants. Il y avait comme de petits feux de joie dans les herbes, de grandes fusées dans l'air. Tout faisait silence et cependant tout n'était qu'éclat et mouvement, amour et mort. Les étoiles filantes étaient-elles, comme on le dit, des amants, se hâtant de se rejoindre pour un embrassement éternel ?

Pârvu attendait déjà près du puits avec son cheval, lorsque le pas léger de Sanda glissa sur

Digitized by Google

l'herbe. Un petit ver luisant s'était pris dans ses cheveux, sous son mouchoir et jetait sa lueur claire jusqu'aux sourcils de la jeune fille, comme une lampe perpétuelle au fond d'une grotte sombre. En dépit de la chaleur, elle tremblait de fièvre, et la main que saisit Pârvu était glacée.

— Pars-tu à regret? demanda-t-il, ardemment.

— Oh! non, de tout mon cœur! Mais mon angoisse est si grande. Vois-tu les étoiles tomber du ciel? La nôtre est peut-être parmi elles! Entends-tu mugir l'Olto, d'une voix irritée et sauvage, comme s'il réclamait une victime?

— Folle! ne me parle pas de tes histoires superstitieuses! On les oublie vite quand on sait lire. Tu ne te doutes pas que sur ton front, une flamme brille et que tu sembles toi-même une étoile lumineuse.

— Une flamme! Mon Dieu! mon cerveau va brûler.

— Enfant!

Il prit le ver luisant et le serra dans ses doigts; la flamme s'éteignit.

— Ce n'est qu'un pauvre insecte. Tu es aujour-

Digitized by Google

d'hui tout à fait déraisonnable; on ne peut te dire un mot! ajouta-t-il sévèrement.

Sanda appuyait les doigts sur ses paupières closes. Sans un mot de plus, il la prit par la taille et la jeta sur son cheval.

Dès le premier pas, l'animal buta et refusa d'avancer.

— Vois tu! un malheur nous menace! cria Sanda.

Mais Pârvu prit sa figure mauvaise, jura entre ses dents et donna au cheval un coup de cravache qui le fit bondir, lui laissant une marque sanglante.

Selon l'usage du pays, Sanda montait à la façon es hommes et elle était solide en selle. Tous deux tournèrent autour du village endormi, sans même faire aboyer un chien, et suivirent le bord du fleuve, pour le traverser, s'il fallait dissimuler leurs traces. Ils retournaient souvent la tête, mais personne ne les suivait.

A l'aurore, ils étaient bien loin dans les montagnes qui bornent la Transylvanie, et quand le premier rayon de soleil colora de rose la pointe des sommets, ils respirèrent : une demi-heure

Digitized by Google

encore, ils auraient franchi la frontière ! Sanda sourit pour la première fois à son compagnon, et son regard perdit son expression effarée.

— Tu vois, lui dit Pârvu, que tu t'effrayais à tort. Tout va bien !

Il avait à peine prononcé ce dernier mot que le visage pâle de Dragomir, contracté par la rage, surgit derrière un rocher. Les amants crurent voir un spectre ; mais avec ce cri : « Je te tiens ! » il s'élança sur Pârvu et lui plongea son large couteau dans la gorge, dans les yeux, insatiable de coups, retirant son arme pour frapper sans relâche, quand déjà l'ennemi râlait à terre.

Sanda avait sauté de cheval, et, comme paralysée, s'appuyant de tout son poids contre la selle, elle regardait avec une fascination terrible son frère acharné sur l'agonisant. Il se ruait après sa victime, lui arrachait les entrailles, lui coupait le nez, les oreilles, et recommençait à frapper, mais sans toucher au cœur, pour prolonger la torture.

Lorsqu'enfin Pârvu ne donna plus aucun

Digitized by Google

signe de vie, Dragomir, grimaçant, couvert de sang, se retourna vers Sanda.

— Merci, ma sœur, de me l'avoir livré. Nous voilà quittes avec lui à jamais ! Ris donc, Sanda !

Et le rire de Sanda s'éleva, si épouvantable, si prolongé, qu'il éveilla les échos de la montage, et que Dragomir, ce démon, fut lui-même pris de frayeur. Il voulut la saisir et la maltraiter ; mais elle évita son contact avec horreur, et le rire s'éteignit dans ce cri : « Du sang ! du sang ! »

— Voyons ! reste tranquille et pense à ce qu'il faut faire pour qu'on ne me prenne pas. A quoi me servira ma vengeance, si on m'envoie aux mines d'Ocna ?

Le regard de Sanda redevint fixe.

— Je sais un moyen de l'empêcher. Viens d'abord au fleuve laver tes habits, ton visage, tes cheveux ; alors tu seras débarrassé de ce sang.

Elle remonta à cheval, et sans regarder derrière elle, reprit le chemin par où elle était venue.

Digitized by Google

Dragomir la suivait rapidement, non sans s'assurer, par des coups d'œil jetés de tous côtés, que personne ne l'épiait. Il vit un vautour décrire des cercles à une grande hauteur, puis un second ; les oiseaux descendaient lentement.

— Ah ! fit-il, en saisissant la bride du cheval, qu'ils nettoient la place ! On pourra ensuite chercher longtemps.

A peine le vallon fut-il désert que les vautours commencèrent leur œuvre ; il en vint d'autres, jusqu'à quarante, et bientôt il n'y eut plus à la place du cadavre de Pârvu, que quelques os blanchissants.

— Que vais-je faire de toi ? dit Dragomir, menaçant sa sœur du regard.

Sanda ne répondit rien ; elle attacha les yeux sur lui avec la même indifférence que sur un rocher ou sur un arbre.

— Tu n'as donc pas peur de moi ?

— Peur ? De quoi aurais-je peur ?

— Du châtiment que je te réserve. Je te prépare un avant-goût de l'enfer, ma colombe ! Cela te fera du bien.

Digitized by Google

— Viens te laver, il faut te laver, ou tu iras aux mines d'Ocna, fit-elle tranquillement, comme s'il n'avait rien dit.

— Qu'est devenue ta crainte, Sanda? Tu étais comme un enfant, tu tremblais. Maintenant te voici en ma puissance ; tu sais que je sais tout, que je t'ai vue avec lui, et tu ne trembles plus?

— Viens vite, vite te laver, ou tu iras aux mines!

Ils sortirent du défilé et se trouvèrent au sommet des roos qui surplombaient l'Olto. Le fleuve mugissait avec des bonds sauvages, resserré entre les murailles énormes.

— Peut-on descendre par là? demanda Sanda.

— Non, fit Dragomir.

Il laissa aller le cheval et se pencha sur le bord pour mieux voir

— Va te laver!

Ces mots sifflèrent à son oreille ; les mains de fer de Sanda l'avaient saisi par la nuque et le lançaient dans le vide. Elle sauta de cheval et le regarda tomber. Son corps rebondit sur les pointes de rocher et disparut dans l'eau

bouillonnante. Sa main s'éleva un moment au-dessus des vagues, puis on ne vit plus rien. La masse des eaux recouvrait l'abîme profond qui l'avait englouti et se précipitait vers la vallée, emportant, au milieu de son écume et de son tonnerre, cet effroyable secret.

Anca s'était réveillée de son délire de plusieurs jours ; la voisine l'avait quittée pour retourner à son ménage, et elle demeurait tranquille, sans mouvement, avec la sensation de bien-être que donne parfois une extrême faiblesse. Tout à coup, une pierre tomba près de son lit. Elle tourna péniblement les yeux vers la fenêtre. La tête de Sanda apparut. Ses cheveux fous retombaient sur ses yeux ; elle montra dans un sourire ses dents étincelantes, fit un signe de tête et s'enfuit.

— Sanda ! cria la jeune femme, d'une voix éteinte.

Elle crut à un nouveau fantôme de la fièvre et se signa faiblement. Mais le caillou demeurait là : cette apparition était donc une réalité !

De longs jours se passèrent sans qu'on entendît parler d'elle. Le cheval de Pârvu revint, la

Digitized by Google

bride teinte de sang, s'arrêter à la porte de son maître ; puis des enfants accoururent un matin dire qu'ils avaient vu Sanda, assise dans le tronc creux d'un sapin. Elle ornait de fleurs sa tête et ses vêtements et elle chantait.

On chercha à découvrir ce qu'était devenu Pârvu, d'autant qu'on apprit du village voisin que Dragomir avait également disparu. Sanda allait le long du fleuve en chantant ; mais quand on approchait d'elle, elle s'enfuyait toujours. On plaça de la bouillie de maïs dans l'arbre creux, et l'on vint pendant qu'elle mangeait ; à toutes les questions, elle secoua ses cheveux et refusa de répondre. Anca vint aussi la supplier ; Sanda rit à sa vue, sans qu'un mot s'échappât de ses lèvres.

— « Sanda est devenue folle. Le cheval était couvert de sang ; que s'est-il passé ? »

On ne disait plus autre chose dans le village. Beaucoup de gens voulurent prendre Sanda chez eux, car on croit que loger des fous porte bonheur ; il fut impossible de lui faire quitter son arbre. Ses vêtements tombèrent en haillons. Avant l'hiver, on lui en apporta de neufs, qui

Digitized by Google

furent bientôt dans le même état ; leurs couleurs déteintes n'en étaient que plus pittoresques et elle les orna de feuilles jaunes et rouges et de branches de ronces, quand il n'y eut plus de fleurs. La neige tomba : elle ne sentait pas le froid. Les loups sortirent de la forêt : elle n'avait pas peur. Durant les clairs de lune, elle ne cessait de chanter, et quand elle ne se croyait pas observée, elle parlait sans s'arrêter :

— Viens, mon bien-aimé ! je te couronnerai de fleurs. Tu reposeras sur ma poitrine, si douce et si belle ! Viens, nous irons au fleuve laver nos habits. Nous irons au bois et nous nous aimerons, mon bien-aimé.

Une fois, elle disparut assez longtemps. Quand elle revint, elle rapportait un crâne qu'elle déposa dans son arbre. Elle le gardait des heures sur ses genoux, le baisait, le berçait, le couronnait de fleurs et lui chantait des chansons telles que celle-ci :

Feuille verte de bruyère,
Je t'ai bâti une cabane,
Sous les étoiles, sous les fleurs !

Digitized by Google

Viens, mon bien-aimé, où tout fleurit,
Viens au bois où le ruisseau coule,
Où l'amour brûlant s'apaise!
Je te couvrirai de fleurs,
J'appuierai ma joue sur ton cœur.
Je plongerai mes yeux dans tes yeux,
Te murmurant des mots d'amour!
Les clochettes des muguets sonnent la fête,
Des flocons de soleil nous éclairent;
Des vers luisants portent les flambeaux;
Les sapins chantent la litanie,
Et de tous les amours sans nombre
Le monde est demeuré si beau.
Viens! la nuit tombe et la rosée,
Feuille verte de bruyère!

On chargea des enfants de la suivre. Ils arrivèrent un jour avec elle à la gorge rocheuse où elle fouilla longtemps l'endroit du meurtre. Elle finit par retrouver l'os d'un doigt et s'enfuit avec son trésor, en répétant toujours: « Pârvu! Pârvu! » Les enfants cherchèrent à leur tour, sous les feuilles amassées, les digitales et les épilobes serrées comme une forêt. Ils trouvèrent la bourse de Pârvu encore pleine. On com-

prit alors qu'il n'avait pas succombé à l'attaque d'un brigand, mais à une vengeance. Seulement, qu'était devenu Dragomir ?

Un jour, Sanda descendit dans l'Olto, brisant les glaçons attachés aux rochers et les dévorant avec des manifestations de joie. On croyait à tout instant la voir disparaître, mais elle allait comme un enfant, chancelant souvent, sans jamais tomber. Enfin, elle se courba et retira de l'écume et de la vase un lambeau d'étoffe, puis un autre. Chaque fois qu'elle plongeait sous les vagues, elle rapportait un nouveau débris. Alors elle remonta, le visage serein, cette pente périlleuse. On fouilla le lit du fleuve avec des crochets et on ramena un cadavre. Le couteau à sa ceinture était celui de Dragomir. Sanda fut de nouveau accablée de questions. Elle se mit à rire.

— Il s'est lavé dans l'Olto, lavé de tout ce sang !

On n'en tira pas autre chose.

L'enfant d'Anca ne put se passer du lait maternel ; il se flétrit comme une fleur. Sa mère lui survécut peu.

Digitized by Google

Les enfants du village atteignirent l'âge d'homme. Sanda vivait toujours. Sanda vit encore dans son arbre, heureuse et ravie, parlant sans cesse à son bien-aimé. Elle semble ne pas vieillir et conserve les traces d'une rare beauté. Son histoire est racontée comme une légende, et lorsqu'on la voit, dans sa sérénité enfantine, jouer avec ses fleurs, on a peine à croire que, par sa main, se soit accompli le dernier acte de la vengeance héréditaire.

Digitized by Google

MAREILI

— « Je crois que notre fille est guérie.

La femme qui parlait avait une taille majestueuse, de grands yeux bleus au regard ferme, des cheveux gris, ombrageant un front calme et résolu. Son mari, chétif et absorbé, oubliait son déjeuner, dans l'étude d'un manuscrit jauni. Elle arrosa les fleurs de la fenêtre et en approcha soigneusement un fauteuil et un tabouret.

— « Mareili va pouvoir se mettre ici ; le soleil donne de la force.

L'homme leva vers elle ses yeux rêveurs, soupira et dit :

— « Quel misérable savant je fais, incapable de te procurer même le nécessaire, de te seconder dans tes soucis et tes soins ! Tu viens encore de te fatiguer jour et nuit sans aide,

Digitized by Google

ma femme, et j'ai beau travailler, je n'arrive à rien.

Son front puissant se creusa d'un pli profond, et une souffrance vive contracta ses sourcils. Sa femme passa derrière lui et lui mit la main sur l'épaule. Cette main, comme le visage, révélait la fermeté du caractère ; tout était calme en cette femme, les mouvements et la physionomie, la voix et la démarche.

— Nous sommes-nous plaints ? Ai-je défailli ? Le bon Dieu nous a aidés jusqu'ici ; il continuera sans doute. J'aime mieux avoir pour mari un pauvre savant qu'un riche oisif ; d'ailleurs nos enfants sont élevés. Tu vois que Henri réussit fort bien à Java.

Le père soupira.

— « Oui, à Java ! Autant ne pas avoir de fils ! Mais Mareili, celle-là, nous ne lui laisserons jamais quitter la maison, Régine, je te le dis, quand je devrais vendre mes plus précieux manuscrits.

— « Si Dieu le veut, Ruder, nous la garderons longtemps encore. Jusqu'ici, il n'y a pas de danger qu'elle nous quitte.

Digitized by Google

A ce moment, on sonna à la porte de la rue, et une voix jeune et agitée demanda si Mme Ruder était chez elle.

— « Oui, et le professeur aussi.

On gravit rapidement l'escalier. Un grand jeune homme entra, trop grand, car cette taille exagérée donnait de la gaucherie à ses mouvements. Il avait les cheveux très noirs, ainsi que la barbe, et des yeux noirs perçants.

— « Bonjour, ma tante ! Et vous, mon oncle, s'écria-t-il, jetant son chapeau sur le fauteuil entouré de fleurs. Il tendit la main à ses hôtes et commença à parcourir la chambre à grands pas.

— « Lorsqu'un homme atteint la première branche verte et qu'au même instant, on scie l'arbre au-dessous de lui, que veux-tu qu'il fasse, ma tante ?

— « L'arbre ne tombe pas tout de suite ; on a le temps de sauter. Est-ce qu'on te manque de parole au Chili ?

— « Non, j'ai toujours la place, mais c'est ma femme !

Digitized by Google

— « Eh bien ! ta femme ?

— « Ma femme refuse de me suivre au Chili.

Mme Ruder devint soudain fort rouge.

— « Alors tu vas perdre cette belle situation ?

— « Non, je vais lâcher ma femme.

— « Mais, Rudolph ! dit le professeur, qu'est-ce que cette folie ?

— « Une folie ! C'est au contraire un acte très réfléchi. J'ai besoin d'une femme qui soit prête à me suivre à travers le monde entier, à partager tout avec moi, bonheur et malheur, la faim et le froid, à être une femme comme toi, ma tante. Sans cela, qu'elle aille au diable ou ailleurs, si elle veut ; je n'ai que faire d'elle.

— « Mais il faut une femme à la tête d'un établissement comme le tien, Rudolph, dit le professeur. Qui donc mènera ta maison, présidera les repas, surveillera les domestiques ? Sans femme, tu ne peux accepter cette place.

— « Je me le suis déjà dit, et c'est pourquoi je viens vous trouver, s'écria impatiemment le jeune homme. Il me faut quelqu'un à emmener au Chili.

Digitized by Google

— Tu as ta vieille tante, ou bien encore, ma cousine. L'une ou l'autre t'accompagnera volontiers pour conduire ta maison.

Le jeune homme se mordit la barbe.

— Elles n'ont pas l'énergie nécessaire, murmura-t-il.

La porte s'était rouverte, et l'on vit entrer lentement, s'appuyant à la muraille, une belle jeune fille, qui unissait les traits réguliers et fermes de sa mère, au regard profond de son père. Ses cheveux bruns, coupés court, frisottaient sur son large front pâle. Les tempes étaient encore creusées par la maladie, mais une légère rougeur accompagnait son délicieux sourire.

— « Quoi ! te voilà, Rudolph ; je te croyais déjà en route pour l'Amérique.

Son cousin se précipita vers elle, et la conduisit avec mille précautions au fauteuil, lançant son chapeau à terre pour lui faire place. Il la contemplait avec ravissement. Ses cheveux étaient dorés par un rayon de soleil.

— Tu as été bien malade, Mareili ?

La jeune fille sourit de nouveau ; on eût

Digitized by Google

dit que le rayon de soleil s'épandait sur tout son visage.

— Ah ! c'est vraiment fort gentil d'être malade. Durant une on deux semaines, j'ai fait des rêves merveilleux. Quand je m'éveillais, j'étais si lasse, que maman me gâtait comme une toute petite fille.

Elle appuya tendrement sa joue amaigrie contre la main de sa mère.

— Maintenant, elle nous est rendue, dit le professeur, et toute idée de nous quitter, de travailler, est bien loin. Mais il faut que j'aille à mon cours ! je suis déjà en retard.

Le jeune homme demeura après que le professeur fut parti. Il semblait absorbé. On appela Mme Ruder au jardin ; quelqu'un voulait lui parler.

Elle s'en alla à regret, elle écouta distraitement ce qu'on venait lui dire, quoiqu'il s'agît de l'impression d'une brochure de son mari. Pourtant, ces questions-là, elle les prenait d'ordinaire fort à cœur, car en vrai savant, il était incapable de s'occuper d'affaires. Mais sa fille la préoccupait. Elle craignait que son neveu

Digitized by Google

ne lui racontât, avec sa violence habituelle, les ennuis qui lui arrivaient. Elle craignait un malheur, une fatalité, quelque chose d'indéfinissable. Lorsqu'elle remonta près des jeunes gens, Mareili vint tranquillement à elle, et lui dit :

— « Maman, c'est conclu, je pars avec Rudolph pour le Chili.

— « Mon Dieu ! tu ne songes pas à nous faire ce chagrin ! Voyons ! tu es à peine guérie. Et aller si loin ! Sais-tu qu'il faut trois mois pour recevoir la réponse à une lettre ! Mon enfant, mon enfant, c'est impossible. Et toi, égoïste que tu es, tu viens ici pour nous prendre notre fille !

— « Maman, pardonne-moi, mais je le désire tant.

A toutes les représentations de sa mère, elle fit la même réponse. Quand le professeur rentra, la lutte devint encore plus vive ; la jeune fille resta inébranlable. Enfin la mère désespérée se dit que peut-être l'amour égarait Mareili.

— « Sais-tu que jamais ton père ni moi, nous ne consentirons à te voir épouser un homme

Digitized by Google

divorcé, jamais nous ne te donnerons notre bénédiction si tu aimes ton cousin? Je connais Rudolph depuis l'enfance. C'est un brave garçon, cependant il ne m'inspire pas assez de confiance pour le charger du bonheur de ma fille.

— « Oh, mère, sois tranquille ! je te promets de ne jamais être sa femme. C'est un serment sacré... Cette vie lointaine m'attire ; ne m'empêche pas de gagner mon indépendance !

Deux jours, les parents luttèrent pour garder leur fille.

— « Hélas ! Mareili a hérité de ta fermeté de caractère, disait le professeur ; jamais encore elle n'a modifié une résolution prise.

Mme Ruder eut avec son neveu une conversation sérieuse ; elle lui déclara nettement qu'il n'avait point à songer à épouser sa fille. Dieu seul sait quelles nuits d'angoisses blanchirent les cheveux de la pauvre femme! Elle implorait le ciel de l'éclairer, si c'était vraiment la volonté divine que son trésor, à peine arraché à la mort, la quittât, pour une séparation presqu'aussi complète que la mort même. Mais le

Digitized by Google

ciel lui refusait d'autre signe que l'inébranlable volonté de Maréili.

Les parents doutaient encore d'avoir perdu leur fille que déjà celle-ci était sur l'océan immense, seule dans le monde inconnu.

Elle ne tarda pas à sentir doublement son isolement. Au bout de quelques jours, son cousin commença à l'accabler d'attentions fort désagréables, quoiqu'elle les écartât avec son impassible fermeté. Jamais elle ne l'avait vu surexcité ainsi ; on eût dit que le calme qu'elle lui opposait achevait de l'irriter.

Mareili avait l'âme trop vaillante pour se laisser aller à ses inquiétudes. Elle avait pris son fardeau volontairement sur ses épaules, et était résolue à le porter sans murmures et sans peur. Souvent le mal se présente sous une tout autre forme que nous ne l'attendons. Mareili avait presque souri des inquiétudes de sa mère, qui voulait voir partout des dangers d'un seul genre. Aujourd'hui, avec l'instinct de la pureté et de l'innocence parfaites, elle sentait nettement que son cousin n'était plus le même.

Digitized by Google

La mer était bien belle, l'air doré, et Mareili avait une grande soif de voyages ; pourtant, il y avait des heures où elle aspirait à se retrouver sous l'aile maternelle, après avoir quitté volontairement le nid. Mieux vaut être seul que mal accompagné, disent les Italiens. Mareili y songeait, accoudée au bordage du navire et regardant les vagues éternelles.

Enfin, ils arrivèrent dans ce nouveau monde, tout plein pour elle d'étonnements. Il y avait de quoi sentir la tête vous tourner, néanmoins, Mareili éprouva un soulagement à rentrer dans la vie active. Elle n'avait guère de loisirs, car son cousin l'avait mise à la tête d'un hôtel considérable. Elle ne voyait Rudolph que rarement, et savait limiter leurs conversations aux sujets d'affaires. Sa santé s'était fortifiée pendant la traversée. Elle était redevenue fraîche et florissante, et savait, malgré sa grande jeunesse, inspirer le respect à tous ceux qui l'approchaient.

L'agitation croissante de Rudolph était pour elle un grand sujet d'inquiétudes. Un jour, il se précipita dans sa chambre et lui posa sur le front le canon de son revolver.

Digitized by Google

— « Si tu ne consens pas sur l'heure à être à moi, je te tue. Choisis !

Elle ne vit rien que l'arme menaçante et les yeux terribles de son cousin ; mais sa présence d'esprit ne la quitta pas dans ce moment critique. Sans bouger, elle dit avec le plus grand calme :

— « Tue-moi !

Rudolph revint à la raison ; il jeta le revolver, s'agenouilla devant elle, la conjura de lui pardonner, et s'enfuit, laissant la porte ouverte derrière lui.

Mareili porta les mains à sa tête, à son cœur, chancela et tomba.

Elle ne sut pas combien de temps elle était restée évanouie. Quand elle revint à elle, des bras tendres la soutenaient, des dames étrangères étaient venues lui porter secours. Elle les regarda d'abord, égarée ; puis, revenant au sentiment de sa situation, elle fut prise d'une crise de larmes, qui dégénéra presque en attaque de nerfs. Oh ! le mal du pays ! Seule, ici, perdue, quel châtiment de son obstination ! « — Maman ! Maman ! » sanglotait-elle. Les bienveillantes

Digitized by Google

étrangères ne savaient que faire de la malheureuse enfant quand on frappa deux fois à la porte. Un jeune homme entra, calme et ferme, le regard loyal, vint à Mareili, se découvrit et lui dit en allemand.

— « Mademoiselle, je vous suis inconnu, mais depuis des semaines, je vous étudie en secret. Mon admiration pour vous est si grande, que je serais le plus heureux des hommes, si je pouvais vous offrir mon cœur et mon nom. Je m'appelle Gotthold Berning, je suis commerçant, mais j'ai peu de fortune, pas même l'indépendance, puisque je ne suis que simple employé encore. Pourtant j'ose vous prier de devenir ma femme.

Mareili s'était dressée et se retenait, tremblante, aux bras de son fauteuil. Incapable de parler, elle le regardait, les yeux débordant de larmes. Il attendait, le chapeau en main, dans une attitude pleine de respect, et son regard pénétra, comme un chaud rayon, le cœur de la jeune fille.

Elle lui tendit la main.

— « Dieu vous récompensera de cette noble

Digitized by Google

action, à l'heure la plus amère de ma vie. Savez-vous que je suis très pauvre ?

— « Je sais tout, — répondit-il.

Mareili ignora toujours comment son cousin apprit ses fiançailles. Il s'enferma trois jours dans sa chambre, laissant peser sur elle tout le poids de la maison. Elle n'avait pas une heure pour respirer.

Berning voulait lui faire quitter sur-le-champ sa place, mais elle était trop consciencieuse ; elle voulut auparavant qu'on lui eût trouvé une remplaçante. Bientôt elle dut reconnaître que ce délai était inadmissible. Rudolph recommença à lui faire des scènes, à l'assiéger de son amour.

Elle finit par se sentir coupable envers lui-même de ne pas trancher, sans plus attendre, cette situation. Berning lui procura une autre place, comme institutrice, dans une famille aisée où elle pourrait attendre leur mariage. L'état de Rudolph s'aggravait sans cesse et tournait à la monomanie furieuse.

Peu de temps s'était écoulé, quand Mareili se trouva singulièrement souffrante, la tête lourde,

Digitized by Google

les membres paralysés. Elle finit par ne plus pouvoir se lever ; elle délirait dans son lit. Le médecin déclara qu'elle était atteinte d'une épidémie régnante de typhus, qu'il ne fallait pas la laisser une minute de plus dans cette maison, mais la conduire à l'hôpital. Berning courut toute la ville pour découvrir une voiture, car elle s'était écriée avec terreur :

— Pas la voiture d'ambulance : ce serait ma mort!

Personne ne voulut transporter une victime de l'épidémie, et il fallut bien se résigner. Berning, calme et résolu comme le premier jour, revint près de la jeune fille fiévreuse :

— « Il faut en passer par là, chérie. Si je suis avec toi, tu ne mourras pas.

Il la prit dans ses bras pour l'emporter. Le médecin voulut l'en empêcher ; il résista, monta dans la voiture d'ambulance et fit le trajet, soutenant sa fiancée sur sa poitrine. Un sourire d'enfant récompensa son dévouement. Il la porta lui-même sur son lit d'hôpital, et vint la voir chaque jour, sans frayeur de la contagion.

Digitized by Google

Enfin, on la déclara guérie, comme par un miracle. Elle put se lever, mais elle était incapable de faire un pas seule. Où aller ? Il fallait qu'elle quittât l'hôpital, et personne ne voulait la recevoir, sortant de ce foyer d'épidémie.

Berning entra un jour chez elle ; elle était étendue dans son fauteuil, ses pâles mains jointes sur ses genoux, et le regard rêveur.

— « Mon Dieu ! pensait-elle, m'abandonnez-vous donc ? Vous savez où je dois aller ! Vous ne me laisserez pas sans abri !

En ce moment, une ombre passa entre la fenêtre et ses yeux fatigués. Quelqu'un lui prit les mains, et la voix qui l'avait si souvent consolée, lui dit :

— Sais-tu, Mareili, ma petite fiancée, ce que nous allons faire ? J'ai en bas une voiture, je vais t'y porter moi-même, et nous allons tout droit nous marier. Une fois ma femme, tu viendras chez moi et je saurai bien te guérir.

Mareili porta en silence à ses lèvres la main qui retenait les siennes. Berning la lui retira, confus ; il la prit dans ses bras, emporta ce léger fardeau, et bientôt après, il introduisait

Digitized by Google

sa femme dans la demeure qu'il lui avait préparée à la hâte.

La première lettre que reçurent les parents de Mareili, préoccupés de son silence, disait ceci :

— « Ne t'inquiète plus de moi, Maman, j'ai été en grand danger, mais le bon Dieu m'a envoyé son ange pour me sauver, et l'ange est mon mari, devant qui je voudrais être sans cesse à genoux, pour le remercier. Je suis la plus heureuse femme de la terre. »

Et le plus beau de ce petit récit, c'est qu'il est vrai de point en point, que le ménage vit encore au Chili, où ils ont plusieurs enfants. J'ai obtenu la permission de raconter leur histoire pour réveiller, chez ceux qui doutent de la vie et de leurs semblables, la conviction que l'abnégation et le dévouement existent encore ici-bas, et que le bon Dieu est toujours là, en qui croyaient nos pères.

Digitized by Google

DANS LES CARPATHES

Dans les grands bois des Carpathes, la tempête de neige fait rage. Il y a des hurlements à travers les gorges étroites, des sanglots dans les pins, des craquements et des détonations sur la Prahova, dont les glaçons, emportés à toute vitesse, vont se heurter à ceux de la Doftana. Les eaux montent et débordent de leur lit de pierre, comme un torrent puissant. Avec un bruit de tonnerre, elles tourbillonnent à chaque angle, arrachant des mottes de terre, des rocs, des sapins et des hêtres qui se laissent emporter on ne sait où. De toutes les hauteurs, se précipitent des cascades, dont l'écume se congèle en tombant. Tout ce que la main des hommes a édifié, à force d'art et de travail, la tourmente le détruit en quelques instants ; le pont de la Doftana chancelle et s'écroule, comme si ses pierres de taille n'étaient que du mortier, et les rails du

Digitized by Google

chemin de fer pendent en l'air comme de simples fils d'archal. Les arbres ploient et se tordent, leurs racines presqu'arrachées ; de grands sapins, qui ont défié bien d'autres tempêtes, se voient aujourd'hui découronnés ; leur verdure sombre s'ensevelit dans la neige, bientôt recouverte par les flocons pressés qui tombent toujours. Les petits chalets d'été semés sur les pentes de la montagne, sont ébranlés jusqu'aux fondements et semblent prêts à s'écrouler. Un seul paraît habité ; une lumière luit à la fenêtre, colorant la neige d'un rouge reflet, à travers l'obscurité croissante, et vacille en dépit des carreaux bien fermés, comme si elle sentait le souffle de la tempête.

Cette lumière rouge éclaire une figure plus blanche que la neige et d'une indescriptible beauté. C'est dans un cercueil qu'elle repose, avec ce calme solennel, si paisible, qu'on dirait qu'un souffle va soulever cette jeune poitrine et ces narines transparentes. Les longs cils sombres semblent se relever et projettent leur ombre sur les joues. Mais non, ils ne se relèveront plus jamais !

Digitized by Google

Pas un bruit, pas un mouvement dans cette chambre. La tempête secoue toujours la petite maison, et accompagne de son chant funèbre le désespoir d'un homme, muet, immobile près de la table, la tête entre ses mains, regardant la morte. Ses traits sont fins et nobles, ses yeux bleus sombres; dans ses cheveux blonds, s'enfoncent ses doigts crispés; ses lèvres se comprimment comme si elles ne voulaient plus jamais s'ouvrir, l'angoisse suprême ayant achevé son œuvre et glacé tout ce qui vivait et aimait en lui. Il ne tourne pas la tête ; ses paupières restent immobiles, pendant que la tempête ébranle les vitres et que les flammes des cierges, aux quatre angles du cercueil blanc, s'inclinent et se tordent dans le courant d'air, comme des êtres souffrants.

Au bout de l'étroit corridor, il y a une chambre sombre, éclairée seulement par un jet de flamme échappée d'un grand poêle de faïence, où le feu ronfle, ajoutant encore au tapage extérieur. Près de sa chaleur, se blottissent deu enfants qui frissonnent :

— Entends-tu, Ben, la tempête qui hurle?

Digitized by Google

— Oui, Mad; elle emporte l'âme de maman!

— Mais je croyais que les anges viendraient tout doucement l'emporter dans un petit nuage!

— Sais-tu, Mad? Dans ce pays étranger, les anges ne savent plus trouver leur chemin. Ils ont cherché maman, là-bas, chez nous; et puis ils ont envoyé la tempête à travers l'Océan, pensant que la tempête la trouverait bien sûr!

— Est-ce qu'elle souffle jusque dans le ciel?

— Tu le vois bien aux nuages!

— Mais y aura-t-il d'autres anges là-haut pour recevoir maman? La reconnaîtront-ils?

— Les anges reçoivent toutes les âmes; ils sont au ciel pour cela.

— Et ils les conduisent à Dieu, et Dieu les reconnaît?

— Naturellement; il connaît tout le monde!

— A qui ressemble-t-il, le bon Dieu?

— Tu l'as bien vu, dans la bible de grand'-mère, avec une grande barbe, des grands yeux et un manteau. Te rappelles-tu que je voulais

Digitized by Google

toujours peindre son manteau, et grand'mère disait que je ne savais seulement pas de quelle couleur il était.

— Il doit être bleu, comme le ciel !

— Non, rouge comme le soleil quand il descend dans la mer.

La tempête hurlait toujours.

— J'ai peur, Ben, dit la petite, se serrant contre son frère, et leurs boucles blondes se mêlèrent en flots d'or.

— Oh ! Maddy, peut-on avoir peur !

Mais le petit garçon tremblait. Tous deux regardaient le feu, sans oser retourner la tête. La fillette avait des yeux gris, le garçon, des yeux bleus comme le ciel du Midi, mais l'un et l'autre des cils ombrés, des cheveux d'or, ceux de Ben lui tombant jusqu'aux épaules, ceux de sa sœur jusqu'à la ceinture noire qui serrait son tablier blanc.

— Je l'ai vue, Ben !

— Et je l'ai embrassée, Mad ; mais elle avait si froid, si froid !

Les yeux dilatés de l'enfant s'attachaient sur sa sœur.

Digitized by Google

— Pourquoi a-t-on froid quand on est mort, Ben ?

— Parce qu'on ne respire plus.

— Cela réchauffe de respirer ? Je respire et pourtant j'ai froid, si froid !

Ses yeux gris, profonds comme la mer, devinrent d'un vert noirâtre sous l'effort de la pensée.

— Je ne veux pas que tu meures, ma Maddy ! s'écria passionnément le petit frère, entourant de ses bras nerveux la forme délicate de la fillette, et la serrant contre lui avec un emportement de tendresse.

Tous deux pleurèrent ensemble, sans oser bouger, parce qu'ils avaient peur, dans cette obscurité, de passer devant la porte de l'autre chambre. La tempête augmentait toujours. Bientôt il leur fut impossible de distinguer le son de leur propre voix, et personne ne venait les consoler. Enfin, ils entendirent gratter à la porte, puis un gémissement :

— C'est Buty — s'écria Ben, qui courut ouvrir. Le bon gros chien entra, caressa les enfants, se plaignant et gémissant comme un être humain. Ils l'entourèrent de leurs bras, cachè-

Digitized by Google

rent leurs petites têtes dans son poil épais, et tous trois pleurèrent ensemble. Personne ne les entendait, grâce à la tourmente ; ils s'arrêtaient par instants pour l'écouter, tout muets d'effroi. Le chien dressait ses longues oreilles, penchait la tête de côté et humait l'air; puis il élevait de nouveau sa lamentable plainte, et les enfants recommençaient à pleurer.

Dans la cuisine, une servante attendait, près du foyer, la cuisinière partie pour Comarnic, après avoir promis de rentrer avant la nuit. La jeune paysanne avait jeté son tablier sur sa tête et se balançait en murmurant des lamentations, tantôt en allemand, tantôt en roumain ou en hongrois, car elle était de Transylvanie. Ses pensées allaient, de sa maîtresse morte, à sa compagne, perdue sans doute dans la tourmente de neige. Elle avait oublié les enfants.

Le feu de la cuisine s'éteignit, puis celui du poêle. Dans la chambre mortuaire, le froid était glacial, mais le veilleur solitaire ne semblait pas le sentir. Ses traits devenaient plus durs et plus accentués, sa main à laquelle brillait l'anneau nuptial se crispait davantage. La tempête

Digitized by Google

le berçait et l'engourdissait, emportant au loin ses pensées. Il revoyait sa demeure des Antilles; il croyait assister au tremblement de terre qui avait englouti la maison de sa sœur, laissant à peine à celle-ci le temps de fuir, tandis que la mer, soulevée comme une muraille, lançait un énorme vaisseau jusqu'au milieu d'un champ d'ananas. Palmiers, tamaris, arbres géants étaient fauchés comme l'herbe; le sol chancelait et se crevassait partout. Mais lui s'était précipité à travers ce bouleversement, pour chercher sa fiancée, son amour de jeunesse, sa compagne d'enfance. Son cœur se gonflait encore, en croyant entendre le cri de joie avec lequel Clarisse, la belle créole, s'était jetée dans ses bras, ne craignant plus de lui montrer toute la force de son amour, car elle l'avait cru mort, tandis que la vieille négresse, à la garde de laquelle ils avaient été souvent confiés, le grondait de s'être exposé à un tel danger.

Puis c'étaient d'autres tableaux : la guerre, la fidélité des nègres qui n'avaient pas voulu abandonner leurs maîtres, quoiqu'on leur eût dit qu'ailleurs ils seraient libres. La guerre

Digitized by Google

finie, ils se trouvaient pauvres, la fortune anéantie. Il avait dû chercher une place d'ingénieur, l'avait obtenue en très peu de temps, et était revenu épouser sa Clarisse. Il évoquait le souvenir de leur mariage, dans ce pays des fleurs et du perpétuel soleil, et il souriait.

La nuit suivait son cours. La servante se rappela les pauvres enfants. A grand'peine, elle poussa la porte, protégeant de la main sa mèche trempée dans l'huile, qui menaçait de s'éteindre. Les deux petits étaient couchés à terre devant le poêle refroidi, les bras enlacés, et le chien les gardait. Des larmes brillaient encore sur leurs joues. La servante les contempla un instant ; ils étaient si beaux !

— Pauvres anges ! murmura-t-elle. Le petit garçon ressemblait tellement à sa mère, qu'elle en reçut un coup au cœur.

— Allons, enfants ! dit-elle, en saisissant leurs petites mains froides, vite au lit !

— Oui, mère ! fit Ben, tout endormi, tandis que sa sœur poussait un profond soupir et se levait sans dire mot. Ils passèrent devant la porte, sur la pointe des pieds.

Digitized by Google

— N'irons-nous pas dire bonsoir à papa, Ben ? demanda la fillette, au bout du corridor.

— Il est là, Mad ?...

— Oui, elle n'est pas seule !

Les enfants se prirent par la main, revinrent lentement sur leurs pas, et ouvrirent la porte funèbre, non sans effort. Leur père ne bougea pas ; ses yeux seuls se tournèrent vers ses enfants, qui regardaient la morte et n'osaient avancer. Et la mère, dans la mort, semblait leur sourire.

— Bonsoir, père ! dit enfin la fillette, s'approchant, ses petites dents serrées de peur et de froid.

— Bonsoir, Magdalen, ma petite Mad. Bonsoir, Benno. Bonsoir ! Laissez-nous ensemble !

Ils sentirent que leur présence lui était à charge.

Après avoir jeté au cadavre un dernier regard timide, ils sortirent sans bruit, emportant sur leurs cheveux une larme du père, dans leur petit lit froid, où personne aujourd'hui ne les écouterait dire leur prière.

Ah ! oui, ils avaient troublé son rêve heureux !

Digitized by Google

Comme un blessé dont la douleur aiguë s'est quelque temps engourdie et auquel un pas sur le plancher, quelqu'un heurtant sa couche, cause un nouveau paroxysme, ainsi, la vue de ses enfants lui avait rendu le sentiment de la réalité ; une tempête nouvelle gonflait sa poitrine.

Il se leva et fit quelques pas à travers la chambre, puis il se jeta sur la morte, baisa ses mains jointes, ses lèvres, ses yeux, toucha ses cheveux superbes qui ruisselaient autour d'elle, sanglota et pleura à se briser le cœur. Alors, il s'étendit sur la chaise longue, dans un coin de la chambre, et s'y tordit, sous l'empire de l'angoisse atroce qui l'étreignait et étouffait sa respiration. Il se redressa et ouvrit brusquement la fenêtre pour respirer. La neige et le vent entrèrent par tourbillons et éteignirent toutes les lumières. Ne pas la voir, durant les dernières heures où ses yeux pouvaient se reposer sur ses traits aimés, lui parut intolérable. Il ferma la fenêtre avec effort, et d'une main tremblante ralluma les cierges. Elle était toujours là et lui souriait. Sous ses baisers, les lèvres

Digitized by Google

s'étaient entr'ouvertes, laissant briller les dents blanches. Pris de folie, il crut qu'il allait l'arracher au cercueil et la réchauffer sur son cœur. La mettre dans la tombe, celle qui, il y a quelques heures à peine, s'endormait dans ses bras du sommeil de la guérison, croyait-il ! Il n'avait pas bougé, et elle dormait toujours..., peu à peu, il lui sembla qu'elle ne respirait plus, et lorsqu'il appuya ses lèvres sur les siennes pour sentir son souffle, elles étaient glacées !... Il reprit sa marche à travers la chambre, s'arrachant les cheveux. Il se rappelait le jour où il avait reçu la lettre qui lui proposait de venir en Roumanie établir une ligne de chemin de fer. Il avait demandé, en hésitant, à sa femme, si elle aurait le courage de partir seule, avec ses deux petits enfants et lui, pour ce pays inconnu.

— « *Very well, dear !* » avait-elle répondu tranquillement, comme si la chose allait de soi.

Il avait suffi que la frêle petite Mad fût souffrante, que la mère, anxieuse, sautât pieds nus de son lit, par une nuit glacée, pour que ce fatal climat lui donnât la mort ! Comment avait-il pu

Digitized by Google

avoir tant d'imprévoyance ? D'amers remords le torturaient. Il saisit un pistolet sur sa grossière table à écrire de sapin blanc, l'arma et l'appuya sur sa tempe.

Soudain, la pensée de ses enfants lui revint, et il crut entendre à son oreille le mot: « Lâche ! ». Il déposa l'arme, en soupirant, et se rassit près de la table, la tête dans ses mains, résolu à supporter cette douleur intolérable. De nouveau, ses yeux voilés revirent son pays natal, revirent sa mère, soutenant dans ses bras sa jeune femme expirante à la naissance de leur premier enfant. Cette fois-là, aussi, il avait été presque fou d'angoisse, mais l'énergie de sa mère l'avait soutenu et fortifié. Et ici, il n'avait personne, personne !

— Oh ! mère, mère ! si tu savais ! sanglota-t-il.

Une énorme masse de neige tomba du toit, avec un bruit sourd, heurtant la fenêtre dans sa chute. C'était une nuit à réveiller les morts. Mais elle ne s'éveillait pas, elle qui était si vivante pourtant, immobile à jamais aujourd'hui ! Avec quelle patience n'avait-elle pas sup-

Digitized by Google

porté toutes ces épreuves, le profond isolement, le long hiver, le langage étranger autour d'elle, l'installation insuffisante. Dans sa demeure paternelle, c'étaient des fontaines et des dalles de marbre, des nègres obéissant à son moindre signe : ici, des planchers couverts de maigres tapis, des murs blanchis à la chaux, et la solitude austère et grave de la montagne. Au lieu des fruits et des fleurs de sa maison des tropiques, quelques airelles sauvages. Se procurer seulement le pain et la viande soulevait mille difficultés. Elle ne s'était jamais plaint, mais elle avait pleuré, le jour où il lui avait rapporté de la ville une corbeille de pêches.

— Clarisse ! — murmura-t-il, et il éprouva une sorte de douceur à entendre la tempête couvrir sa voix. Vingt fois, il répéta ce nom, puis, comme effrayé de l'entendre, il se tut.

*
* *

Ainsi s'écoula cette longue nuit d'hiver. La tempête cessa ; les masses de neige, tombant du toit et des arbres, troublaient seules le silence profond. La neige était si épaisse que ni les

Digitized by Google

hommes ni les chevaux ne pouvaient se frayer un chemin au travers. Cependant au monastère de Sinaïa, commençait à sonner la cloche qui appelle aux enterrements. Les moines tenaient conseil avec les paysans et les chasseurs : comment faire pour transporter la morte, d'Isvor au cimetière de Poiana-Zapului, à une heure de distance ? Les paysans déclarèrent que les buffles s'en tireraient mieux que personne, et ils arrivèrent avec deux buffles à la maison de deuil. L'ingénieur Delorme était sur le seuil, calme et froid en apparence ; il regarda avec étonnement les buffles noirs aux grosses cornes retournées, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige. On lui donna une explication qu'il écouta d'un air indifférent, à tel point que les autres crurent ne pas avoir été compris Il leur fit signe d'entrer. Le moine, en vêtements sacerdotaux, vint auprès du corps et l'aspergea d'eau sainte et de vin blanc, en récitant des prières. Delorme s'était enfui pour ne rien entendre ; les enfants demandèrent pourquoi on donnait de grands coups de marteau chez leur maman. La servante fondit en larmes.

Digitized by Google

— Tu pleures, Maritza ? fit le petit garçon, dont les joues ruisselèrent. Mad, qui s'était glissée dehors sans être aperçue, rentra fort pâle.

— Ils enferment maman dans une boîte et ils clouent le couvercle ; empêche-les, viens !

Elle tirait Maritza par la main, et celle-ci refusant de la suivre, elle se précipita de nouveau dans la chambre, bondit sur un des hommes et lui prit son marteau.

— Ma mère est là-dedans ! criait-elle en roumain, les yeux noirs de colère.

— Non, dit un vieux paysan, se signant ; ta mère est au ciel, près du bon Dieu ; elle n'est plus là-dedans. Viens ! je vais te montrer où elle s'est envolée. Là, ce sont de vieux vêtements dont elle n'a plus besoin.

Il prit par la main l'enfant étonnée et la conduisit doucement dans la chambre voisine.

— Regarde, cet endroit où les nuages se séparent ; ta mère est montée par là au ciel.

— Je veux y aller aussi, je veux ! cria l'enfant.

Les paysans prirent le cercueil sur leurs

Digitized by Google

épaules ; on fit passer les buffles devant, pour frayer le chemin, puis le prêtre à longue barbe ; derrière lui, le chantre nasillard, avec l'encensoir, enfin le cercueil, et Delorme seul pour l'accompagner, durant quatre longues heures, jusqu'au cimetière de Poiana-Zapului.

Des nuages noirs voilaient la montagne comme un manteau, percé par les têtes des sapins chargés de neige. Au-dessous, traçant un trait noir dans cette blancheur, la Prahova et ses glaçons. La route était rude, et souvent les porteurs durent déposer le cercueil pour s'essuyer le front. Delorme s'arrêtait dans la neige, seul et silencieux ; un vent léger, mais glacial, agitait ses cheveux et ses habits. Il sentait le froid, après sa nuit de veillée mortuaire. Près du tombeau, le prêtre récita encore quelques prières, pendant que des femmes et des enfants du village, en vestes de fourrure, l'entouraient curieusement. Delorme resta jusqu'à ce que la dernière pelletée de terre eût eté jetée ; il couvrit lui-même le tombeau de branches de sapin, sur lesquelles il amassa de la neige, comme s'il ne pouvait assez voiler sa

Digitized by Google

bien-aimée. Puis il reprit aussi vite que possible la route de sa demeure ; cette marche forcée rendit quelques couleurs à son visage.

Il n'était pas encore chez lui, qu'il se vit entouré d'ouvriers, lui racontant en roumain, en italien, en allemand, en serbe, les dégats causés cette nuit par la tempête, qui avait ravagé les travaux du chemin de fer et transporté des ponts-suspendu à une distance énorme. La Prahova, toujours gonflée, attaquait ses digues. Il fallait que Monsieur l'ingénieur vînt tout de suite. Il voulait prendre son cheval, mais on lui dit que la route était impraticable. Les nouvelles inquiétantes se succédaient..

L'après-midi était avancé quand Delorme rentra chez lui ; il trouva ses enfants qui avaient fait pour jouer un cercueil de neige et voulaient s'y coucher tous les deux. Il s'emporta, gronda leur bonne occupée dans la cuisine ; elle lui affirma que la cuisinière avait dû périr en chemin. Alors, il se ressouvint qu'il n'avait rien mangé depuis la veille. Les enfants lui apportèrent son repas et se disputèrent la joie de le servir. Il sourit malgré lui, mais en

Digitized by Google

même temps, ses yeux se remplirent de larmes; il se leva et passa dans sa chambre remise en ordre, et dont toute trace de la funèbre cérémonie avait disparu. Il s'assit à son bureau et s'efforça d'examiner des papiers d'affaires: bientôt, épuisé, il se jeta sur la chaise longue et s'endormit.

De temps à autre, les enfants entraient sur la pointe des pieds, le regardaient dormir et ressortaient sans bruit. La tourmente avait recommencé et menaçait d'ensevelir la maisonnette sous la neige; durant des heures, les enfants, à genoux près de la fenêtre, regardèrent tomber les flocons, riant de les voir s'entasser le long de la vitre et fondre sous leur souffle. Parfois, leur chagrin les ressaisissait; quelques instants après, ils l'oubliaient encore, tant ce jour de silence leur paraissait long.

Vers le soir, Delorme s'éveilla, ressentant une douleur dans la poitrine, et dans les membres, un sourd engourdissement dont il ne se rappela plus d'abord la cause. Il entendit la voix des enfants, et se ressouvint! Il fut alors

Digitized by Google

pris d'une telle sensation de vide et d'isolement qu'il crut impossible de recharger sur ses épaules le fardeau de l'existence, telle qu'il la voyait devant lui. Il tourna la tête vers ses armes chargées, et la tentation de se délivrer en un clin d'œil de ce poids insupportable grandit rapidement chez lui, à devenir irrésistible ! Ses enfants.... il lui semblait ne plus les aimer : ils étaient une charge, voilà tout ! Ils ne pouvaient pas même partager sa souffrance actuelle. Ses travaux venaient d'être détruits par la tempête. Il faudrait recommencer complètement ce tronçon de ligne, pour qu'il fût encore anéanti en un quart d'heure ! Le travail même perdait pour lui tout attrait. Ne plus vivre !

Il posa les pieds à terre. Le moindre mouvement lui était pénible, comme s'il avait les membres paralysés. Il demeura donc replié sur lui-même et attendit que l'énergie lui vînt de se redresser et de saisir son arme ; ses pensées ne semblaient plus obéir à sa volonté...

Des cris retentirent ; sa petite fille, bouleversée, se précipita dans la chambre, et vint cacher son visage sur ses genoux.

Digitized by Google

— Non, papa ! Ben ment ! Non !

Ben s'était arrêté à la porte, l'air inquiet ; son père crut qu'il avait fait mal à sa petite sœur.

— Qu'y a-t-il donc, enfants ? dit-il d'une voix lassée, craignant d'avoir à gronder ou punir.

— Ben dit, sanglota Mad, que nous ne la reverrons plus jamais. Ce n'est pas vrai, dis, papa ? Elle reviendra ! Dis que oui, papa !

Elle lui entourait le cou de ses bras, et son père, incapable de répondre, la prit sur ses genoux, caressant ses cheveux bouclés. Cela aussi lui fut douloureux ; les cheveux de l'enfant semblaient lui brûler les doigts. Ben s'avança lentement.

— Nous n'avons jamais revu le petit frère que les nègres ont emporté. Lui aussi, on l'avait mis dans une boîte et il était tout froid. Je le sais bien.

— Maman est dans le ciel, et elle nous voit !

Il n'en put dire davantage, il se sentait presque coupable d'affirmer cette chose à laquelle il n'osait croire. Lorsque son propre père

Digitized by Google

était mort, c'était pourtant ce que lui avait dit sa mère pour le consoler.

— Mais je veux la voir. Si je suis très... très sage, je la verrai, papa?

— Oui, si tu es sage toute ta vie.

Il ne put achever; un sanglot lui coupa la parole. S'il pouvait croire seulement qu'une vie malheureuse sert à mériter le ciel... mais il ne croyait plus. Les enfants, tout effrayés de le voir pleurer, demeurèrent immobiles, le regardant fixement.

— Papa! dit enfin le petit garçon, en appuyant la main sur son épaule.

Il commençait à faire sombre et ils avaient peur. Delorme chercha à se dominer.

— Il faut aller dîner, enfants!

— Toi aussi, Maritza l'a dit.

— Moi!

Manger! Il allait refuser, quand il pensa: que dirait-*elle* si, dès les premiers jours, il laissait les enfants seuls? Il lui avait promis pourtant de prendre soin de ses enfants, qu'elle avait eu tant de peine à quitter!

— Eh bien! allons dîner, dit-il en se levant.

Digitized by Google

Il les prit par la main et passa avec eux dans la salle à manger. La lampe éclairait la table toute servie, le feu pétillait, et dans un coin, *son* ouvrage était encore là, comme si elle allait entrer. Le petit garçon murmura le *Benedicite*, puis tous gardèrent le silence. Ce premier repas auquel manque un être aimé est presque intolérable. Il semble que chacun écoute et attend qu'un souffle surnaturel dénonce la chère présence. Plus le silence se prolonge, plus l'angoisse est vive. Jusqu'alors, après le dîner, les enfants regardaient avec leur père un livre d'images, ou leur mère leur racontait des histoires pour les endormir. Ils demeuraient près du poêle, ne sachant que devenir, comme s'ils étaient égarés dans un désert ou dans une tourmente de neige.

Mais, lorsque, dans une maison, personne ne sait plus à quoi se reprendre, l'instinct maternel s'éveille dans tout cœur féminin, même dès l'enfance, et une fillette devient, en un clin d'œil, la providence du foyer.

Dans les yeux de la petite Magdalen s'agitait tout un monde ; ils devenaient sombres ou

Digitized by Google

clairs, à mesure que les pensées se classaient dans sa tête. Il lui semblait découvrir, en quelques instants, ce que des années n'auraient pas suffi à lui enseigner.

— Papa, dit-elle, je vais t'apporter la lampe sur ton bureau.

Ainsi dit, ainsi fait. Puis elle revint.

— Il fait clair dans la chambre, et chaud ! Viens !

Il se laissa conduire par elle, comme s'il devait lui obéir.

— Maintenant, papa, raconte-nous quand tu étais petit, tout petit, chez grand'mère. Je vais m'asseoir sur un de tes genoux et Ben sur l'autre.

Sans le savoir, elle forgeait le premier anneau de la chaîne qui allait rattacher son père à la vie. Il fallut qu'il prît ses enfants sur ses genoux et leurs questions ne cessèrent plus. Ben avait compris l'idée de sa sœur et la secondait.

— Et tu montais sur le grand palmier, papa ?

— Et grand'mère avait bien peur ?

— Et tu faisais semblant d'être un singe, et tu jetais en bas les noix de coco ?

Digitized by Google

— Et le nègre qui te portait toujours, papa, tu l'as battu, un jour ?

— Et après, tu l'as bien embrassé, pour qu'il te pardonne ?

Ainsi gazouillaient les voix enfantines, pénétrant le cœur du veuf, comme un baume sur une blessure cuisante. Enfin, Maritza mit la tête à la porte et dit qu'il était temps d'aller dormir.

— Quand nous serons dans nos lits, tu viendras nous faire dire nos prières, papa ? Maritza t'appellera.

— Oui, je viendrai.

L'instant d'après, il regretta cette promesse, mais il la tint pourtant, et aux baisers, aux caresses de ses enfants, il comprit qu'il n'était pas libre de mourir, ainsi qu'il se l'était promis. Mad demeura souriante et sereine tant que son père fut là ; après son départ, elle ensevelit sa tête dans ses oreillers, en pleurant amèrement. Deux grosses pattes se posèrent sur son lit, et un gros museau toucha son visage. Elle entoura le chien de ses bras, l'attira contre elle et s'endormit ainsi. Au milieu de la

Digitized by Google

nuit, Ben s'éveilla tout inquiet et se glissa hors du lit, pour voir si sa sœur dormait. Ses mains touchèrent une fourrure épaisse, et il sentit le chien les lécher. — Tu es là, Buty ! — fit-il à demi-voix. Il se recoucha tranquille ; sa sœur avait un consolateur !

Delorme passa la nuit tout habillé sur le canapé. Il n'avait pas encore pu se décider à rentrer dans la chambre à coucher. Quand, au matin, Mad vint l'éveiller, le lit était intact.

— Maritza, dit-elle, il faut que nous fassions un lit en bas, pour papa.

La servante, stupéfaite, regarda l'enfant et lui obéit comme à sa maîtresse. Sans perdre plus de paroles, un lit fut dressé pendant l'absence de Delorme.

. . . . . .

Ce fut le dernier ouragan de l'hiver. La neige fondit, et le Pelesch et la Prahova, l'Urlatoave et la Doftana devinrent des torrents écumeux, au bruit de tonnerre, heurtant les rochers, arrachant et entraînant des arbres, pour les abandonner un peu plus loin, sur un autre point de leurs rives, où ils s'efforceraient vainement de

Digitized by Google

reprendre racine. Cyclamens et gentianes, renoncules jaunes et pervenches d'un violet délicat, anémones de montagnes d'un vert métallique, au duvet épais, balançaient leurs têtes dans la rosée. Les nouvelles feuilles des lierres étincelaient comme de petits miroirs, tandis que les jeunes pousses de hêtres se frayaient un passage à travers les feuilles mortes, couvrant le sol de leurs masses serrées, en fraternelle union avec les sapins naissants. Les bergers commençaient à gagner la montagne, conduisant leurs troupeaux, caravanes sans fin, où les agneaux, dont la laine épaisse avait une odeur de thym, se pressaient derrière leurs mères. Les plus jeunes de ces bergers, aux yeux noirs comme des mûres, aux longs cheveux noirs sous leur grand bonnet de peau d'agneau, laissaient errer au loin leurs regards rêveurs ; on eût dit le monde entier trop petit pour eux ; ce qui gouverne, ce qui lutte, souffre, jouit, se lamente en bas dans la plaine, leur importe aussi peu que le vent qui agite les têtes des sapins. Ils ne savent même pas que l'édelweiss et les roses des Alpes sont belles. Ils voient tout cela de trop haut.

Digitized by Google

Le souci ne saurait gravir les hautes montagnes; il reste à leur pied, et c'est dans les étroites maisons où s'enferment les humains qu'il loge, et là qu'il broie les cœurs

Un homme était seul dans le petit cimetière, devant une tombe modeste, et pleurait. Il était prêt à accuser la terre d'avoir dévoré ce qu'il aimait, et il lui semblait impossible de se séparer de cette tombe sacrée. Sa tâche était achevée, la ligne de chemin de fer rétablie et terminée. A présent, il fallait partir, sans savoir où il irait. Il avait dans sa poche une lettre de sa mère, qui l'appelait et l'attendait, qui lui parlait d'une amie de jeunesse devenue veuve. Et sur la table, une autre lettre lui offrait des travaux à entreprendre dans le Caucase. Il était là, près du tombeau.

— Dis-moi, que dois-je faire?

Et il lui semble entendre sa voix, comme durant les derniers jours de sa vie : « Mes enfants, mes chers petits enfants ! »

Et il choisit le Caucase, la solitude du cœur, le pain assuré pour ses enfants. Il renonce à tout espoir d'un nouveau bonheur conjugal, il

Digitized by Google

prononce le serment sacré de ne jamais donner une belle-mère à ses enfants ! Peut-être aurait-il obéi à l'appel de sa propre mère, sans cette phrase au sujet de l'amie devenue libre !

— Clarisse, je te resterai fidèle, jusqu'à la mort !

Une voiture passe, toute pleine de visages joyeux qui s'attristent un instant, en apercevant cet homme en larmes près de cette tombe. Derrière lui, son chien baisse la tête, comme s'il partageait son deuil. Les passants ressentent le contre-coup de cette immense douleur, qui jette un voile sombre sur ce beau jour de printemps.

Peu de temps après, Delormo s'en allait de nouveau vers l'inconnu, conduisant ses deux enfants en deuil, et laissant derrière lui son œuvre achevée et son bonheur enseveli.

Digitized by Google

Digitized by Google

HORIA

Des rhododendrons couvraient le Butchedi de leurs massifs épais, répandant ce parfum aromatique qu'ils n'ont que dans les Carpathes, si puissant qu'il imprègne même la toison des brebis, semées, comme d'énormes fleurs blanches, le long des pentes de la Furnica.

Sur les hauteurs, un jeune berger, le visage caché dans ses genoux, sanglotait avec un désespoir en apparence inconsolable. Un chien au poil gris et rude, s'était assis en face de lui, la tête de côté, les oreilles dressées, et le contemplait. Il finit par se mettre à hurler d'une voix si profonde, à lui lécher les mains avec tant de zèle, que son jeune maître releva la tête, jeta ses bras autour du cou de l'excellent animal, cacha son visage dans l'épaisse

Digitized by Google

fourrure et pleura encore plus fort. Le chien ne savait que faire pour le consoler; il gémissait, agitant sa queue en panache et léchait les longs cheveux noirs du jeune garçon. La douleur de celui-ci n'admettait pas d'adoucissement; c'était la première épreuve de sa vie. Le chien la comprenait, la partageait même; mais il ne pouvait voir son petit maître si malheureux! Cela, c'était pire que tout le reste!

Le vieux chien, fort intelligent, avait cent fois guidé le troupeau dans sa descente de la Furnica aux vallées de Baragan et de Dobrudgea; il connaissait les tempêtes d'hiver, la neige et les loups, la chaleur, la poussière, les ours, les Carpathes et les Balkans, l'Argesh et le Danube; il savait distinguer entre les aïeules et les jeunes brebis, bref, c'était un chien plein de sagesse et d'expérience. Mais il n'avait encore rien vu de pareil; il n'avait jamais vu pleurer l'enfant qu'il aimait, jamais entendu ses sanglots. Tous ses efforts demeurant inutiles, il s'allongea à terre, et poussa un hurlement prolongé. Il avait enfin trouvé ce qu'il

Digitized by Google

pouvait faire de mieux dans la circonstance ; et bien des humains, trop oublieux de la leçon biblique : « Pleurez avec ceux qui pleurent », auraient pu profiter de son exemple, au lieu, par leurs consolations banales, de couvrir de sel des blessures à vif.

— Ne crie pas, Rumir ! Les brebis auraient peur, et les autres bergers croiraient qu'il se passe quelque chose.

L'enfant avait relevé son visage, bruni par le soleil, et rose comme un beau fruit savoureux : l'ovale en était d'une régularité parfaite, le nez classique, les yeux noirs et veloutés comme de grosses mûres, sous l'arc fin des sourcils, les lèvres fraîches, au pli fier, les dents fortes et bien rangées comme celles d'un jeune chien. Les longs cheveux qui encadraient son visage le faisaient ressembler à un portrait de Rembrandt. Il était coiffé d'un bonnet brun, en peau d'agneau, très large et terminé en cône, beaucoup plus volumineux que sa tête.

Soudain, il bondit sur ses pieds, se secoua à la façon des chiens, essuya les larmes suspendues à ses longs cils et saisit son buccium,

Digitized by Google

sorte de longue trompette, faite d'écorce d'arbre, presque aussi haute que lui. Il fallait bien avertir les bergers des montagnes voisines que tout était dans l'ordre, car les hurlements de cet imbécile de Rumir allaient les attirer. Svelte comme un jeune sapin, il se détachait sur ce fond de ciel bleu sombre, avec sa chemise grise et sa large ceinture de cuir. Il commença un long trémolo, montant et descendant, vague comme le son d'une harpe éolienne. De près, cela fait un bruit très doux, mais qui se répercute fort loin, de montagne en montagne.

Après avoir ainsi soufflé une demi-heure, il s'arrêta, s'appuya sur son instrument, et demeura longtemps immobile comme une statue, sans même déplacer une seule fois ses pieds croisés. Sur son visage se réflétait tout un drame. Il revoyait l'ours, un ours de l'espèce la plus sauvage, celle qu'à cause de son collier de poils gris, on appelle ours à collerette (gulerat), se précipiter sur le troupeau, tuant, dévorant, dispersant les moutons. Cela, qu'importe? Les moutons appartenaient à son maître, et ce maître était riche. Ce qui lui avait

Digitized by Google

porté un coup au cœur, c'était la mort de son petit âne, car celui-là était sa propriété. L'ours l'avait étranglé et à moitié dévoré.

A ce souvenir, l'enfant se mordit les lèvres : il avait honte de recommencer à pleurer, à son âge : dix-huit ans ! Combien d'autres garçons, à peine plus vieux, étaient déjà mariés et pères de famille ! Et lui pleurait ! Mais son petit âne, si gentil, avec son poil emmêlé et frisé qui lui donnait l'air tout à fait comique, son nez et ses yeux malins perdus au milieu de cette épaisse toison ; une si brave bête, portant toute la fortune de son maître, toujours au milieu des moutons, à peine plus grand qu'eux, tout couvert de poussière, connu d'eux tous, et en relations particulières d'amitié avec le berger et son chien ! Ghitza, tel était le nom du petit âne qui avait eu si lamentable fin.

Cependant le jeune berger se disait qu'après tout, il avait l'âge d'homme, et dans son cœur tendre, naissaient de terribles pensées de vengeance.

— Horia, se disait-il, Horia, il faut venger ton ami. Autrement, rien ne marchera plus ;

Digitized by Google

les moutons perdront tout respect pour toi et Rumir te méprisera, car il est plus brave que toi ! Impossible, Horia, mon garçon !

Tout en réfléchissant, ses yeux de velours commencèrent à étinceler, ses sourcils à se contracter, sa bouche d'enfant à prendre une expression sévère. Comment vaincre et tuer l'ours ? Il n'avait d'autre arme que sa hache, et la bête féroce était énorme, autant qu'il en avait pu juger dans l'obscurité. Une idée lui vint.

— Rumir, reste ici, garde le troupeau. Il faut que j'aille sur le Jipi parler aux autres bergers.

Rumir agita la queue d'un air entendu. Au fond, il se sentait le personnage responsable, chargé de garder Horia aussi bien que les moutons, car, à ses yeux, Horia n'était qu'un enfant.

Les pieds légers d'Horia, chaussés de sandales, foulaient, rapides, le beau tapis de prés verts qui couvre les pentes du Butchedi. Partout fleurissaient les gentianes, et dans les fentes des rochers, l'edelweiss, que le jeune berger

Digitized by Google

regardait sans se douter que cette fleur était belle et recherchée, en bas dans la plaine. Elle n'avait ni couleur ni parfum et elle était si commune ! Là-haut, elle n'avait même pas de nom, et nul ne se doutait que les montagnes de Roumanie étaient couvertes de cette plante précieuse. Si on ne l'avait jamais su ! L'edelweiss et le berger ignoraient qu'ils étaient beaux ; ils fleurissaient sur la montagne solitaire, ne réjouissant que l'œil de Dieu, ne sachant rien de ce qui se passait ailleurs. Que leur importait, du reste !

Horia rejoignit les bergers du Jipi, deux vieillards et un jeune homme. Il leur demanda s'ils croyaient possible de tuer l'ours.

— Laisse-le tranquille ! Tu es trop faible et trop jeune ; c'est lui qui te tuerait.

Il prit un air de défi, comme jadis son petit âne, et ne répondit rien. Jusqu'au soir, il resta caché dans les rochers ; les vieux le croyaient reparti depuis longtemps. Quand ils furent endormis, il se glissa près d'eux, prit à l'un son bonnet de fourrure, à l'autre sa couverture, au troisième son grand manteau de poil bourru

Digitized by Google

Chargé de ces trophées, il vint retrouver Rumir qui l'accueillit avec des aboiements joyeux. Il enroula la couverture autour de son bras gauche, mit l'un sur l'autre les deux bonnets de fourrure qu'il tira sur ses oreilles, presque jusqu'à ses épaules, et se couvrit des deux manteaux poilus, qui lui donnèrent l'aspect d'un animal énorme. Ainsi accoutré, il s'établit près des restes de l'âne; l'ours viendrait sûrement les achever à l'heure de son repas.

Il attendit des heures, ramassé sur lui-même semblable à une pierre couverte de neige, absolument immobile, sauf ses yeux qui restaient toujours en éveil. La lune montait au ciel, entre le Cumpat et le Piscu Canelui (pic du chien); ses rayons inondaient les bois endormis.

Les noires montagnes s'étendaient aux pieds d'Horia, comme des vagues pétrifiées, et, pareille à une immense mer, la plaine jusqu'aux Balkans. Une trace de brume plus épaisse marquait le cours du Danube, dans ce paysage de rêve. Des gorges montait, doucement murmurante, la voix des torrents et des cascades. Les edelweiss étincelaient comme des flocons

Digitized by Google

arrachés aux pâles rayons de lune, et l'astre poursuivait sa route dans le ciel, baignant la terre d'un éclat toujours plus pur, où les ombres semblaient creuser d'insondables précipices noirs. Comme des géants vieux de mille ans, les sapins surgissaient des profondeurs, et dans cette immobilité de l'univers endormi, on eût dit qu'ils escaladaient lentement les pentes, avançant, avançant toujours !

Cependant rien ne bougeait. Horia attendait, sa hache près de lui. La lune avait parcouru presque toute l'étendue du ciel et approchait de l'autre bord de l'horizon, lorsqu'un pas étouffé fit battre le cœur du jeune homme.

Une sorte de ronflement, puis ce grondement indistinct et mystérieux qui fait dire aux bohémiens : « L'ours lit; il est fils de Pope. » La bête approchait, monstrueuse, plus effrayante encore, dans ce clair de lune, avec ses pattes puissantes et l'ombre gigantesque qu'elle projetait. Sa collerette blanche étincelait dans sa fourrure noire.

L'ours flaira tranquillement les débris de sa victime, et il allait commencer son repas, lors-

Digitized by Google

qu'Horia bondit et le frappa de sa hache entre les deux épaules. Le coup, amorti par l'épaisse fourrure, égratigna cependant la peau. L'animal furieux se dressa sur ses pattes de derrière, dominant le jeune garçon qui recula de deux pas, pour frapper plus sûrement cette fois. L'ours venant sur lui, il porta un second coup et l'atteignit fortement à la patte gauche. La bête enragée saisit son agresseur, qui, sous la couverture, sentit craquer les os de son bras gauche, dans la terrible étreinte, mais il ne quitta pas l'ours des yeux. Celui-ci leva la patte pour le scalper, premier mouvement des ours, qui invariablement arrachent la peau de la tête et la rabattent sur les yeux. Mais il ne saisit que le double bonnet de fourrure. Horia s'accroupit rapidement; l'ours perdit l'équilibre et roula à terre, la patte embarrassée dans les deux bonnets. Son adversaire guettait cet instant. Il le frappa si fort à la tête qu'il ne put retirer sa hache, car son bras gauche pendait paralysé. L'ours râlait, se tordait. Horia le regardait avec sang-froid, quand un vertige le prit et il perdit connaissance.

Digitized by Google

La lune argentait encore les sommets des monts, que le soleil commençait à teinter de rose. Des jeux de lumière si délicats coloraient les rochers séculaires, les dernières aiguilles encore couvertes de neige, que la nature, eût-on dit, revêtait des robes d'épousée. Ces reflets rose et argent descendaient peu à peu la montagne. Ils touchèrent aux premiers hêtres, joyeux, comme si c'était quelque grand jour de fête. La nature a beaucoup de ces fêtes-là : chaque nouvelle aurore semble à son tour célébrer la création.

Alors les bergers du Jipi virent apparaître Rumir, gémissant, agitant sa queue, les tirant par leurs longues chemises, sautant autour d'eux, puis retournant vers la Furnica, et revenant comme pour les inviter à le suivre.

— Qu'est-il arrivé ? dit l'un d'eux.

Il prit son buccium et un trille prolongé résonna, mais sans obtenir de réponse. Rumir ne cessait de les regarder, les oreilles dressées, avec ces aboiements brefs et aigus qui sont chez un chien l'expression de la prière, puis il recommençait sa mimique, pour les conjurer de venir.

Digitized by Google

Enfin ils cédèrent. Le chien courait devant eux, dans une agitation extraordinaire, semblant dire qu'ils marchaient trop lentement.

— Voilà l'ours ! cria le plus âgé des bergers.

— Et Horia, à côté !

En trois bonds, le plus jeune eut atteint le lieu du combat. L'ours avait encore la hache enfoncée dans le crâne. Horia était plongé dans un évanouissement si profond, qu'ils l'auraient cru mort, n'était le sang coulant de sa blessure au bras. Ils virent que ce bras était brisé ; ils le pansèrent de leur mieux, lui frottèrent les tempes et lui firent avaler de l'eau-de-vie.

Ses longs cils finirent par se soulever, ses lèvres encore décolorées, sourirent ; il respira longuement, comme s'il ressuscitait.

— L'ours est-il mort ?

Lorsqu'on le lui eut affirmé, il ajouta :

— A la bonne heure ! et referma les yeux.

Le vieux le prit dans ses bras, le caressa, l'appela « — Fils du dragon ! Orgueil de la montagne ! », — lui donna encore de l'eau-de-vie. Ses joues et ses lèvres reprirent peu à peu leur couleur. Pour la première fois, un cri de dou-

Digitized by Google

leur lui échappa. Les bergers firent un brancard avec des branches vertes, et enseveli sous cette verdure, ils le descendirent dans la vallée, en triomphe, comme un jeune héros.

. . . . . .

Trois semaines plus tard, il se retrouvait, à la même place, immobile comme jadis, appuyé sur son bâton de berger, Rumir à ses pieds, le flattant, l'accablant de caresses et de cris de joie, pour le féliciter de sa rapide guérison.

Mais Horia passait des heures à rêver. Dans la vallée, il avait vu une belle jeune fille. Depuis, il ne cessait de penser à elle, et dans sa stupéfaction, ne pouvait songer à autre chose, tant il était étonné, pour la première fois de sa vie, de penser à une femme.

FIN

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google